



Ex Libris



PROFESSOR J. S. WILL



ŒUVRES

COMPLETTES

DE

M. DE BELLOY,

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE,

CITOYEN DE CALAIS.

TOME QUATRIÈME.

THE V. S. 4

AMERICAN

LIBRARY

OF THE CONGRESS

OF THE UNITED STATES

OF AMERICA

WASHINGTON

ŒUVRES

COMPLETTES

DE

M. DE BELLOY,

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE,

CITOYEN DE CALAIS.



TOME QUATRIÈME.



A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la
REINE, de MADAME, & de Madame la Comtesse
D'ARTOIS, rue des Mathurins, Hôtel de Cluny.



M. DCC. LXXVIII.

Avec Approbation & Privilège du Roi,

PQ
1957
B33
1779
t.4



GABRIELLE
DE VERGY,
TRAGÉDIE.

Improbe Amor, quid non mortalia pectora cogis?

VIRGILF.

1787 114

1787 114

1787 114

1787 114

1787 114

1787 114



A M O N S I E U R
D E C O U C Y .

M O N S I E U R ;

J E m'acquitte d'un devoir bien cher à mon cœur. La France gémit depuis long-tems sur la cendre de vos Aïeux , croyant leur postérité entièrement éteinte. Eh ! comment n'aurions-nous pas regretté cette ancienne colonne de la Monarchie , cette fameuse Maison de Coucy , dont l'héroïsme

héréditaire est attesté par des Siècles de gloire ? Qu'il m'est doux de consoler la Patrie , en lui montrant un trésor qu'elle possède & qu'elle croit avoir perdu ! Combien je me trouve heureux de m'être obstiné à faire des recherches dans les monumens qui nous restent de Raoul de Coucy ! Je voulais seulement y recueillir quelques fidèles témoignages des exploits & des vertus de ce Héros intéressant ; & mes recherches m'ont conduit par degrés jusqu'aux ruines d'où sortent ses respectables Rejetons. Je me hâte de faire part à la Nation de cette précieuse découverte. La plus grande de toutes les félicités pour un homme qui écrit , est , sans doute , de pouvoir annoncer la vertu oubliée.

La vertu oubliée ! Quand elle porte votre nom ! J'avoue , Monsieur , que j'ai peine à le comprendre. Si celle de vos Ancêtres se fût affaiblie dans leurs descendans , elle aurait mérité d'être méconnue : les noms perdent leur droits dès que les ames dégénèrent. Mais qui pourra concevoir que , de-

puis deux cents ans, votre sang illustre, toujours versé pour la Patrie, ait coulé avec honneur & sans éclat ? Lorsque je vous vois un Oncle, qui finit ses jours dans le simple rang de Brigadier des Armées du Roi, après soixante & deux ans du service le plus distingué ; un père, qui expire dans ce grade inférieur, en comptant quarante-cinq années de combats, & ne pouvant compter les blessures dont il était couvert : lorsque vous-même, Monsieur, je vous vois donner à votre Prince trente ans de votre vie ; & , réduit enfin à vous rendre aux besoins d'une famille nombreuse, vous consoler de ce repos nécessaire, en exposant l'enfance de l'aîné de vos fils à toutes les rigueurs des campagnes de la dernière guerre ; j'ose dire hautement, & la France entière va s'écrier avec moi : Voilà des Coucys dignes de leur nom, mais qui ne sont point à leur place. Quel exemple accablant de cette fatalité qui rend presque toujours le mérite dépendant de la fortune !

C'est aux Maisons Souveraines auxquelles

10 ÉPITRE DÉDICATOIRE.

vous avez la gloire d'être allié ; c'est aux Familles puissantes qui ont l'honneur d'appartenir à la vôtre , de faire cesser un oubli qui leur est injurieux , & de vous rendre un éclat qui doit rejaillir sur elles. Si ma Tragédie était l'époque de cette heureuse révolution , ce serait un grand événement produit , ainsi que tant d'autres , par une très-petite cause. Peut-être aurai-je lieu de me repentir , comme Poëte , d'avoir osé peindre Raoul de Coucy ; mais il est impossible que je ne m'applaudisse pas , comme Citoyen , d'avoir rendu , le premier , un hommage public aux Héritiers de son nom & de son courage.

Je suis avec un profond respect ,

MONSIEUR ,

Votre très-humble & très-
obéissant serviteur ,

DE BELLOY.

P R É F A C E.

OBSERVATIONS HISTORIQUES.

L'ÉVÈNEMENT qui fait le sujet de cette Tragédie est-il vrai, est-il fabuleux ? C'est, sans doute, la première question que feront la plupart de mes Lecteurs. Mais ce problème exige une discussion trop étendue pour les bornes d'une Préface ; je me propose de le résoudre dans un Mémoire particulier, où je me flatte que le Public trouvera des détails curieux & intéressans. Qu'il me suffise de dire ici, qu'en traçant le plan de ma Tragédie, j'ai cru devoir suivre l'opinion commune, fondée sur le récit du plus grand nombre des Historiens : *Famam sequere.*

Mon sujet était généralement connu par une tradition ancienne, & plus encore par cette Romance délicate & pathétique, restée dans la bouche de tout le monde ; fruit précieux des loisirs d'une main respectable qui s'honore en protégeant les Arts, & qui les honore en les cultivant. Il n'y a personne qui n'ait retenu, entre beaucoup de vers heureux de ce Poëme, ces deux vers frap-

Romance
de M. L. D.
D. L. V.

pans dont j'ai tiré quelques situations de ma Tragédie :

Il voit le cœur, il en jouit :

Il lit la lettre, il en frémit.

Roman de
Mademoi-
selle de Luf-
fan.

Le Roman de Mademoiselle de Luffan, intitulé les Anecdotes de la Cour de Philippe-Auguste, a été très-célèbre, & est encore lu avec plaisir. Le style n'y séduit point par cette énergie, cette élégance, cette fraîcheur qu'on trouve dans les Romans d'aujourd'hui ; mais le fond de l'Ouvrage offre par-tout le charme puissant d'un intérêt rapide, & sur-tout une vérité, une force dans les caractères, telles que vous croyez toujours avoir les personnages devant les yeux : vous vous figurez à vous-même les traits, la taille, la voix d'Adélaïde de Coucy & de son père, du Comte de Rhétel, & de la Dame de Rosoi : vous les voyez, vous les entendez. C'est un mérite rare : & peut-être est-ce le premier dans tout Auteur qui raconte : c'est le grand talent d'Homère, & celui par lequel il l'emporte souvent sur Virgile.

La célébrité de ce Roman m'a déterminé à le prendre pour guide dans la disposition générale de ma Fable : je ne pouvois que

perdre, en donnant à ma Tragédie une vérité historique plus exacte : j'ai conservé le nom & la qualité des Héros, le lieu de la scène & les principaux évènements.

Quant aux noms, celui de *Gabrielle* était trop connu, trop agréable à l'oreille, pour que j'entreprisse de le changer. J'ai rétabli celui de *Faïel*, tel qu'il doit être : la Seigneurie de Faïel existe encore à la porte de Saint-Quentin ; & j'ignore pourquoi Mademoiselle de Luffan a substitué à ce nom véritable, celui de *Fagel*, qui, ayant moins de voyelles, est moins doux & moins sonore.

Noms conservés.

A l'égard du lieu de la scène, on verra que je ne pouvais guère me dispenser de choisir aussi la Bourgogne ; car pour lier & pour rendre vraisemblables les évènements de la Pièce, il fallait les faire passer dans un lieu voisin de la route que Philippe-Auguste devait prendre pour revenir de Provence à Paris. J'ai donc placé mes personnages dans le château d'Autrey, qui appartenait à la Maison de Vergy, & dont une des branches de cette Maison tirait son nom distinctif.

Lieu de la Scène.

Par rapport aux évènements, tous ceux qui m'ont paru incompatibles avec les règles ou les bienséances théâtrales, ont été retranchés. Mais lorsque j'ai ajouté des faits nouveaux,

Evènements historiques.

je les ai puisés dans l'Histoire du tems. Racine avoit ce scrupule, quand il changeait quelque chose à la Fable : on peut voir dans la Préface de son Iphigénie, comme il cite les autorités d'après lesquelles il a hasardé le personnage d'Eriphile. Nous devons, sans doute, avoir encore plus de délicatesse, quand il s'agit d'un fait tiré de notre Histoire moderne.

Ainsi j'ai représenté Gabrielle comme sœur de la Duchesse de Bourgogne, parce que dans le même tems à peu près il y eut une Alix de Vergy, femme du Duc Eudes III. La puissance de la Maison de Vergy était si grande en ce siècle, que Hugues, père d'Alix, fit la guerre au Duc de Bourgogne, d'abord avec les secours de Philippe-Auguste, & ensuite avec ses seules troupes. Le Duc fut même obligé, selon Du Chesne, de se liguier contre ce Vassal redoutable, avec d'autres Seigneurs de la Maison de Vergy, ces circonstances pouvant donner plus de considération à mes Acteurs, j'ai dû en profiter.

De même, l'amitié dont Philippe-Auguste honorait Raoul de Coucy, & dont ce Seigneur était si digne ; le goût des Arts qui commençait à régner dans ce siècle, & que les célèbres chansons du Châtelain de Coucy,

nous attestent encore ; étaient autant d'avantages qu'un Poëte ne pouvait négliger sans s'exposer à se voir accusé de maladresse.

Pour faire paraître Raoul , il a été nécessaire de supposer qu'il avait survécu au bruit de sa mort & à sa lettre fatale. Ainsi cette lettre devient le premier fil de l'intrigue , & le fondement des soupçons & des fureurs de Faiel. Mais la manière dont j'ai feint que Raoul avait été sauvé d'une mort prochaine , rassemble encore plusieurs traits empruntés de l'Histoire. Saladin attaqua réellement , pendant la nuit , le camp des Chrétiens , sur la fin du siège d'Acre .(autrement appelée Ptolémaïs). Plusieurs fois , dans d'autres occasions , les Sarrafins se revêtirent des armes & des habits des Français prisonniers , pour pénétrer plus sûrement dans nos tentes , & même dans les Villes que nous avions conquises. Joinville raconte que les Bédouins , excités par le prix d'un besan d'or que le Sultan mettait à la tête d'un Chevalier , entraient furtivement dans le camp Français , & manquaient rarement de mériter la récompense promise. Dans toutes les batailles , ils avaient soin de couper les têtes des morts un peu distingués : elles étaient ensuite plantées avec haste , au bout des piques , sur les retranche-

mens, ou sur les remparts des Infidèles. L'Abbé Velly peint, d'après le même Joinville, la désolation de nos Chevaliers, qui étaient toujours jaloux de donner une sépulture honorable à leurs parens & à leurs amis, & *qui ne pouvaient plus en reconnaître les tristes restes dans un amas de cadavres mutilés.*

Il est également vrai que le Roi d'Angleterre fit égorger tous les prisonniers Musulmans, & que les Français témoignèrent plus d'humanité. On fait que Saladin avait dû en inspirer par ses exemples.

On fait aussi que, dans ces tems où l'ignorance était profonde en Europe, nos Princes prirent quelquefois leurs Médecins en Asie, & chez les Infidèles mêmes. Par conséquent il n'y a rien que de très-vraisemblable à supposer, qu'un Chevalier fut guéri chez les Arabes d'une blessure que les Français avaient jugée mortelle. Je crois que les Lecteurs éclairés me tiendront compte de cette loi que je m'étais prescrite, de fondre toujours des faits véritables dans les fictions nécessaires à la Tragédie.

OBSERVATIONS DRAMATIQUES.

Les Dissertations qu'on lit à la tête de Brutus & de Sémiramis, serviront d'excuse & d'exemple

d'exemple à celle que l'on va lire. Mon sujet était certainement plus difficile & plus dangereux à mettre au Théâtre, que les deux sujets sur lesquels M. de Voltaire a cru devoir prévenir ses Lecteurs, par des Observations un peu étendues.

Le titre seul de Gabrielle de Vergy annonce une Tragédie du genre le plus terrible : on se croit même menacé d'être conduit jusqu'à l'horreur. Heureusement, depuis quelques années, le Public s'est accoutumé à des situations fortes, que Racine & Corneille n'avaient pas déployées sur la Scène Française. Si vous exceptez le cinquième Acte de Rodogune, & la Tragédie entière d'Athalie, vous ne trouverez guère dans les chef-d'œuvres des deux pères de notre Théâtre, ces violens coups de terreur, ni ces spectacles pompeux & pathétiques qui semblaient constituer la Tragédie des Grecs. Le vrai génie est créateur : Corneille & Racine se sont fait chacun un genre nouveau, en s'attachant à deux branches de l'Art, peu cultivées par Sophocle & Euripide. Corneille, qu'emportait l'impulsion rapide de son ame véhémence & sublime, nous a tracé les grands tableaux de l'héroïsme & des triomphes de la vertu, dessinant avec une fierté vigoureuse ces pre-

Genre de
Corneille &
de Racine.

miers traits de caractère, toujours permanens, & qui distinguent les hommes plutôt que l'expression changeante de nos passions, par lesquelles nous nous ressemblons tous. Racine, qui suivait le penchant de son ame douce & tendre, nous a développé les faiblesses du cœur, nous a peint les égaremens, les orages des passions humaines : il semblait que la richesse de son coloris enchanteur avait besoin de se répandre dans les détails infinis des nuances vives & délicates de l'amour, le plus varié de tous les sentimens de la nature.

Genre des
Grecs.

Crébillon est le premier qui ait transporté sur la Scène Française cette terreur sombre & majestueuse, l'ame de l'ancienne Tragédie. *Electre*, *Atrée* & le sublime *Rhadamiste*, nous ont frappés de ce saisissement profond qui pénètre le cœur de toute part, & qui arrête le sang dans nos veines. Sans parler de la Coupe d'*Atrée*, le seul second Acte de cette Tragédie excita un frissonnement continu, inconnu jusqu'alors à nos Spectateurs.

De Cré-
billon.

De M. de
Voltaire.

M. de Voltaire, réunissant les trois genres de ses prédécesseurs, tour-à-tour & souvent à la fois héroïque, tendre & terrible, a encore enrichi notre Scène des coups de théâtre frappans & des spectacles magnifiques des Athéniens. Par-là il est parvenu à donner à

l'ame des secouffes plus violentes & plus multipliées. C'est lui, sans contredit, qui a le mieux habillé notre Melpomène dans le vrai goût de l'antique. Œdipe, Mérope & Sémiramis en sont des garans immortels.

Il est vrai que ces deux derniers Poètes ont été traités de Novateurs, quand ils ont commencé à ramener l'ancien genre ; mais aujourd'hui le Public, accoutumé à toutes les variétés de l'Art, reçoit avec un égal empressement toute Tragédie qui a droit à son suffrage, de quelque genre qu'elle soit. Si plusieurs personnes préfèrent les Drames dans le goût de Corneille & de Racine, d'autres ont une prédilection marquée pour le goût des Grecs, de Crébillon & de M. de Voltaire. Chaque Spectateur, selon la différence de son caractère, ressent plus ou moins de plaisir, en voyant une bonne Pièce nouvelle. Il n'y a de malheureux que ces esprits exclusifs, idolâtres d'un genre unique, & qui n'en veulent point souffrir d'autres. Ayons pitié d'eux : il faut toujours plaindre ceux qui se retranchent des plaisirs.

Convenons cependant, par rapport au genre terrible, qu'aujourd'hui l'on passe quelquefois le but, en faisant trop d'efforts pour y atteindre. On s'est écarté de l'imitation du

Genre An-
glais.

Théâtre d'Athènes, en poussant trop loin l'imitation du Théâtre de Londres. Un des grands défauts de la plupart des Tragédies Anglaïses, celui qui caractérise le plus le génie de cette Nation, opposé à celui des Athéniens, c'est la terreur portée à l'excès, la terreur dégénéralant presque toujours en horreur, & conduisant trop rarement aux larmes. Lisez Hamlet, Macbeth, Richard III; vous frémissez sans cesse, vous ne pleurez presque jamais. Lisez au contraire l'Œdipe de Sophocle, les Bacchantes, Hercule furieux; vous voyez des spectacles peut-être plus atroces, mais qui finissent toujours par être attendrissans. Or ce n'est qu'à cette condition qu'il est permis de présenter sur la Scène un événement horrible.

Celui des
Grecs, quel-
quefois plus
horrible.

Œdipe incestueux & parricide vient sur le Théâtre avec les yeux arrachés & dégoutans de sang. Agavé offre à Cadmus son père, une tête encore fumante, qu'elle croit être celle d'un monstre qu'elle a vaincu : bien-tôt elle reconnaît la tête de son propre fils (1). Her-

(1) A ces exemples on peut ajouter celui de l'*Hécube* d'Euripide, où, pour venger la mort de Polydore, Hécube & les femmes Troyennes se jettent sur Polymnestor & sur ses enfans, égorgent ceux-ci & crèvent les yeux à Polym-

culé s'éveille au milieu de ses enfans égorgés, nageans dans le sang & parmi les débris : & tout-à-coup il apprend que c'est lui-même qui, dans son délire, a massacré sa famille entière. Certainement il n'y a rien de si affreux sur le Théâtre Anglais. Mais lisez le désespoir d'Agavé & de Cadmus, celui d'Hercule, surtout les douloureuses plaintes d'Œdipe, lorsqu'il embrasse ces êtres infortunés, qui sont à la fois ses fils & ses frères ; l'horreur se change en attendrissement, & le cœur se sou-

Mais toujours attendrissant.

Si quelque Poète Grec a laissé ses Spectateurs dans la situation d'une *horreur sèche*, il a été condamné par ses contemporains. Dans l'Electre de Sophocle, Oreste immole volontairement Clytemnestre, qu'il fait être sa mère. Loin de sentir aucuns remords de son parricide, il garde assez de sang-froid pour

nestor, dont on entend les cris sur la Scène : bien-tôt il paroît lui-même, furieux, poursuivant les Troyennes qui lui échappent avec peine, & le fond du Théâtre ouvert laisse voir les corps des enfans de Polymnestor étendus par terre. *Note de l'Editeur.*

(1) Est-ce flatter un mort ? est-ce se faire illusion que de trouver cette théorie très-belle, très-raisonnable, & très-instructive ? *Note de l'Editeur.*

présenter le cadavre à Egisthe, en lui disant que c'est le corps d'Oreste : le Tyran lève le voile qui couvre ce corps ensanglanté, & reconnaît sa femme. Cette abomination révolta ; & elle inspira à Euripide la hardiesse de traiter le même sujet, en l'adouçissant. Il conserva l'atrocité du parricide commis avec une pleine connaissance & une mûre réflexion : mais il donna à Oreste & à sa sœur des remords touchans, qui arrachèrent des larmes de tous les yeux.

Malgré cela, Aristote loue beaucoup le Poète Aëtydamas d'avoir changé un peu la Fable, afin de ne point porter l'horreur aussi loin que Sophocle & Euripide, & d'avoir fait tuer Eriphile par son fils Alcméon, dans le moment où ce Prince ignore qu'Eriphile est sa mère. Le désespoir d'Alcméon en devenait bien plus attendrissant. C'est avec des ménagemens à peu-près semblables que nos Poètes Français ont traité les sujets d'Oreste, de Sémiramis & de Mahomet ; ils ont par conséquent mieux suivi le goût des Athéniens, que Sophocle & Euripide même.

Il n'est pas difficile de trouver dans le cœur humain les raisons de cette règle dramatique, sur laquelle j'insiste en ce moment. Quand je vais voir une Tragédie, c'est certainement

Nécessité
de joindre

un plaisir que je vais me procurer. Or, si vous ne me remplissez l'ame que d'idées noires, la pitié à l'horreur. barbares & monstrueuses qui la révoltent, l'humilient & la mettent au supplice; si vous me renvoyez avec une oppression, un étouffement qui me rendent malade; appellerez-vous cela un plaisir? Frappez, percez mon cœur; osez le déchirer, l'écraser par les coups les plus terribles; mais consolez-moi par ce tendre sentiment de la pitié, l'une des plus douces voluptés que la nature ait sagement ménagées à l'homme. Je vous pardonnerai de m'avoir oppressé, si vous me délivrez du poids qui m'accable par des pleurs qui me soulagent. Je ne veux souffrir l'horreur, qui est un tourment, que lorsqu'elle me conduit à l'attendrissement, qui est un plaisir. En un mot, les larmes sont le baume salutaire qui doit couler sur les blessures que l'Auteur tragique fait à l'ame du Spectateur (1).

Je ne prétends pas faire prononcer un arrêt de réprobation contre le grand nombre de Tragédies Anglaises, & contre le petit

(1) Il nous semble que voilà la réponse la plus satisfaisante aux Critiques qui veulent trouver trop d'atrocité dans le sujet de *Gabrielle de Vergy*, malgré tous les adoucissements que l'Auteur a su y mettre. *Note de l'Editeur.*

nombre de nos Tragédies, dans lesquelles cette règle dramatique n'a point été observée ; je soutiens seulement qu'elles en sont moins agréables ; qu'on aimerait mieux en sortir attendri qu'indigné ; qu'elles manquent d'une des parties essentielles de l'Art ; & qu'il faut des beautés de plus pour faire excuser ce vice.

Sujet de
Gabrielle.

Je n'aurais jamais entrepris de mettre sur la Scène le sujet de Gabrielle de Vergy, si je n'eusse pas cru qu'il était possible de le traiter conformément aux principes que je viens d'établir. Mais j'entrevis d'abord que je pouvais adoucir l'atrocité de la catastrophe, & que le reste du sujet fournissait des situations fortes & touchantes, capables de plaire à tous les Spectateurs de tous les pays. En effet, on imaginera aisément que je n'ai jamais songé à exposer sur le Théâtre la Dame de Faïel mangeant le cœur de Raoul. Pour écarter cette horreur dégoûtante, je n'avais pas besoin du précepte d'Horace :

Neve humana palàm coquat exta nefarius Atreus :

il suffisait de consulter la délicatesse Française. D'un autre côté, il aurait été presque aussi désagréable de faire paraître la Dame de Faïel après son horrible repas ; le Spectateur l'aurait crue toujours prête à rejeter ce mets abomi-

nable. Se borner à un récit, était une faible ressource dans un sujet dont les premiers Actes pleins de passions forcées, devaient avoir trop de chaleur pour permettre un cinquième Acte froid.

Il n'y avoit donc qu'un parti à prendre : c'était d'imiter l'Auteur d'Atrée & du Triumvirat, en tempérant l'excès d'horreur qu'il a hasardé dans la première de ces Pièces, par les adoucissements qu'il a mis dans la seconde. La coupe d'Atrée soulève le cœur, lorsqu'elle échappe des mains de Thyeste ; parce que *les Spectateurs sont supposés voir* ruisseler le sang que Thyeste portait à sa bouche. Mais, dans le Triumvirat, *l'Actrice seule étant supposée voir* la tête de Cicéron, qui est sous un voile, ce moment n'excite aucune sensation funeste à la Pièce : c'est même la Scène qui a réussi avec le plus d'éclat sur le Théâtre de Paris. Ainsi, faire apporter à Gabrielle le cœur sanglant de Raoul, dans un vase où elle seule pourrait le voir, me sembla l'unique façon de risquer sur notre Théâtre cette action atroce, sans qu'elle devînt trop épouvantable. Car certainement les Spectateurs Français n'auraient jamais souffert qu'on exposât l'objet même à leurs regards, quelque bien qu'il pût être imité ; & je ne conçois pas comment

Seul moyen
de l'adoucir.

Exemples
d'Atrée & du
Triumvirat.

les Grecs ont pu soutenir la vue de cette tête de Penthée, que sa mère tient par les cheveux & porte fièrement en triomphe.

Ce n'est pas tout. J'avais remarqué, en voyant jouer Atrée, que les larmes venaient aux yeux de tout le monde, lorsque Thyeste ayant presque sur les lèvres la coupe dans laquelle il ne fait pas encore qu'on lui offre le sang de son fils, s'arrête involontairement, & dit avec cette tendre inquiétude que la Nature lui inspire. *Cependant... je ne vois point mon fils !* Mais j'avais remarqué que le sang-froid barbare du féroce Atrée, que cette ironie noire & détestable,

Craignez moins que jamais d'en être séparé,

renfonçaient les larmes & transportaient d'indignation. Il ne m'appartient pas de condamner un Maître aussi respectable que Crébillon ; mais si j'avais encore le bonheur de raisonner avec lui sur mon Art, l'expérience générale, la sensation universelle ne m'autoriseraient-elles pas à lui dire : Vous nous reprochez de ne nous pas livrer à la douleur pathétique de Thyeste ; & c'est vous qui nous en empêchez, en nous remplissant d'un sentiment plus fort, d'une indignation qui va jusqu'à la fureur, & qui repousse la pitié à laquelle vous nous aviez

disposés. Comment faire autrement ? Je n'en fais rien : c'est, je crois, un défaut de votre sujet : mais enfin c'est un défaut (1).

Différences
du sujet de
Gabrielle.

Cette observation, que j'avais faite dès ma première jeunesse, m'est revenue à propos, quand j'ai songé à traiter le sujet de Gabrielle de Vergy. J'ai vu qu'il me serait très-facile d'éloigner Faïel au moment où sa femme découvrirait le vase fatal. Ce jaloux furieux doit se proposer de jouir de sa vengeance ; il doit être prêt à présenter lui-même le cœur sanglant : mais à la vue de sa femme, l'amour doit le retenir. Je l'ai peint plus amoureux qu'il ne l'est dans l'Histoire ; & c'est une contradiction qui caractérise l'amour, que d'ordonner le supplice de ce qu'on aime, & de n'en pouvoir être témoin. Ainsi Gabrielle restant seule sur la scène, avec ce vase redoutable, le Spectateur étant dans la confiance & sachant ce que le vase contient, il me semble qu'on frissonnera à chaque pas que fera l'innocente victime pour s'approcher de la table : on sera tenté de l'avertir de ne pas toucher à ce dépôt terrible : mais ce sera de l'effroi, sans horreur, sans indignation. Le seul instant où elle découvrira le vase paraîtra

(1) Tout ceci nous paroît plein d'esprit, de vues & de raison. *Note de l'Editeur.*

horrible ; mais ce premier coup passé , me suis-je dit à moi-même , on pourra se livrer à tous les sentimens moins affreux & plus touchans , qui doivent déchirer l'ame d'une amante désolée : & Faïel ne nous indignant point par sa présence , on jouira d'une situation profondément douloureuse , de cette solitude du désespoir , dont l'accablement est si pathétique (1).

J'ai fait plus : j'ai eu soin que ce vase , dont le Spectateur ne peut voir que le dehors , ne restât point trop long-tems sous les yeux même de Gabrielle : & quand elle adresse quelques paroles entrecoupées , quelques regrets tendres à ce cœur déplorable , l'éloignement de l'objet rend ses plaintes plus douces & plus pénétrantes. Enfin , je lui ai donné un délire , que je crois bien naturel après un coup si violent & si capable de bouleverser tous ses sens : j'ai espéré que cet égarement pourrait produire une situation déchirante , lorsque Faïel arriverait en proie aux plus cruels remords , & convaincu de l'innocence

(1) Il étoit impossible de prédire plus parfaitement l'effet qu'a produit cet Acte terrible , mais touchant. Le grand mérite d'un Auteur Dramatique est de prévoir les effets.
Note de l'Éditeur.

de sa femme ; car elle s'imagine voir entrer son père, dont on lui annonce le retour ; elle dit à son mari tout ce qu'elle dirait à son père, sur ses malheurs & sur son innocence : chaque mot doit donc percer le cœur du malheureux Faïel, & cette erreur peut mettre le comble au pathétique. Voilà toutes les ressources que j'ai cru devoir mettre en usage pour adoucir cette affreuse catastrophe ; persuadé que je perdrais infailliblement du côté de l'horreur tout ce que je gagnerais du côté de l'attendrissement.

Pour juger plus sûrement de l'effet, j'ai un peu multiplié les lectures de cette Pièce, depuis cinq ans qu'elle est faite : & à force d'observer les impressions différentes que produisait le cinquième Acte, je suis parvenu à le conduire au point où on va le voir. En général, j'ai remarqué que les larmes commençaient à couler dès que Gabrielle parle à ce cœur, qu'elle ne voit plus. Si quelques personnes, plus vivement frappées de l'horreur du moment où elle découvre le vase, étaient plus difficiles à attendrir, elles ne pouvaient retenir leurs pleurs à la dernière Scène, lorsque la victime expirante se jette volontairement dans les bras de son bourreau désespéré, en croyant se jeter dans ceux de

son père. Si mes Lecteurs éprouvaient la même sensation, ce dont je doute fort, j'aurais approché du but où j'aspirais, en me proposant de réunir le pathétique du Théâtre de Paris à la terreur du Théâtre de Londres.

Il est plus
terrible à
lire qu'à
voir.

Je crois cependant que l'effet de tous ces ménagemens sera plus sensible sur la Scène que dans le cabinet : je pense que, contre l'ordinaire des Tragédies fortement terribles, celle-ci paraîtra plus atroce à la lecture qu'à la représentation. Pourquoi ? Parce que les Lecteurs croiront voir le cœur, & que les Spectateurs feront bien sûrs de ne le pas voir. Les yeux fixés arrêtent l'imagination : mais quand elle ne se repose pas sur un objet présent aux regards, elle travaille & elle voit au delà de ce qu'on veut lui montrer.

Réflexions
sur les pre-
miers Ac-
tes.

Malgré toutes ces précautions, mon cinquième Acte restait encore si terrible, qu'il était prudent, pour le faire supporter, de monter les ames au ton le plus tragique dès les premiers Actes. C'est à quoi je me suis attaché, en observant toujours de mêler la pitié à la terreur ; en tâchant qu'après une Scène où l'on aurait frissonné, il en vînt une autre où l'on pût s'attendrir. J'ai même voulu jeter au travers de tout ce sombre, plusieurs

situations agréables, qui, sans cesser d'intéresser l'ame, pussent la consoler en l'élevant au dessus d'elle-même, & en lui montrant toute la dignité de la vertu à côté de l'infamie du crime (1) : à peu près comme on nous fait voir, dans Castor & Pollux, le Ciel un moment avant l'enfer. Il y a deux Scènes de ce genre dans le quatrième Acte ; elles sont assez neuves, & elles ont été assez communément préférées à tout le reste de l'Ouvrage. L'une est la Scène d'héroïsme, dans laquelle les deux Amans s'excitent avec une sorte d'ivresse à triompher de la passion la plus véhémente. L'autre est celle où Faïel, prêt de se venger par un lâche assassinat, entrevoit une vengeance plus noble, & la saisit avec transport : c'est une ame Française à qui il suffit de nommer l'honneur, pour la faire revenir du plus violent accès de sa rage.

On verra que j'ai eu grand soin de conserver dans mon sujet toute la simplicité qu'exige une Tragédie consacrée à développer les tendresses & les fureurs de l'amour. Cette passion, si féconde en mouvemens si

Simplicité
du sujet.

(1) L'Auteur dévoile ici tout son art, d'une manière qui peut être infiniment utile à ceux qui s'exercent dans la même carrière. *Note de l'Editeur.*

contrastés, se suffit à elle-même dans un Drame. On trouvera ici peu d'Acteurs & peu d'événemens. Andromaque, Zaïre, Bérénice, Ariane, n'ont pas le grand nombre de personnages qui étaient nécessaires dans *Athalie*, *Iphigénie* & *Sémiramis*, ni les incidens multipliés que nous offrent *Mérope*, *Rodogune* & *Héraclius*. J'ai cru n'avoir besoin que de mes trois personnages amoureux, de *Faïel*, de sa femme & de *Coucy*. Mais *Coucy* ne pouvait paraître, tout au plus, que dans deux Actes; sans quoi son imprudence aurait indigné contre lui. Il fallait donc faire trois Actes avec le mari & la femme, & quelques confidens; cela n'était pas facile, mais cette singularité m'a piqué (1). On jugera si elle laisse du vuide dans la Pièce, & si elle la refroidit. Parlons maintenant des caractères de ces trois personnages.

Caractère
de Faïel.

Ce qui devait adoucir mon sujet dans son entier, & en retrancher tout ce qu'il pouvait avoir de révoltant, c'était la manière de traiter le caractère de *Faïel*. Ce personnage

(1) Il est juste que le Lecteur fasse attention à cette singularité, d'autant plus remarquable, qu'on ne la sent point dans la Pièce : tant l'Auteur a su triompher des difficultés!
Note de l'Editeur.

était de la plus grande difficulté à présenter sur notre Théâtre sous des couleurs fortes , & cependant agréables. S'il a le bonheur de plaire, tel que je l'offre à mes Lecteurs, c'est peut-être celui qui doit donner le plus de prix (1) à mon Ouvrage. Il y a beaucoup d'amans & de maris jaloux sur la Scène Française : il fallait donc d'abord marquer celui-ci par des traits distinctifs. J'ai appuyé avec soin sur les détails que la différence des sujets n'avait pas permis à nos Maîtres d'approfondir. Faïel n'ayant aucun intérêt de politique ou d'ambition , rien ne se mêle à sa passion dominante ; c'est le pur caractère de la jalousie , & j'ai pu en marquer toutes les nuances.

J'ai tâché de peindre la dissimulation profonde à laquelle ce sentiment , qui n'ose se montrer , accoutume l'ame qu'il possède : j'ai fait voir par-tout cet esprit soupçonneux qui court sans cesse au devant du crime , qui va toujours cherchant son propre malheur ; à qui l'indice le plus douteux paraît une preuve

(1) Ce personnage , en effet , est non-seulement de ceux de cette Pièce , mais de ceux de toutes les Pièces de M. de Belloy , celui qui annonce dans l'Auteur le plus de ressources & de génie. *Note de l'Editeur.*

évidente ; qui combine & arrange un long tissu de pièges tendus autour de lui, & dont le premier fil n'existe pas ; qui , croyant tout ce qu'il craint , trouve l'infamie dans l'honnêteté, l'artifice & la fourberie dans la franchise & la candeur. J'ai donné encore à Faïel cette fureur qui accompagne la prétendue certitude que le jaloux croit avoir de son déshonneur ; & qui , rejetant la lumière qu'on lui présente, semble desirer de n'être pas défabusée : enfin cette phrénésie cruelle, qui est aussi ingénieuse dans sa vengeance que dans ses craintes ; & qui fait que le jaloux se complaît à raffiner sur le supplice de ses victimes, comme il se plaisait à se tourmenter lui-même par la recherche de ses infortunes.

Il devait
être intéress-
ant.

Ma plus grande attention a été de rejeter loin de moi tout ce qui pouvait attirer sur ce caractère la haine ou le mépris. Un mari bassement jaloux, enfermant & maltraitant sa femme ; un Florentin de Bocace , armé de clefs , de verroux & de poignards , est un caractère ridicule, réservé à la Comédie. D'ailleurs nos grands Poètes Dramatiques n'ont jamais rendu odieux les personnages que l'amour seul rend criminels. Hermione, Roxane, Phédre , Rhadamiste , Vendôme , sont très-intéressans & devaient l'être. On en trouve

encore la raison dans le cœur humain. Les crimes de l'amour ont toujours pour excuse le délire où cette passion aveugle précipite les hommes : ceux qu'elle enivre & qu'elle tourmente , sur-tout quand ils ne sont pas aimés , sont si malheureux & si dignes de compassion , qu'il est presque impossible qu'ils n'intéressent pas. Mais j'avais , pour attendrir sur le sort de Faiel , des motifs plus puissans qu'on n'en a jamais eu en traitant un caractère de ce genre. 1°. Si mon cinquième Acte paraît trop atroce avec Faiel intéressant , qu'aurait-il été avec Faiel abhorré depuis le commencement de la Pièce ? 2°. Obligé de faire trois Actes avec le mari & la femme seuls , ces trois Actes auraient-ils été supportables , si l'on avait eu sans cesse un monstre devant les yeux ? 3°. Si Faiel persécute sa femme & mérite d'être détesté , Gabrielle est moins malheureuse , puisqu'elle n'a pas de reproches à se faire en le haïssant : au lieu que , forcée à convenir qu'il serait digne d'être aimé , la fatale passion dont elle est dévorée lui coûte plus de remords & la rend plus à plaindre. Les ames délicates sentiront le prix (1)

(1) Nous nous flattons que ce prix n'échappe à personne.
Note de l'Editeur.

de cette réflexion, & les connoisseurs favent que le cœur de mon Héroïne devait être le siège de l'intérêt de ma Tragédie. 4°. Enfin le but moral de cet Ouvrage est de montrer les suites funestes des mariages mal assortis, des inclinations violentées par des parens despotiques. Eh ! comment mieux prouver le danger de cette tyrannie dénaturée, qu'en faisant voir les malheurs & les crimes où elle plonge même quelquefois des ames nées vertueuses ?

Il peut
être.

Au reste, quand j'ai voulu que Faïel fût intéressant, j'ai observé qu'il pouvait l'être. Il n'y a que le moment de sa vengeance barbare qui puisse le faire haïr : encore une différence importante le distingue-t-elle essentiellement des Atrées, des Médées, & des autres scélérats de cette espèce ; car ils ont tous été les inventeurs de leurs cruautés monstrueuses : au lieu que l'idée d'offrir à Gabrielle le cœur de Coucy, ne vient pas de Faïel ; c'est Coucy lui-même qui la lui a suggérée par ce projet étrange d'envoyer son cœur après sa mort. D'ailleurs, j'ai donné aux soupçons de Faïel des motifs assez apparens, pour qu'un homme moins jaloux eût pu s'y tromper : & lorsque Coucy a été tué dans le duel, son rival doit, selon les mœurs du tems, regarder sa mort

comme une preuve démonstrative des crimes qu'il soupçonne ; puisque le duel était alors le jugement du Ciel. Cette fausse conviction l'égare, & autorise en quelque sorte sa vengeance. Or nous plaignons toujours un homme qui devient criminel par erreur, & à qui nous disons en nous-mêmes : malheureux , tu ne commettrais pas cette barbarie , si tu savais ce que je fais ; quel désespoir affreux tu te prépares !

Le caractère de Gabrielle paraîtra, je crois, assez nouveau sur la Scène. C'est toujours une entreprise délicate que d'y présenter une femme mariée, ayant un amant. Je n'ai donné à Gabrielle, ni la vertu tranquille de Mariamne, ni la passion douce & concentrée de Zénobie ; mais la passion la plus ardente, combattue par une vertu égale, & surmontée enfin par une vertu plus grande. Si l'on trouve que la Dame de Faïel est plus héroïne dans ma Tragédie que dans l'Histoire, j'observerai que les siècles de la Chevalerie nous offrent plusieurs femmes, telles que celle que j'ai essayé de peindre : son caractère est donc vrai, & dans la nature. Qu'on se rappelle les amours du Chevalier Baiard & de la Dame de Fluxas : c'est le tableau de la passion pure & violente de Raoul & de Gabrielle.

Caractère
de Gabrielle.

Mort de
Gabrielle.

J'ai suivi l'Histoire en faisant mourir Gabrielle de saisissement & d'horreur. Ce n'est pas la première femme à qui l'aspect, ou la nouvelle d'un évènement effroyable, ait donné la mort sur le champ. Tout le monde connaît ce vers énergique d'une héroïne de Corneille : *Non, je ne pleure point, Madame ; mais je meurs.* J'ai tâché de rendre cette mort encore plus vraisemblable, en représentant Gabrielle, dès le premier Acte, comme épuisée par une maladie de langueur, qui l'avait déjà conduite une fois aux portes du tombeau.

Caractère
de Coucy.

Je ne pense pas que l'intérêt répandu sur Faïel puisse nuire au personnage de Coucy. Ce vertueux amant est bien plus aimable que son rival forcené. Mais sur-tout il est aimé, & c'est le grand secret pour intéresser : Gabrielle plaît, on chérira ce qu'elle adore. J'ose dire de plus, que jamais amant ne s'est présenté sur la scène dans des circonstances si propres à tourner les cœurs vers lui. On lui a enlevé une maîtresse qu'il idolâtre, & dont il a été adoré dès l'enfance. Il vient dans le palais même d'un furieux qui le cherche partout pour l'immoler. Enfin c'est l'homme dont on a pleuré la mort une heure auparavant, & dont on s'attendait à voir le cœur inanimé, offert comme le dernier gage d'une

fidélité sans exemple. Cette position singulière me paraît bien attachante.

En un mot, je puis avoir mal rempli le projet que j'avais formé, de rendre mes trois personnages intéressans; mais les Auteurs de Polieucte, de Phédre, de Rhadamiste, de Bajazet, d'Adélaïde, & même du Comte d'Essex, ont prouvé que ce n'était pas une entreprise insensée & impraticable.

Je ne fais si le Public approuvera toutes les observations contenues dans ce discours : mais il ne peut me blâmer de les avoir soumises à son jugement. Pour que ses leçons nous guident avec plus de sûreté, nous devons lui rendre compte de nos études. Il verra avec quel soin je cherche dans le cœur humain les premiers secrets de mon Art. C'est-là que la nature les a placés : c'est-là qu'elle offre à tous les Auteurs tragiques une mine féconde & inépuisable, dont on se contente aujourd'hui de remuer la superficie, mais dont nos grands Maîtres fouillaient profondément les veines les plus cachées (1).

(1) Voilà de quel ton nous aurions voulu que toutes les Préfaces de M. de Belloy eussent été écrites : il n'y a pas là un trait de vanité, ni d'aigreur. Tout est raisonnable & instructif. Cette Préface nous paroît un morceau précieux de Littérature, *Note de l'Editeur.*



P E R S O N N A G E S.

RAOUL DE COUCY.

LE COMTE DE FAYEL.

GABRIELLE DE VERGY.

MONLAC, Ecuyer de Coucy.

ALBÉRIC, Ecuyer de Fayel.

ISAURE, Amie de Gabrielle.

*La Scène est en Bourgogne dans le Château
d'Autrey.*

*Les quatre premiers Actes se passent dans une Galerie qui
communiqua aux appartemens de Fayel & de Gabrielle.*



GABRIELLE DE VERGY,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

FAYEL, ALBÉRIC.

ALBÉRIC, *après avoir observé de loin Fayel, qui paraît très-agité.*

FAYEL tremble & gémit ! le fiel qui le dévore,
Tout prêt à s'épancher, semble s'aigrir encore.

FAYEL, *en s'asseyant.*

Je mandais Albéric, j'allais tout révéler ;
Le voilà devant moi, — je frémis de parler.

ALBÉRIC, *s'approchant.*

Seigneur, vos yeux, chargés de sinistres nuages ;
 D'un sombre désespoir m'annoncent les orages :
 Au fond de votre cœur vos soupirs retenus ,
 S'échappant malgré vous, craignent d'être entendus :
 Je vois du noir chagrin, dont l'excès vous consume ,
 Fermenter dès long-tems la brûlante amertume :
 Ce malheur, dans Autrey consternant tous les cœurs,
 Change ce lieu paisible en un séjour de pleurs :
 Votre épouse mourante a vu, par la tristesse ,
 Se faner sur son front les fleurs de la jeunesse.
 Quels revers inconnus sement ici l'effroi ?
 Ce secret renfermé doit offenser ma foi ;
 Il eût volé jadis au devant de mon zèle.
 Albéric n'est-il plus cet Ecuyer fidèle ,
 Entre tous vos Vassaux choisi par l'amitié ,
 A vos destins divers dès l'enfance lié ,
 Qui dans les champs d'honneur suivant votre vai-
 lance....

FAYEL, *lui prenant la main.*

Des bords de la Syrie, aux rives de la France ,
 Philippe est arrivé. Je vais approfondir
 Des horreurs, que je brûle, — & crains de découvrir.

ALBÉRIC.

Comte, vous m'étonnez. Quelle crainte importune
 Dans le retour du Roi vous montre une infortune ?
 Honorant sa Couronne & le sang des Capets ,
 Ce Roi, l'amour du Monde, & le Dieu des Français,

A qui mille vertus donnent le nom d'Auguste ,
 Pour vous seul aujourd'hui deviendrait-il injuste ?
 Pour vous, qui, secondant ses rapides exploits ,
 Au Bourguignon rebelle imposâtes ses loix ?
 Déjà le premier don de sa reconnaissance ,
 Des fruits de la victoire accrut votre puissance :
 Sa politique sage en vous a raffermi
 Le rempart qu'il oppose à son fier ennemi.
 Quand le Duc de Bourgogne , opprimant sa famille ,
 Armait contre Vergy , qui lui donna sa fille ;
 Quand ce père offensé, vous prenant pour vengeur ,
 De la Duchesse encor vint vous offrir la sœur :
 Le Roi , favorisant cet illustre hyménée ,
 Par un ordre secret en pressa la journée.
 Contre les Musulmans prêt à porter ses pas ,
 Il voulut à vous seul confier ces climats :
 Autrey fut, par ses soins, la dot de votre épouse :
 Par vous, bornant du Duc l'ambition jalouse ,
 Il voit, avec plaisir, tant d'intérêts nouveaux
 Diviser pour toujours deux célèbres rivaux.
 Il soutiendra vos droits sur ce riche héritage ,
 Et de votre grandeur, sa parole est le gage.
 Ce qu'il promet, Seigneur, est un arrêt des Cieux :
 Jamais il n'a tissé ces traités captieux ,
 Où l'art, dans les détours d'une trame trompeuse ,
 Délie , en l'engageant, sa promesse douteuse :
 Ce vil talent des Cours, frêle appui de leurs droits ,
 Philippe l'abandonne au vulgaire des Rois.

44 GABRIELLE DE VERGY,

F A Y E L.

Le Roi n'est pas l'objet du trouble qui m'agite.
Je crains un ennemi qu'il ramène à sa suite,
Un rival détesté, de qui l'art suborneur
M'a ravi, sans retour, ma gloire & mon bonheur.

A L B É R I C.

Comment ! & quel rival pour vous si redoutable...

F A Y E L.

Triste & honteux secret, dont le fardeau m'accable ;
Ton aveu plus honteux doit encor m'allarmer ! —
Mais tu brises mon cœur qui veut te renfermer.
(*Il se lève*).

Il s'ouvre enfin, ce cœur violent & sensible ;
D'un chagrin concentré l'éclat fera terrible.

A L B É R I C.

Parlez. Vous trahissez les droits de votre ami,
S'il ne fait à l'instant quel est votre ennemi.

F A Y E L.

Eh bien ! connais l'objet de ma fureur jalouse,
Connais le séducteur de ma perfide épouse,
Celui qui cause seul mes tourmens & ses pleurs,
Celui — de qui le sang va payer mes malheurs :
C'est Coucy.

A L B É R I C.

Quoi ! Raoul ?...

F A Y E L.

Ce que tu viens d'entendre,
Ce secret qu'en ton sein le mien a pu répandre,
Qu'il y reste caché : si jamais il en sort,
S'il t'échappe un seul mot, c'est l'arrêt de ta mort.

(*Avec violence, voyant frémir Albéric.*)

Crains-tu de me trahir ? quelle terreur te glace ?

A L B É R I C, *tranquillement.*

Je frémis du soupçon, & non de la menace.
Je frémis de vous voir outrager à la fois
Moi, Coucy, votre épouse, — & vous plus que nous
trois.

F A Y E L.

Je maudis, plus que toi, mes soupçons détestables;
Prouve moi, s'il se peut, qu'ils sont faux & coupables.

Trop ingrate Vergy, qui me fais réunir,
A la douceur d'aimer, le tourment de haïr :
Toi que ma bouche accuse, & que mon ame adore,
Que j'admire & flétris, que j'offense & j'implore;
Plein des feux dévorans qui m'embrâsent pour toi,
Que n'ai-je eu ton amour pour garant de ta foi!
Mais tu hais ton époux : vérité trop funeste ! —
Et ce jour accablant m'éclaire sur le reste.

A L B É R I C.

Eh ! quoi ? votre tendresse....

Est mon crime à ses yeux ;

Mes soins sont importuns, mes respects odieux :
 Ma présence l'irrite ou la remplit d'allarmes ;
 Ses yeux, à mes transports, répondent par des larmes :
 Au jour de notre hymen, sa haine commença,
 Sa main reçut ma main, son cœur la repoussa.
 Malheureux ! je croyais, dans ce moment terrible,
 Que son ame encor simple, à l'amour insensible,
 Opposait à l'hymen cette douce terreur,
 Ces modestes refus, si chers à leur vainqueur :
 Mais j'appergus trop tard, dans sa tristesse amère,
 Des regrets de l'amour le brûlant caractère.
 S'enivrer de ses pleurs, était son seul plaisir ;
 Elle aimait ses tourmens, cherchait à les aigrir ;
 Entraînée au tombeau par sa douleur profonde,
 Un tendre souvenir la retint seul au monde.
 Elle implorait la mort qui m'ôtait tous ses vœux ;
 Elle craignait la mort qui rompait d'autres nœuds.
 Aux portes du trépas je la voyais charmée,
 D'être libre à la fin d'aimer & d'être aimée ;
 Se flattant que sa foi, dans ce dernier moment,
 Cessant d'être à l'époux, se rendait à l'amant.

A L B É R I C.

Eh ! Seigneur, se peut-il qu'à vous-même barbare,
 Dans ces songes trompeurs votre raison s'égare ?
 Vous cherchez le malheur : & vous vous tourmentez
 Par des illusions que vous-même enfantez.

F A Y E L.

Je ne puis me tromper en jugeant l'infidèle :
J'aime, cher Albéric, & je souffre comme elle ;
Va, les yeux que l'amour remplit de ses douleurs,
Sans peine en d'autres yeux reconnaissent ses pleurs.
Apprends tout. Quand l'ingrate allait perdre la vie ;
Employant de Monlac l'indigne perfidie ,
Raoul osa, près d'elle, ici porter ses pas :
Il vit ses yeux éteints qui ne le voyaient pas ;
Il scella, dans ces lieux, d'une bouche insolente,
Ses coupables adieux sur sa main défaillante.

A L B É R I C.

D'où pouvez-vous savoir ?...

F A Y E L.

D'Armance l'a surpris :
Mais le traître était loin quand on m'a tout appris.

A L B É R I C, *après un peu de réflexion.*

Des ardeurs de Coucy ce criminel indice ,
Ne rend pas de ses feux votre épouse complice :
Elle ignore peut-être, en revoyant le jour,
Et l'audace & l'éclat d'un téméraire amour.
Mais depuis que Raoul s'éloigna de la France ,
Auraient-ils de leurs cœurs trahi l'intelligence ?

F A Y E L.

Non. C'est l'unique frein qui peut me retenir :
C'est le doute fatal que je veux éclaircir.

48 GABRIELLE DE VERGY,

Que dis-je ? au fond du cœur cent fois je me con-
damne

D'accuser des vertus que le soupçon profane.
Depuis que, par nos cris, le Ciel importuné
L'a rendue aux besoins d'un peuple infortuné,
De ses soins maternels la tendre inquiétude
Fait du bonheur public sa gloire & son étude :
Son ame, adoucissant & nos loix & nos mœurs ;
Redouble ses bienfaits pour venger ses malheurs.
Hélas ! les sons touchans de sa voix affaiblie
Pénètrent plus avant dans mon ame attendrie ;
La langueur de ses yeux désarme leur fierté,
L'empreinte des douleurs ajoute à sa beauté.
Graces, talens, vertus, dont l'éclat l'environne ;
Tout eût fait mon bonheur, que Raoul empoisonne.

Mais du doute mortel dont je suis déchiré,
Il faut qu'en peu de jours mon cœur soit délivré :
D'Armance est dans Dijon , & va bientôt m'ap-
prendre

Si ce rival funeste à la Cour se doit rendre.
Là, mon triste devoir m'appelle près du Roi,
Mon épouse, à ses pieds, doit paraître avec moi ;
Là, mes yeux perceront cette ombre criminelle
Dont fait s'envelopper une flamme infidèle :
Et Coucy....

A L B É R I C.

Que je crains votre bras & le sien !
Rivaux en gloire....

FAYEL,

FAYEL, *avec fureur.*

Attends son trépas ou le mien;
Et peut-être, avant tout, la mort de la perfide.—
J'éprouve, à chaque instant, ce passage rapide
De la rage au respect, de l'amour à l'horreur:
Mon destin dépendra d'un moment de fureur:
Je pourrais immoler, & venger mes victimes;
Devenir criminel, & punir tous mes crimes.
Vainement la vertu voudrait les ralentir,
Je ne la connaîtrais qu'au cri du repentir.

ALBÉRIC.

Vous pourriez....

FAYEL.

Tout est dit : & si j'instruis ton zèle,
Je ne veux pas l'armer pour venger ma querelle:
Ma gloire n'a jamais d'autre vengeur que moi.
Mais il faut que mes yeux soient éclairés par toi.
Voilà l'unique soin que Fayel te demande:
Un ami t'en conjure, un Maître le commande.

ALBÉRIC.

Quand je vous blâmerais, il faudrait obéir;
Mais à vous détromper mes soins vont vous servir.

FAYEL.

Va voir si la Comtesse au palais revenue....

ALBÉRIC, *regardant vers la porte.*

La voici.

SCÈNE II.

GABRIELLE, FAYEL, ISAURE,
ALBÉRIC.

GABRIELLE, à *Isaure*.

SOUTIENS-MOI.... Je frémis à sa vue.
Quelle contrainte ! O Ciel !

FAYEL, à *Albéric*.

As-tu vu sa rougeur ,

Qu'efface tout-à-coup la plus morne pâleur ?
Ah ! mes yeux, dans les siens, retrouvent-ils la joie
Qu'à son premier abord tout mon cœur lui déploie ?
(*A Gabrielle qui s'est approchée*).

Goûtez-vous en ce jour quelques fruits de vos soins ?
Nos Sujets comptent-ils des malheureux de moins ?
C'est pour vous que, sur eux, une loi plus humaine
De mon joug trop pesant a soulevé la chaîne :
J'épargne à votre cœur son plus cruel ennui,
Ce malheur de souffrir par les malheurs d'autrui.
Puis-je espérer enfin que le soin qui m'enflamme....

GABRIELLE.

Fayel, la bienfaisance est un besoin de l'ame :
Heureux, elle nous rend notre bonheur plus doux,
L'étend, le multiplie, en prévient les dégoûts :

Malheureux, elle charme & suspend nos misères;
On ressent moins ses maux en consolant ses frères.

F A Y E L.

Eh ! quels maux si pressans cherchez-vous à calmer ?
Quelle plainte, ou quels vœux pouvez-vous donc
former ?

La faveur des destins rassemble sur nos têtes
Tout ce qui donne un prix à ce rang où vous êtes ;
Puissance, dignités, gloire, trésors, plaisirs,
Tout prévient votre espoir, rien n'attend vos desirs.
Cependant les ennuis, les regrets vous dévorent.
Il est des biens cachés que vos soupirs imploront ;
Et ce brillant éclat des jours les plus sereins
S'est perdu dans la nuit de vos sombres chagrins.
Ah ! si vous chérissiez un époux qui vous aime ;
Si nos nœuds sont pour vous ce qu'ils sont pour lui-
même ;

L'Univers n'offre rien, après des nœuds si doux,
Non, rien à désirer ni pour moi, ni pour vous. —
Mais par des pleurs encore allez-vous me répondre ?
Vos yeux en sont couverts, & semblent se confondre.

G A B R I E L L E.

N'avez-vous point ma foi ? Quel vain desir, hélas !...

F A Y E L.

Eh ! qu'importe la foi que le cœur ne suit pas ?
C'est un présent honteux. Il faut que je rougisse
Du bonheur de mes jours, s'il fait votre supplice.

52 GABRIELLE DE VERGY,

L'amour, premier devoir qu'exige votre foi ;
Ici, comme une grace , est réclamé par moi :
Mais vos tristes froideurs....

G A B R I E L L E.

Est-ce à vous de vous plaindre ;
Seigneur ? & quels devoirs me voyez-vous en-
freindre ?

Depuis deux ans qu'ici mon fort m'unit à vous ,
J'ai chéri , révééré , consolé mon époux.
Vous avez vu la mort , à mes côtés errante ,
Vingt fois m'environner de sa faux menaçante ;
L'abîme du tombeau se fermer , se rouvrir ;
Il prend , lâche sa proie , & la vient ressaisir.
Dans ce corps défailant si l'ame est affaîssée ,
Le sentiment flétri , la raison éclipée ;
Ah ! Seigneur , est-ce à moi qu'il le faut reprocher ?
Je sens plus que jamais mon heure s'approcher.
L'excès de votre amour , dont je suis attendrie ,
A fait de vos douleurs le poison de ma vie ;
Eh ! quel tourment affreux pour le plus tendre cœur ,
D'affliger un ami dont il veut le bonheur !
Faut-il qu'à mon destin vous attachiez le vôtre ,
Quand le Ciel va bien-tôt séparer l'un & l'autre ?
Bientôt , Fayel , ces traits , ce cœur que vous aimez ,
A la terre rendus , y seront consumés :
Souffrez avec courage un malheur nécessaire ,
Qui détruit tôt ou tard l'union la plus chère.
Puisse tout ce que j'aime être heureux après moi ! —
Et je meurs sans regret ainsi que sans effroi.

F A Y E L.

Sans regret! — Votre cœur m'en aurait dû, sans doute.

(*Avec amertume.*)

Peut-être oubliez-vous ceux qu'un autre vous coûte? —

(*Gabrielle étonnée le regarde : il se reprend vivement.*)

Un père.... à votre amour n'en peut-il arracher? —

Mais il forma nos nœuds, il ne vous est plus cher.

A vos yeux cependant il va bientôt paraître :

Vergy, dans nos climats, revient avec son Maître :

Sortis, depuis deux jours, des remparts de Lyon,

L'aurore a dû les voir s'éloigner de Dijon.

Par leur ordre, à l'instant, on vient de me prescrire,

De les suivre à Paris, — & de vous y conduire.

G A B R I E L L E.

Moi, Seigneur ?

F A Y E L.

Oui, Madame : il faut que ce grand jour
Vous rende aux soins brillans, aux pompes de la
Cour :

Je vais tout préparer. Ma franchise rigide,

Demande, près des Rois, votre douceur pour guide.

L'éclat peut dissiper vos ennuis odieux,

Toujours nourris d'eux-même en ces paisibles lieux.

S'il vous manque un printems pour compter quatre
lustres,

Vos vertus, à la Cour, n'en sont pas moins illustres;

54 GABRIELLE DE VERGY,
Ses superbes beautés, que vous seule effacez,
Vous aiment, en pleurant leurs attraits éclipsés:
Et dans le sein des Arts, que vous savez connaître,
Votre esprit occupé va reprendre son être.

G A B R I E L L E.

Ah ! Seigneur, je frémis : où me conduisez-vous ? —
Si vous m'aimez encor.... je tombe à vos genoux ;
Laissez-moi , par pitié, dans ce lieu solitaire.

F A Y E L.

Suivez l'ordre absolu d'un Monarque & d'un père.
Moi, plus amant qu'époux, vous savez si ma voix
Ufa du droit cruel de vous dicter des loix.
Fayel, s'il eût jamais voulu parler en Maître,
Eût commandé l'amour : — mais l'amour ne peut
l'être.

(*Il sort.*)

S C È N E I I I.

G A B R I E L L E , I S A U R E .

G A B R I E L L E , *tombant dans un fauteuil.*

I S A U R E , je succombe : hélas, c'en est donc fait !
Ils avaient, à mon cœur, gardé ce dernier trait.
» Suivez l'ordre absolu d'un Monarque & d'un père !
Leurs ordres, en tout tems, ont causé ma misère.

Quoi ! mon père & mon Roi font mes premiers
bourreaux !

Mon ame les adore , & leur doit tous ses maux !
Ah ! cruels , poursuivez : traînez votre victime ,
De l'autel à la tombe , & du malheur au crime.
Vois-tu de mes destins quel est l'horrible cours ,
Et l'abîme où je suis , & l'abîme où je cours ?
Conçois-tu de Vergy l'imprudence barbare ,
Et quels nouveaux tourmens sa rigueur me prépare ?
Combien il abusa de ses droits paternels !
Il m'enchaîne aux malheurs par des nœuds éternels ;
Il sépare deux cœurs unis dès leur enfance ,
Dont ma mère approuvait l'espoir & la constance ;
Sa main , pour m'asservir à ses injustes loix ,
Surprend l'autorité du plus juste des Rois ;
Et déployant soudain l'arrêt de ma ruine ,
Précipite , en secret , le nœud qui m'assassine.

Loin de toi , de l'hymen j'allumai le flambeau ;
Je ne vis point d'autel , je ne vis qu'un tombeau.
Interdite , & voulant douter de ma misère ,
Mes timides regards se levaient sur mon père ;
L'inhumain ! A Fayel il présenta ma foi ,
Comme un don de ce cœur qu'il disait être à moi.
Sa hauteur s'assurait que ma simple jeunesse ,
Aux yeux d'un inconnu renfermant ma faiblesse ,
Devant vingt Chevaliers , n'oserait démentir
Un père , à qui son sang ne savait qu'obéir.
Hélas ! j'écoutai trop la voix de la nature ;
Et mon père était sourd à ce tendre murmure.

I S A U R E.

Il est trop vrai. Toujours sa stoïque froideur,
 Des passions, en lui, fut étouffer l'ardeur.
 Sur elles conservant un empire suprême,
 Il les juge en autrui, comme il les sent lui-même :
 Il n'a pu voir en vous ces feux tumultueux,
 Qui, des sens enivrés tyrans impétueux,
 Donnant un nouvel être à notre ame asservie,
 Font du premier soupir le destin de la vie.
 Il crut que, respectant & bénissant son choix,
 L'amour devait s'éteindre & renaître à sa voix.
 De son âge glacé, froide & cruelle idole,
 La politique, hélas ! par ses mains vous immole.

G A B R I E L L E.

Bien plus. — Mon cher Coucy, son horrible pouvoir
 Me défend de t'aimer, — & me force à te voir !
 Ah ! pour vaincre un amour dont ma vertu s'in-
 digne,
 Pour rendre à mon époux ce cœur, dont il est digne,
 Le Ciel m'en est témoin, j'ai tout fait, tout tenté ;
 Mes forces ont toujours trahi ma volonté.
 Et j'irais de Raoul braver encor la vue,
 Ses regards tout remplis du poison qui me tue ;
 Son affreux désespoir, dont la tendre langueur
 Viendrait me rapeler tous ses droits sur mon cœur ;
 Son génie éclatant, son courage sublime ;
 Et son fidèle amour, dont l'idée est un crime ! —

Raoul, si je te vois, pourrai-je un seul moment
Oublier, près de toi, les traits de mon amant ?
Oublier ce Héros, dont l'aimable sagesse
De son siècle grossier fut polir la rudesse ;
Dont l'esprit, déjà mûr dès sa jeune saison ,
Mêle aux fleurs des talens les fruits de la raison ?

(*A Isaura.*)

L'instinct de la vertu, sa pente naturelle ,
Rapprocha, sans dessein, nos deux cœurs dignes
d'elle ;

Quand ce rapport charmant eut su les rassembler,
Ils s'excitaient encore à se mieux ressembler.

Sa grande ame éclairait, affermissait la mienne ;
Et pour les malheureux j'attendrissais la sienne.

Ah ! tout va m'arracher de coupables regrets. —

Non, je te jure, ô Ciel ! de ne le voir jamais :

Roi, père, époux ; tyrans que je ne veux plus
craindre,

Vos menaces, vos cris, rien ne m'y peut contraindre.



S C È N E I V.

FAYEL, GABRIELLE, ISAURE,
GARDES.

F A Y E L, *à ses Gardes.*

Q U' O N l'arrête à l'instant & qu'on le traîne ici.
*(Les Gardes se retirent ; il n'en reste que deux dans
l'enfoncement.)*

G A B R I E L L E.

Eh ! qui donc arrêter ?

F A Y E L.

L'Ecuyer de Coucy,
Monlac. En ce palais il cherche à s'introduire.
Quel dessein l'y conduit ? quel prétexte l'attire ?
Son perfide embarras, ses soins mystérieux....
Vous frémissiez ! — c'est vous qu'il cherchait en ces
lieux.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que ta flamme infidelle
Amena dans Autrey l'amant qu'elle y rappelle.

G A B R I E L L E.

Que dites-vous ?

F A Y E L.

Mes yeux à la fin sont ouverts,
Tes crimes dévoilés, tes complots découverts.

SCÈNE V.

Les Acteurs précédens, ALBÉRIC.

ALBÉRIC.

BANNISSEZ vos soupçons, Seigneur. Dans cette
ville,

Monlac, pour peu d'instans, demandait un asyle.

Aux champs du Vermandois il adresse ses pas,

On connaît ses desseins, il ne les cèle pas :

Au père de Raoul, dans sa douleur mortelle,

Du trépas de son fils il porte la nouvelle.

GABRIELLE.

Qu'entends-je ?

FAYEL, avec joie.

Quoi ! Raoul ? Il n'est plus ?

GABRIELLE.

Je me meurs.

(Elle tombe dans les bras d'Isaure.)

FAYEL.

Albéric, vois ma honte écrite en ses douleurs :

Elle l'aime ! — Parjure ! — Ah ! la mort l'a faisie.

Si mes jours vous sont chers, qu'on la rende à la vie.

(Isaure & les deux Gardes emportent Gabrielle évanouie.)

SCÈNE VI.

FAYEL, ALBÉRIC.

FAYEL.

(Il veut suivre sa femme ; mais tout-à-coup il s'arrête, & revient vers Albéric avec un éclat de joie.)

MON rival a donc vu terminer son destin ! —
Mais il était aimé ! — je pourrai l'être enfin ;
O mon ame , reçois ce rayon d'espérance. —
(Il veut encore sortir, & revient avec réflexion.)
Quel nuage importun me rend ma défiance !

(à Albéric.)

O soupçons ! O terreur ! — Les lettres de Vergy ,
Parmi nos Guerriers morts ne nomment pas Coucy :
Vivrait-il ? & Monlac par sa fourbe insolente.....
Oui, mon pressentiment m'éclaire & m'épouvante.
Ils m'ont trompé jadis : & ce bruit répandu
N'est qu'un piège nouveau qui m'est ici rendu.
Malheureuse , frémis ; — si tes perfides charmes....
Nous périrons tous deux, je le sens à mes larmes :
Je sens que mon amour, qui se change en fureur,
Peut faire de ces lieux un Théâtre d'horreur :
(A Albéric.)

Viens , perçons ce mystère. — Ah ! voyons l'infidèle :
Je jure son trépas , & je tremble pour elle.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

GABRIELLE, ISAURE.

GABRIELLE.

Ton secours inhumain me rappelle à la vie,
Et tu penfes remplir les devoirs d'une amie !
Mon cœur , déjà glacé , goûtait quelque repos :
Avec le sentiment , tu réveilles mes maux.
O doux sommeil de l'ame ! O langueur insensible !
Si la mort te ressemble , est-elle si terrible ?

Isaure , il ne vit plus ce Héros adoré ;
Gloire , vertu , la tombe a donc tout dévoré !
O perte dès long-tems par l'amour pressentie !
Le Ciel même en secret m'en avait avertie :
Ecoute ce prodige. Il te souvient du tems
Où , pour ravir Solime au joug des Musulmans ,
L'Europe frémissante arma ses plus grands Princes :
Philippe & Richard même avaient , dans nos Pro-
vinces ,
De Londres & de Paris rassemblé les Héros ,
Surpris que l'amitié confondît leurs drapeaux.

62 GABRIELLE DE VERGY,

Ils partaient pour voguer aux champs de l'Idumée,
 Quand ma vie en ces lieux paraissait consumée :
 La mort couvrait mes yeux de son voile pesant.
 Aux yeux de l'ame encor Raoul était présent :
 Je crus le voir ici : non, tel que la victoire
 Me l'a vingt fois offert, embelli par la gloire ;
 Mais tremblant, abattu, pâle, défiguré,
 Levant de loin sur moi son œil désespéré ;
 S'élançant tout-à-coup sur cette main glacée,
 Que ses lèvres de feu semblaient tenir pressée ;
 Et parmi des soupirs, des larmes, des sanglots,
 Son cœur au fond du mien fit retentir ces mots :
C'est le dernier adieu. Cent fois, ma chère Isaure,
 Ici, depuis deux ans, j'ai cru l'entendre encore ;
 Je vois pâlir son front & palpiter son sein ;
 Je sens jusqu'à ses pleurs qui coulent sur ma main :
 Sur-tout, depuis trois mois, cette image effrayante,
 Raoul, revient sans cesse affliger ton amante :
 Mon cœur m'a dit l'instant qui terminait ton sort,
 Il a senti ton cœur sous le fer de la mort.

I S A U R E.

Amie infortunée, ah ! ce n'est point un songe,
 Où l'erreur de vos sens aujourd'hui vous replonge ;
 Vous avez vu l'amant si digne de vos pleurs ;
 Prêt à quitter la France, il apprit vos douleurs :
 Pour ce dernier adieu, son désespoir horrible
 Vint hazarder ses jours dans ce palais terrible.

G A B R I E L L E.

Il vint !

ISAURE.

Si mon effort ne l'en eût arraché,
A votre main, Madame, il mourait attaché :
Votre époux, surprenant sa funeste imprudence,
Eût peut-être en son sang assouvi sa vengeance.
Fayel fait tout, sans doute, & ses fougueux éclats,
Ses reproches amers que vous n'entendiez pas....

GABRIELLE, *très-tendrement*.

Dernier prodige, hélas ! d'une ardeur si chérie !
C'est sa présence encor qui m'a rendu la vie. —
Tu perds, en me pleurant, ce jour que je te doi ;
Tu me vis expirante, & tu meurs avant moi !

ISAURE.

Mais Fayel....

GABRIELLE.

As-tu vu sa joie impitoyable ?

Au bruit de cette mort, son triomphe effroyable ?
Comme il va s'applaudir, à travers ses fureurs,
D'avoir pu découvrir la source de mes pleurs !

(*Très-vivement.*)

Infortuné Raoul ! Ah ! douleur qui me tue !
Sans cesse de ta mort jouissant à ma vue,
Je verrai mon tyran, mon cruel ravisseur,
Me reprocher mes maux, dont lui seul est l'Au-
teur. —

Quoi ! j'outrage Fayel ! Mais m'a-t-il opprimée ?
Quel est son crime, enfin, que de m'avoir aimée ?

64 GABRIELLE DE VERGY,

Est-ce à moi, qui le hais, d'accuser mon époux ?
Quand le Ciel me punit, quand son juste courroux
Vient m'enlever l'objet de ma flamme infidelle,
Ah ! sachons nous domter , mourrons moins cri-
minelle.

Mais on entre. Monlac s'avance ici vers moi !
Imprudent , oses-tu ?....

S C È N E I I.

GABRIELLE, ISAURE, MONLAC.

M O N L A C.

D I S S I P E Z votre effroi,
Madame. En liberté je puis enfin paraître :
Fayel s'est assuré du trépas de mon Maître.
J'ignore quels soupçons, agitant ses esprits,
Ont démenti la foi de mes premiers récits :
Mais par de longs détours, sa tranquille colère,
Vient de m'interroger avec un front sévère :
La simple vérité, par ma voix, par mes pleurs,
A bien-tôt devant lui confirmé mes malheurs.
Tandis que son départ promptement se dispose,
Il permet qu'à vos yeux, ici, je les expose.
Madame, il ne fait point que c'est le triste emploi
Dont Raoul expirant s'est remis à ma foi.

GABRIELLE.

GABRIELLE.

Eh bien ! pleurons tous deux ; — mais le puis-je sans crime ?

Oui, pleurons un Héros que mon malheur opprime.
Ornement de son siècle, hélas ! il a vécu ,
Trop peu pour le bonheur, assez pour la vertu.
Ose me l'avouer , sa mort est mon ouvrage ,
Son désespoir sans doute égara son courage ;
Il aura prodigué des jours si précieux ,
Mais que l'amour trompé lui rendit odieux.

MONLAC.

Je ne vous nierai point qu'aux champs de la Syrie ,
Sa valeur n'était plus qu'une aveugle furie ,
Qui cherchait les dangers, plutôt que les combats,
Dédaignait la victoire & courait au trépas.
Mais la gloire, en tout tems par lui si bien servie,
Préparant son triomphe au terme de sa vie ,
Lui gardait une mort que les cœurs des Français
Vont tous à sa mémoire envier à jamais.

Dans ces assauts fameux, comptés pour des batailles ,
Par qui Ptolémaïs nous vendit ses murailles ,
Philippe, le premier sur la brèche élançé ,
De nombreux ennemis par-tout se vit pressé :
Raoul accompagnait sa superbe imprudence :
Dans les rangs enfoncés, tous deux brisent leur lance :

TOME IV.

E

66 GABRIELLE DE VERGY,

Soudain un Musulman , plus terrible & plus fort ,
Porte au Roi défarmé l'inévitable mort :

Raoul , à qui Philippe a tout ravi peut-être ,
Se jette sur le coup , le reçoit pour son Maître ,
S'applaudit , en mourant , que sa constante foi
Rende à la France encor la victoire & son Roi.

G A B R I E L L E , *avec force.*

Ah ! Raoul , que ta mort est digne de ta vie !
Oui , j'adore ta cendre ; & tout me justifie. —
(*Avec tendresse.*)

N'a-t-il pu me nommer avant que de mourir ?
M'a-t-on privée encor de son dernier soupir ?

M O N L A C.

Pendant la nuit cruelle où , forçant la nature ,
Son courage l'a fait survivre à sa blessure ,
Baigné des pleurs du Roi qui recueillait les siens ,
J'entendais ses regards qui vous nommaient aux
 miens.

Que Raoul était grand , pleuré par un tel Maître !
Le Roi , qui le pleurait , était plus grand peut-être.
A travers mes douleurs , quel spectacle pour moi !
L'amitié sur le trône & dans le cœur d'un Roi ! —
Enfin nous restons seuls : plein du soin qui vous
 touche ,

Son ame en liberté vient alors sur sa bouche.
Quels regrets ! quels transports ! quels étranges
 adieux !

Je crois le voir , Madame , il est devant mes yeux.

» Donnons-lui, disait-il, au delà de ma vie,
 » D'un amour sans exemple une marque inouïe.
 Il se soulève à peine, il trace lentement
 De ce fidèle amour le dernier monument :
 Et lorsque des sermens le lien redoutable
 Enchaîne encor ma foi, qu'il fait inviolable :
 » Dans mon corps expiré ta main prendra mon
 cœur : —
 » Tu frémis ! s'il t'est cher, est-ce un objet d'horreur ?
 » Quitte un vain préjugé ; que le cœur de ton Maître,
 » A la tombe ravi, te doive un nouvel être.
 » Une amante, un ami l'occupaient tour-à-tour :
 » Je charge l'amitié de le rendre à l'amour :
 » Ton cœur, où je vivrai, doit au mien ce service.
 » Si tu crains de Fayel la jalouse injustice,
 » Au généreux Rhétel tu peux te confier :
 » Sur-tout, que ce billet soit offert le premier.
 (*Il tire le billet.*)

GABRIELLE.

Qu'il me fait bien sentir l'horreur de lui survivre !

MONLAC, *lui présentant le billet.*

C'est l'écrit....

GABRIELLE *le prend en détournant les yeux.*

Je crois voir l'objet qui va le suivre.

(*Elle lit :*)

*Je meurs. Mon ame vit à jamais pour t'aimer :
 J'arrache au sein des morts sa dépouille mortelle,
 Ce cœur que, pour toi seule, elle dut animer.*

68 GABRIELLE DE VERGY,

*La moitié de ton cœur, ma chère Gabrielle,
 Au tombeau, loin de toi, ne veut pas s'enfermer :
 Elle va te rejoindre... hélas ! quel triste hommage !
 Qu'il va t'épouvanter ! ... Non, c'est Raoul, c'est moi,
 C'est ce fidèle amant qui compta sur ta foi.
 Adieu. Mon ame fuit, emportant ton image ;
 Mon cœur est plus heureux, il reste auprès de toi.
 Ah ! — ton ame long-tems n'attendra point la mienne ;
 Ton cœur vient dans ma tombe, échappé de la tienne ;
 La mort, brisant mon joug, va reformer nos nœuds. —
 Monlac, je n'ose plus vers toi tourner les yeux.*

M O N L A C.

Madame....

G A B R I E L L E.

Non, arrête. Attends que mon courage
 Prépare ma tendresse à cette affreuse image. —
 C'en est fait. Il le faut : expirons de terreur.
 (*Elle se tourne vers Monlac.*)

M O N L A C.

Ah ! ne redoutez point ce spectacle d'horreur.
 Le Ciel, (dirai-je, hélas ! ou propice ou sévère ?)
 Interdit à mes mains ce fatal ministère.

G A B R I E L L E.

Dieu ! quel espoir me luit ?

M O N L A C.

Apprenez des malheurs
 Qui doivent à vos yeux coûter encor des pleurs.

C'était peu que Raoul mourût pour la Patrie ,
Le sort voulut deux fois sacrifier sa vie.

GABRIELLE.

Que dis-tu ?

MONLAC.

Ce billet m'est à peine remis ,
Soudain nous nous voyons entourés d'ennemis :
Je vois l'horreur, le sang, les flambeaux & les armes ,
Remplir le camp Français de débris & d'allarmes.
Saladin, trop instruit du grand Art des Guerriers ,
Venait à ses vainqueurs dérober leurs lauriers :
De nos Chrétiens captifs , son adroite imposture
Avait, aux Musulmans, fait revêtir l'armure :
La mort volait, sans bruit, sur notre camp trompé.
Dans ce carnage affreux Raoul enveloppé ,
Fut, sous mon corps sanglant, massacré sans dé-
fense :

Et lorsque de Rhétel l'intrépide constance ,
Expiant notre erreur, chassant les Sarrafins ;
M'eût arraché mourant de leurs bras inhumains ;
Ni ses yeux, ni les miens, ne purent reconnaître
Les restes déchirés de mon malheureux Maître.
Dans des monceaux de morts mutilés & meurtris ,
Chacun cherchait en vain ses frères ou ses fils :
Les monstres, au Sultan fier de telles conquêtes ,
De nos Chefs égorgés allaient vendre les têtes.
Voilà par quel revers le destin, malgré moi ,
De mon serment sacré m'a fait trahir la loi.

70 GABRIELLE DE VERGY,
Pour comble de disgrâce , en quittant la Syrie ;
La tempête me jette aux rochers de Candie :
Retenu plus d'un mois dans ce triste séjour
A peine ai-je dû Roi devancé le retour :
Et j'arrivais de Gêne aux rives de la Saone ,
Quand sa flotte rentrait dans les bouches du Rhône.

GABRIELLE , *dans le plus grand accablement.*

Est-ce éprouver assez les cruautés du sort ?
Il veut multiplier ton trépas & ma mort.
Monlac , daigne épargner ma misère profonde :
Que veux-tu qu'à tes pleurs mon désespoir réponde ?
Le sentiment s'épuise en des malheurs si grands :
Une douleur stupide absorbe tous mes sens.
Va , mon dernier moment , que cette lettre avance ,
Sera marqué pour toi par ma reconnaissance.

M O N L A C.

Eh ! qu'ai-je à désirer ? j'ai perdu mon ami.
Quand j'osai lui survivre , il fut trop obéi :
Je vous donne la mort , je la porte à son père ;
Et la trouver moi-même , est le bien que j'espère.
Adieu , Madame.



SCÈNE III.

GABRIELLE, ISAURE.

GABRIELLE, *se jetant dans les bras d'Isaure.*

ISAURE... Amie...

(la repoussant.)

Eloigne-toi.

ISAURE.

Permettez que mes soins....

GABRIELLE.

Non, dis je. Laisse-moi.

L'amitié même, hélas ! me devient importune ;
Mon cœur veut être seul avec son infortune.

SCÈNE IV.

GABRIELLE, *seule.*

DANS ses chagrins profonds qu'il s'abîme à loisir.
Jouer de ma douleur est mon dernier plaisir ;
Elle a quelque douceur, puisqu'elle est légitime ;
Rien n'y mêlera plus l'amertume du crime ;

72 GABRIELLE DE VERGY,

Rien ne pourra troubler , par de lâches desirs ,
Mes regrets innocens & mes justes soupirs.
Dieu permets-tu sa mort pour épurer ma flâme ?
Et n'a-t-il, qu'à ce prix, pu vivre dans mon ame ?

Cher Raoul , en mourant , tu m'envoyais ton
cœur !

J'en ai frémi. — Je sens qu'il manque à ma douleur.
Croyant te voir en lui, te parler & t'entendre ,
J'épancherais mon ame avec ce cœur si tendre :
Bien-tôt elle pourrait, libre de tout lien ,
En sortant de mon cœur, s'arrêter sur le tien.

Le Ciel me prive encor de ce plaisir funeste ;
Et de toi désormais c'est-là tout ce qui reste.

(En regardant le billet.)

Relisons ce billet , ce garant de ta foi :
Que ce gage sacré me tienne lieu de toi ;
J'y recueille ton ame : à ton heure dernière ;
L'amour , sur cet écrit , la porta toute entière.

(Elle se remet à lire.)



SCÈNE V.

FAYEL, GABRIELLE.

FAYEL, *repoussant Isaure.*

Tu m'arrêtes en vain, fors : — que puis-je penser ?

GABRIELLE, *s'interrompant de lire.*

Ah ! retenons mes pleurs , ils vont tout effacer.

FAYEL, *approchant.*

Que lit-elle ?

GABRIELLE, *l'apercevant.*

Grand Dieu !

FAYEL, *se jetant sur la lettre , & la lui arrachant.*

Donnez , donnez , parjure :
Il est temps d'éclairer ta honte & mon injure.

(*Il y donne un coup d'œil.*)

C'est le seing de Coucy ! c'est ton arrêt fatal.
Tu me fais annoncer la mort de mon rival ;
Il respire , il t'écrit ! l'ardeur qui vous anime ,
Par des détours si bas , concerte encor le crime !
Tremble , tu vas périr.

GABRIELLE , *avec la plus grande tranquillité.*

Lisez , — & rougissez.

T. 4.

*

74 GABRIELLE DE VERGY,

FAYEL, *déconcerté.*

Comment ! quel calme !... Eh quoi ! mes transports
insensés.....

Puissé-je avoir bientôt à me punir moi-même !

(*Il lit le billet rapidement.*)

C'est l'adieu de Raoul à son heure suprême.

Ce gage de sa mort.....

GABRIELLE, *voyant sa joie.*

Est bien doux à vos yeux.

FAYEL.

Un amant adoré.... fait seul de tels adieux.

GABRIELLE.

Oui, je l'aimais, Seigneur : & j'ai dû vous le taire,
Quand j'ai crainct pour vous deux cet aveu trop
sincère.

Allié de mon Roi, fils des braves Coucys,
Digne en tout de ma main & du sang des Vergys,
Ce Héros me fut cher dès l'âge le plus tendre,
Mon cœur à tous ses droits fut contraint de se
rendre :

Si ma mère eût vécu, Vergy, dans son courroux,
Ne m'aurait fait jamais accepter d'autre époux.
Mais, par un ordre affreux, à l'Autel appelée,
A de vains intérêts en esclave immolée,
Du pouvoir paternel je subis la rigueur ;
Il fallut, par serment renoncer au bonheur :

Traînant loin de Raoul ma chaîne infortunée ,
A ne le voir jamais je m'étais condamnée :
Il paya de ses jours ses vœux sacrifiés ;

(Montrant la lettre qu'il tient.)

Voilà ce qui m'en reste, — & vous me l'enviez !
J'ai combattu, deux ans, cette invincible flâme,
Ce sentiment, la vie & l'ame de mon ame :
Sans vous, la vertu même approuvait ses transports,
J'ai connu, par vous seul, la honte des remords.
Osez me reprocher un penchant légitime,
Qui devient mon supplice , & ne fut point mon
crime :

Je devais vous garder, & vous gardais ma foi :
Mais l'instinct de mon cœur dépendait-il de moi ?
Je dis plus. Au milieu des tourmens que j'endure,
Me suis-je, devant vous, permis un seul murmure ?
Ah ! c'est mon père encor qu'ici j'ose accuser :
De ma main, sans mon cœur, il voulut disposer ;
C'est lui qui perd enfin, par sa rigueur extrême,
Raoul, sa fille, vous, & peut-être lui-même.
Son refus, pour vous seul, eût été douloureux ;
Mais, m'unissant à vous, il fit trois malheureux.
Dieu ! par ses seuls regrets daigne punir mon père ;
Des enfans immolés, que je fois la dernière !

F A Y E L.

Qu'ai-je fait ? je m'abhorre , & tombe à vos genoux.

(Elle le retient.)

Ah ! l'amour qu'on dédaigne a droit d'être jaloux. —

76 GABRIELLE DE VERGY,

Mais quel supplice affreux moi-même je m'impose !
Je sens deux fois tes maux , quand c'est moi qui les
cause.

Né fougueux, violent, extrême en tous mes vœux,
Je ne puis gouverner mes sens impétueux ;
Et depuis que l'amour , sans rapprocher nos ames ,
Dans mon cœur tout de feu , répand encor ses flâmes ,
Fayel est , vers vous seule , emporté loin de soi :
Ma funeste existence est plus en vous qu'en moi ;
Mes jours , si vous m'aimiez , seraient purs & tran-
quilles ;

Hélas ! qu'aux cœurs heureux les vertus sont faciles !

(*Avec un peu de joie.*)

Je crois qu'enfin le Ciel , qui nous unit tous deux ,
T'enlève mon rival pour mieux ferrer nos nœuds ;
Il détruit l'aliment de ta flâme funeste ;
Il veut que , sans combats , la victoire te reste.
Ton joug est désormais plus léger & plus doux :
Remplis ton seul devoir , règne sur ton époux ;
Inspire-moi ton ame & si pure & si tendre ;
Sur tout ce qui t'approche elle fait se répandre :
A tes rares vertus Raoul dut sa grandeur :
Rends-moi....tel qu'il était pour mériter ton cœur.

(*Très-vivement.*)

Arbitre de mon fort , maîtresse de ma vie ,
Tu vas , de mes destins , répondre à ma Patrie ;
Sur les pas des Héros j'ai su me signaler ;
Soutenu par ta voix , je puis les égaler.

Tu m'as fait imiter ta noble bienfaisance ,
Je veux la surpasser. Ah ! vois , pour l'indigence ,
Pour mon peuple épuisé , tous mes trésors s'ouvrir ;
Je ferai des heureux , ce fera m'enrichir.

(*Tendrement.*)

Mais—promets-moi du moins qu'une cendre in-
sensible

Ne rendra plus ton ame à mes soins inflexible ;
Que tu vivras pour moi ; que , respectant tes jours ,
Ta douleur cessera d'en corrompre le cours.

G A B R I E L L E , *le regardant avec douceur.*

Et contre tant d'amour , mon cœur put se défendre !
Je le sens pénétré d'une plainte si tendre.

Vous , qui me demandez des leçons de vertus ,
Vous en offrez l'exemple à mes esprits confus.

Ah ! combien devant vous il faut que je rougisse !

Commandez , je vous dois le plus grand sacrifice.

Ciel ! — le puis-je achever ? & détruire , en un jour ,

Le sentiment profond du plus constant amour ? —

Je vous offense encor. — Mais pourriez-vous me
croire ,

Si je vantaïs déjà cette prompte victoire ?

Daignez attendre tout du tems , de mes efforts ,

Du droit de vos vertus , du pouvoir des remords ;

J'ai honte.... de n'oser promettre d'avantage :

De ma sincérité cette crainte est le gage.

(*Avec fermeté.*)

78 GABRIELLE DE VERGY,

Seigneur, ne gardons rien qui puisse entretenir
 La dangereuse erreur d'un fatal souvenir:
 Monlac va vous jurer qu'il n'a pu me remettre
 Le don cher & cruel qu'annonce cette lettre:
 Sur-tout, à mes regards ne la montrez jamais,
 Et ne me nommez point le Héros que j'aimais. —
 Je fais que ce n'est plus vous rendre un digne hom-
 mage,
 Ce n'est plus signaler ma foi, ni mon courage,
 Qu'après sa mort, hélas ! oublier mon amant.
 (*Avec douleur.*)

Que n'ai-je le bonheur de l'oublier vivant ! —
 Mes jours sont votre bien, & ma juste tendresse....

F A Y E L.

Mon ame s'abandonne à la plus douce ivresse.
 Quoi ! du bonheur enfin l'aurore luit pour moi ;
 Et le don de ton cœur fuit le don de ta foi !



SCÈNE VI.

FAYEL, GABRIELLE, ALBÉRIC.

ALBÉRIC, à *Fayel*.

ON vient de m'annoncer une étrange nouvelle ;
Qu'à vous seul, en secret, il faut que je révèle.

FAYEL, *vivement, en lui montrant Gabrielle*.

Ah ! parle sans contrainte & ne lui cache rien ;
Ami, mon cœur n'a plus de secrets pour le sien.

ALBÉRIC.

Seigneur si vous saviez

FAYEL.

Quel est donc ce mystère ?

ALBÉRIC.

A tout autre que vous mes soins le doivent taire.

FAYEL.

Je tremble.

GABRIELLE, à *part*.

D'où me vient cette sombre terreur ?

80 GABRIELLE DE VERGY,

F A Y E L.

Madame, permettez : — excusez son erreur : —
Quels que soient les secrets qu'il veut ici m'apprendre ,
Croyez qu'en votre sein je courrai les répandre.
(Elle sort , en les regardant avec la plus vive inquiétude.)

S C È N E V I I.

F A Y E L, A L B É R I C.

A L B É R I C.

DES remparts de Dijon d'Armance est revenu,
Seigneur ; — Raoul respire , & d'Armance l'a vu.

F A Y E L, avec le plus grand éclat.

O Ciel ! ... Quoi ! ce billet ! ... Ah ! vois leur imposture ;

(Il donne la lettre à Albéric qui la lit.)

Et — je viens de tomber aux pieds de la parjure ! —
J'avais bien pressenti leurs noires trahisons,
Mon cœur m'avait tout dit par ses premiers soupçons ;

Malgré l'appas flatteur d'une odieuse histoire,
Mes doutes obstinés refusaient de la croire. —

(Reprenant

(*Reprenant la lettre avec fureur.*)

Eh bien ! vante-moi donc leur candeur & leur foi !

A L B É R I C.

Je reste confondu. Raoul est près du Roi ;
Ils sortaient de Dijon. Philippe, à son passage ,
Veut, aux murs de Vergy , recevoir votre hommage ;
D'Armance en vains discours ne s'est pas étendu ;
Ignorant le faux bruit par Monlac répandu ,
De l'objet de votre ordre instruit par ses yeux même ,
Pour hâter son retour , son zèle était extrême.
Mais Raoul , un Héros !... il faudrait éclaircir....

F A Y E L.

Lui-même , cette fois , m'apprend à le punir.
Oui, son billet infâme & m'inspire & me guide ;
Allons plonger ce fer au sein de la perfide ;
Et courons aussi-tôt offrir son cœur fumant ,
Aux yeux épouvantés de son indigne amant.

A L B É R I C.

Seigneur....

F A Y E L, s'arrêtant.

Pourquoi frémir ? Elle est la plus coupable ;
C'est elle qui verra ce spectacle effroyable :

(*Avec une joie amère.*)

Que le cœur de Raoul soit percé le premier.
J'apporterai ce don qu'il feignait d'envoyer.

TOME IV.

F

82 GABRIELLE DE VERGY,

Au milieu de la Cour, sous les yeux de son Maître,
En montrant cet écrit, je vais frapper le traître.

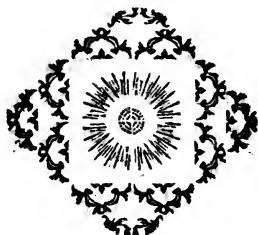
A L B É R I C,

Ah ! daignez....

F A Y E L.

Je voudrais, de leur sang odieux ;
Les abreuver l'un l'autre, & moi-même après eux.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

RAOUL DE COUCY, à un Officier
de Fayel.

VA ; fers un inconnu que son bonheur t'adresse :
C'est Rhétel qui m'envoie auprès de la Comtesse ;
Du sang qui les unit je dois chérir les nœuds ,
Je viens chargé de soins importans pour tous deux.

(L'Officier sort.)

Respire enfin, Raoul, dans des lieux qu'elle habite. —
Tous mes sens sont émus d'une ivresse subite.
Voilà de notre amour les premiers monumens ;
Ces murs, témoins chéris des plus purs sentimens.
Que de doux souvenirs, dont le charme suprême,
A qui n'est plus heureux, tient lieu du bonheur
même !

Je gémis ! Gabrielle, en d'autres tems, hélas !
Prêt de te voir ici, je ne gémissais pas.
Là, même avant nos yeux, nos ames se cherchèrent ;
Dans nos premiers regards elles se rencontrèrent.

§4 GABRIELLE DE VERGY,

Là, vingt fois, en secret, sortant des champs d'honneur,

Ta main ceignit mon front des lauriers du vainqueur.

Lorsqu'au prix de mon sang je vengeai tes injures,

Tes pleurs, dans ce palais, ont lavé mes blessures :

Ton ame fugitive & prête à s'exhaler,

Par mes derniers adieux s'y sentit rappeler :

Enfin, malgré la mort, mon cœur venait s'y rendre ;

Et, pour être avec toi, survivait à ma cendre.

Trop ingrate Fayel, quels droits j'ose attester ! —

Fayel ! — Est-ce le nom que tu devrais porter ?

Sous un joug odieux, sèchant dans l'amertume,

La langueur du trépas lentement te consume :

Et mes jours, presque éteints, ont pu se rallumer ! —

Ne meurs point pour l'amour, vis plutôt sans

m'aimer.

Sans m'aimer ! quel espoir ! — Ah ! je fuirai ta vue ;

Que pour un seul moment elle me soit rendue :

Je ne puis accorder mon bonheur & le tien :

Juge combien je t'aime ; oui, je renonce au mien.



SCÈNE II.

COUCY, MONLAC.

MONLAC, *à part.*

Pourquoi me retenir, — & m'observer sans
cesse? —

Quel ami de Rhétel cherche à voir la Comtesse?

(S'approchant de Raoul qui est détourné.)

Est-ce vous?...

C O U C Y, *l'apercevant.*

Toi, Monlac! — encor dans ce séjour!

Aurais-tu donc appris que je revois le jour?

MONLAC, *immobile d'étonnement.*

Ses traits.... sa voix... Mon maître! O céleste clé-
mence,

Il vit! — tu veux encor le bonheur de la France.

(Il se jette dans les bras de Raoul qui les lui tendait.)

Par quel miracle, enfin, nous êtes-vous rendu?

Le Ciel, le juste Ciel en doit à la vertu.

C O U C Y.

O mon ami, connais quel destin nous rassemble:

Mais dis moi, le premier, les raisons. ...

M O N L A C.

Ah! je tremble:

Songez que, pour vos jours, tout est à craindre ici:
Le soupçonneux Fayel....

C O U C Y.

Est aux murs de Vergy;
Je ne crains rien pour moi. C'est pour sa digne
épouse,
Que j'ai dû redouter sa cruauté jalouse.
Si, dépouillant la pourpre & l'or des Chevaliers,
J'emprunte les couleurs des simples Ecuyers;
C'est pour elle, un moment, qu'à la honte de feindre,
Mon austère candeur a daigné se contraindre:
Et, j'ai choisi l'instant, qu'appelé près du Roi,
Fayel porte à ses pieds les gages de sa foi,
Pour venir m'acquitter d'un soin cruel & tendre,
Le seul qu'à mon amour l'honneur ne peut défendre,
Mais toi, qui te retient dans ces tristes climats?
Chez mon père d'abord as-tu porté tes pas?
Que son ame sensible allarme ici la mienne!
Le récit de ma mort aura causé la sienne.

M O N L A C.

Seigneur, il n'a point su sa perte & mon erreur.

C O U C Y, *avec transport.*

Nature, il est encore un plaisir pour mon cœur!

M O N L A C.

L'inconstance des mers a retardé mon zèle:
Depuis une heure à peine, aux mains de Gabrielle

J'ai remis ce billet, où vos tristes adieux....

C O U C Y.

Des pleurs, en le lisant, ont-ils rempli ses yeux ?

M O N L A C.

Ah ! j'ai cru cet instant le dernier de sa vie.

C O U C Y, *vivement*

J'aurais dû le prévoir. Quelle était ma furie !

Quels coups ce vain hommage eût portés à l'a-
mour ! —

Va la tirer d'erreur, apprends-lui mon retour. —

Mais non : c'est lui donner une mort plus certaine ;

Et d'un secours trop prompt l'imprudence in-
humaine ,

Arrachant le poignard, va déchirer son cœur. —

Ménage habilement ce dangereux bonheur.

Sur-tout, si sa vertu redoute ma présence ,

Demesfeux toujours purs peins-lui bien l'innocence :

Dis que d'un Chevalier je remplis le devoir ;

Dis que j'aime sans crime, & même sans espoir ;

Que je suis, en un mot, quelque ardeur qui m'inspire ,

Trop digne de son cœur, pour vouloir le séduire.

(*Monlac sort.*)



SCÈNE II.

C O U C Y , *seul.*

M O M E N T tant souhaité, que tu me fais frémir !
*(Il voit de loin Gabrielle arriver par un côté opposé
à celui par où Monlac est sorti.)*

Dieu ! La voici ! — Monlac n'a pu la prévenir.
Elle marche à pas lents vers cette voûte obscure ;
Je vois ses traits divins, l'honneur de la nature :
Non, jamais sa beauté, dans sa brillante fleur,
N'eut cet appas touchant de la tendre langueur
Qu'un chagrin, que je cause, imprime à tous ses
charmes :

Mon cœur est plein de feux, mes yeux trempés de
larmes ;

Elle parle, écoutons.

(Il se retire sous un portique sombre.)

SCÈNE IV.

GABRIELLE, COUCY.

GABRIELLE, *se promenant sans voir Coucy.*

R A O U L ! du sein des morts,
Ton cœur me suit partout & brave mes remords. —

Mais Fayel est parti sans rien daigner me dire !
 Cet ami de Rhétel va peut-être m'instruire ;
 Je l'ai cru dans ces lieux. — Un désordre enchanteur ;
 Un doux saisissement vient charmer ma douleur.

(*Coucy paraît un peu sans qu'elle le voye.*)

Toi qui ne m'entends plus, hélas ! dès notre enfance
 C'est ainsi que l'amour m'annonçait ta présence.

C O U C Y , *paraissant tout-à-fait.*

C'en est trop ; approchons ; je le puis sans effroi,
 Son cœur l'a prévenue , il lui parle de moi.

G A B R I E L L E .

O Ciel ! quel son de voix forti de ce lieu sombre ?...

(*Elle regarde.*)

Quel objet ?

C O U C Y , *approchant un peu.*

Elle tremble ; & moi-même...

G A B R I E L L E , *se détournant avec frayeur.*

Chère ombre ,

Que je crois voir sans cesse errante à mes côtés ,
 Ne persécute plus mes sens trop agités.

C O U C Y .

Daignez voir....

G A B R I E L L E .

Où fuirai-je ?

Eh quoi ! votre épouvante...

GABRIELLE, *s'appuyant sur une colonne.*
C'est un songe ; & ce cœur dont l'image présente...
COUCY, *se jetant à ses pieds & lui prenant la main.*
Ce cœur respire, il vit, il brûle encor pour toi.

GABRIELLE, *avec un grand cri.*

Ah !... se peut-il ? ... Raoul ! — tu vis ! — je te revois !
(*Tendrement.*)

Je ne m'étonne plus si , formé pour te suivre ,
Au bruit de ton trépas , mon cœur a pu survivre.

S C È N E V.

GABRIELLE, COUCY, ISAURE,
MONLAC.

GABRIELLE, *avec transport.*

CHÈRE Isaure... Ah ! Monlac, fais-tu notre bonheur ?

M O N L A C.

Oui, Madame, & déjà....

GABRIELLE, *à Isaure.*

Le voilà mon vainqueur ;
L'honneur des Chevaliers, l'Idole de la France.

C O U C Y.

J'ai tout fait pour l'amour : est-il ma récompense ?
L'amante qu'enchaînait le plus tendre lien....

GABRIELLE, *très-vivement.*

N'a d'ame que ton ame & d'être que le tien.
Je renaiss avec toi dans ce jour plein de charmes ;
Et mes yeux épuisés trouvent encor des larmes :
Mais des larmes de joie, & de ces pleurs heureux,
Que depuis si long-tems nous ignorions tous deux :
Mon cœur, séché d'ennuis, flétri par la tristesse,
S'épanouit enfin dans sa pure allégresse.
Apprends que de ce cœur rien ne put t'arracher ,
Le tems ferra nos nœuds, loin de les relâcher ;
Mes chagrins conservaient cette empreinte si tendre,
Que sur le désespoir l'amour seul fait répandre.
Ta perte, ton retour, ce prodige nouveau
D'un cœur qui se donnait au delà du tombeau,
Tout à mes yeux charmés te rend plus cher encore ;
Plus que je ne t'aimais, je sens que je t'adore.
(*Se reprenant avec la plus grande indignation contre elle-même.*)

Que dis-je ? — Ah ! malheureuse ! — Et vous, cruel !
& vous,

Qui savez que je suis sous les loix d'un époux,
S'il ne vous reste plus, comme j'aime à le croire,
De projets ni de vœux indignes de ma gloire ;
Pourquoi, devant mes yeux, vous venez-vous offrir ?
Ingrat ! de mes douleurs cherchiez-vous à jouir ?

Trop sûr qu'en vous voyant mille atteintes nouvelles
Rouvriraient de mon cœur les blessures mortelles.

C O U C Y.

Moi, jouir de vos pleurs, ou trahir vos vertus?
Gabrielle, grand Dieu! ne me connaît donc plus!
Elle apprend de Fayel à devenir injuste.
Va, mon cœur est encor le sanctuaire auguste,
Où brûla pour toi seule un feu toujours sacré,
Aussi pur que l'objet qui l'avait inspiré:
Née avec ma vertu, non moins durable qu'elle,
Comme mon ame, enfin, ma flâme est immortelle.
Mais sachez que je viens pour vous sacrifier
Tous les vœux....votre aspect me fait tout oublier.
Je sens, plus que jamais, dans mes veines brûlantes,
S'irriter de l'amour les fureurs dévorantes.
Je suis près de l'objet dont je fus adoré,
O rage! & sans espoir, je m'en vois séparé!
A d'infidèles nœuds votre devoir vous livre;
Au jour de votre hymen j'ai du cesser de vivre.
(*Avec la plus grande fureur.*)

Que ne m'écrasiez-vous, murs de Ptolémaïs,
Avec tant de Chrétiens mourans sous vos débris!
Hélas! ces malheureux chérissaient tous la vie;
Je la hais, — c'est à moi qu'elle n'est point ravie!

G A B R I E L L E.

Modérez donc, cruel! ces ardentes fureurs;
Et par pitié pour moi, commandez à vos pleurs.

Mais dites-moi du moins quel sujet vous amène, —
Et qui vous a sauvé d'une mort si prochaine.

C O U C Y.

Vous, Madame. — Oui, vous-même. Et je ne dois
..... le jour

Qu'à ces tendres vertus que m'enseigna l'amour.

Lorsque l'altier Richard, plein de ce fanatisme
Dont la férocité dégrade l'héroïsme,
Egorgeait ses captifs au nom de notre foi,
Je suivis vos leçons, je sauvai ceux du Roi;
Je réclamai pour eux la loi constante & pure,
Que la Religion reçoit de la nature.

Ma clémence eut bientôt son prix inespéré.
Sans défense, à mon tour, aux Sarrafins livré;
Mon aspect attendrit leur cruauté sauvage;
Mon nom fut mon rempart au milieu du carnage.
Porté près du Sultan, qui prit soin de mes jours,
Je me vis prodiguer l'utile & prompt secours
De cet art qui commande à l'ame fugitive;
Art négligé par nous, que l'Arabe cultive.

(*Vivement.*)

Ranimé par ses soins, je me dis en secret,
Que l'adieu si touchant de ce fatal billet,
Le bruit de mon trépas honoré par vos larmes,
Au bonheur de vous voir, prêterait mille charmes:
Cet espoir, ce desir, qui réchauffait mes sens,
Rendit des végétaux les efforts plus puissans;
Enfin ce fier Sultan, que l'ignorance abhorre,
Me renvoie à mon Roi qui me pleurait encore:

94 GABRIELLE DE VERGY,

Tant la reconnaissance a d'invincibles droits,
Par qui l'humanité nous rappelle à ses loix !
Sans distinguer le culte & l'Empire où nous sommes,
L'homme chérit toujours le bienfaiteur des hommes.

GABRIELLE, *réfléchissant avec douleur.*

Quoi ! L'Asie en Raoul vante son bienfaiteur !
En lui mon Souverain voit son libérateur !
Par-tout où le destin nous donna la victoire,
Son nom est le premier qu'ait prononcé la gloire !
Et quand tout l'Univers adore tes vertus,
Seule on m'a condamnée à ne t'adorer plus ;
Moi que chérit ton cœur, qui t'aimai la première...

C O U C Y.

Ton ame m'appartient malgré la terre entière ;
Eh ! dépend-il de nous d'éteindre un si beau feu ?
A-t-il, pour s'allumer, attendu notre aveu ?
Ame de notre vie, il ne peut cesser d'être,
Qu'avec les doux rapports qui dans nous l'ont fait
naître.

GABRIELLE.

Dieu ! quel oubli honteux égare nos esprits !
Tous les deux à l'instant nous en serons punis.
Je triomphe en fuyant, je fors de ta présence.
Ne me voyez jamais : respectez ma défense.

C O U C Y.

Arrêtez un moment ; promettez-moi du moins,
Que vos jours conservés....

GABRIELLE, *vivement*

Ah ! quels funestes soins
De prolonger mon crime & l'horreur qui m'accable !
Je sens que chaque instant me rendra plus coupable.

C O U C Y.

Envers qui ? Vous !

GABRIELLE, *plus vivement.*

Envers un époux vertueux,
Qui donnerait son sang pour voir mes jours heureux ;
Que j'aimerais sans toi : mais dont mon injustice
Regarde les bontés comme un affreux supplice.
Sais-tu qu'à cet époux, ici même, en ce jour,
Mon devoir a promis d'oublier ton amour ?

C O U C Y.

Quoi ! Fayel a connu notre ardeur mutuelle ?

GABRIELLE.

Ta lettre est dans ses mains.

C O U C Y.

Vous avez pu, cruelle...

GABRIELLE.

Eh ! n'en sois point jaloux. Va, cet écrit vainqueur,
Sans cesse, entraits de feu, se retrace en mon cœur. —
Mais où m'emporte encore un souvenir trop tendre ?
Pars, sauve à ma vertu l'affront de se défendre.
Tu mourais pour l'amour, va vivre pour l'honneur.

C O U C Y , *avec accablement.*

Eh ! qu'importe la gloire à qui perd le bonheur ?

G A B R I E L L E .

Ton Roi que tu chéris...

C O U C Y .

C'est lui qui nous sépare.

G A B R I E L L E , *avec vivacité.*

Sans savoir nos malheurs , ingrat ! il les répare :
Tu règues dans sa Cour ; ses bienfaits...

C O U C Y .

Ah ! sans toi ,

La Cour , le Monde entier , n'est qu'un désert pour
moi.

G A B R I E L L E .

Tu devrais me donner l'exemple du courage.

C O U C Y , *toujours abattu.*

Je dois , perdant le plus , me plaindre davantage.

G A B R I E L L E , *toujours vivement.*

Ton ame peut du moins exhaler sa douleur ,
Mes chagrins renfermés vont dévorer mon cœur :
Va gémir loin de moi , rien ne peut te contraindre ,
Laisse-moi la douceur d'être la plus à plaindre.
Allez enfin , songez que des murs de Vergy ,
Fayel , en peu d'instans , peut revoler ici.

Da

Du bruit de votre mort sa haine détrompée ,
A découvrir vos pas est sans doute occupée :
Peut-être il fait déjà qu'arrivé dans ces lieux...

C O U C Y.

D'Armance était le seul dont je craignais les yeux :
Mais il ne m'a point vu.

G A B R I E L L E.

Quel bruit se fait entendre !

(*A Monlac & Isaure.*)

Voyez tous deux.

(*Ils sortent.*)

Hélas ! s'il venait vous surprendre !
Eh ! comment pourriez-vous échapper à ses traits ?

I S A U R E , *rentrant.*

Seigneur , c'est Fayel même.

G A B R I E L L E.

Ah ! fuyez pour jamais !

C O U C Y.

Moi , fuir ?

G A B R I E L L E.

Veux-tu risquer mon honneur & ma vie ?

C O U C Y.

Je fors : à votre honneur le mien se sacrifie.

(*Il fait un pas & revient.*)

Mais Monlac....

TOME IV.

G

98 GABRIELLE DE VERGY,

ISAURE.

Il arrête & va tromper Fayel.

(*Coucy sort par une des coulisses du devant du Théâtre.*)

GABRIELLE.

Allons cacher ma honte & mon trouble mortel.

(*Elle sort par l'autre côté avec Isaure.*)

S C È N E V I.

FAYEL, ALBÉRIC, GARDES.

FAYEL, *entrant par le fond du Théâtre, l'épée à la main, & regardant sortir Gabrielle.*

ELLE fuit ! Elle est seule ! — Ah ! c'est Monlac, ce traître....

En osant me combattre, il a sauvé son Maître.
Du moins le téméraire est tombé sous mes coups.

ALBÉRIC.

Le voici tout sanglant qui se traîne vers vous.

MONLAC, *bleffé, & parlant avec peine.*

Seigneur, que de ma mort votre haine contente....
Raoul....est vertueux....votre épouse....innocente....
J'expire.

(*Il meurt.*)

F A Y E L.

L'Imposteur ! Qu'on l'ôte de mes yeux.

(*On l'emporte.*)

Qu'on ferme ce portique. Environnez ces lieux ,
Poursuivez, découvrez, amenez son complice.

(*La plus grande partie des Gardes sortent.*)

Que devant la parjure ici même il périssè.

(*A Albéric.*)

Fais-la venir.

A L B É R I C.

Seigneur , ce courroux violent. . .

F A Y E L.

Je vais me commander. Cachons ce fer sanglant.—

(*Il remet son épée.*)

Tes crimes, à mes yeux, ont flétri tous tes charmes;
Mon cœur s'est endurci par tes perfides larmes.
Non, ni pitié, ni grace. Ah ! mes justes fureurs
Sauront de tes forfaits surpasser les horreurs.

(*Il se promène à pas précipités.*)

Je veux, accumulant mes affreux sacrifices,
Voir les maux de Raoul — accrûs par tes supplices;
Ralentir son trépas — pour prolonger le tien; —
L'arracher de ton cœur; — t'immoler dans le sien;
Et, sous des flots de sang répandus par ma rage,
Eteindre mon amour, & laver mon outrage !

(*Il s'appuie sur une colonne.*)

Mais de tout ce complot êtes-vous éclairci ?
Pourquoi publiaient-ils le trépas de Coucy ?

F A Y E L, *se relevant avec fureur.*

Que fais-je ? aux pieds du Roi dès que j'ai pu paraître ;
Parmi les Courtisans ne voyant point le traître ,
J'ai su qu'avec mystère on l'avait vu partir :
J'ai jugé qu'en ces lieux il venait me trahir ;
Et sans plus m'informer , sans vouloir rien entendre ,
J'ai revolé soudain pour le pouvoir surprendre.

Le mensonge , fertile en détours si divers ,
Les a tous épuisés dans ces deux cœurs pervers :
Tantôt , lorsque l'ingrate employait la prière ,
Pour rester , loin de moi , dans ce lieu solitaire ,
Son refus obstiné de me suivre à la Cour ,
De son amant ici ménageait le retour.
Ce lâche confident , ce précurseur du crime ,
(Qui dut être en effet ma première victime ,)
De son Maître , avec art , vient devancer les pas ;
Il couvra son retour du bruit de son trépas : —
On me laisse ravir cette lettre odieuse ,
De l'imposture encor recherche industrieuse !
Et la parjure affecte un aveu plein d'honneur ,
Pour pouvoir , sans danger , recevoir son vain-
queur ! —

Mais on ne revient point , il échappe à ma haine.

A L B É R I C.

Je conçois trop , Seigneur , que toute excuse est
vaine ;

Leur entrevue ici prouve assez leurs amours.

Mais pourquoi cette lettre & tous ces noirs détours ?

Il faut qu'avec tant d'art cette trame tissue

Ait voilé des projets....

F A Y E L.

N'en vois-tu pas l'issue ?

Monlac, dans son transport, m'allait percer le sein ; —

Son Maître, en se cachant, a le même dessein ;

(*Se promenant encore.*)

Et l'Ingrate.... Ah ! souvent une épouse infidelle ,

Dans le sang d'un époux plonge sa main cruelle :

Elle se laisse enfin d'attendre son bonheur

D'une mort, qu'en secret peut hâter sa fureur ;

Et suivant des forfaits la pente trop rapide ,

Quelquefois l'adultère entraîne au parricide.

Oui, ma mort est l'objet de tes lâches amours. —

Je ne puis plus t'aimer, que m'importent mes jours ?

Allons, il faut du sang à ma vengeance avide.

(*A Albéric.*)

A mes yeux, dans l'instant, amène la perfide ;

Je le veux.

(*Albéric sort.*)

Mais plutôt, pour se faire un effort,

Je sens en ce moment mon courroux assez fort.

102 GABRIELLE DE VERGY.

Que ma rage tranquille en soit plus implacable ;
Imitons Gabrielle en son art détestable :
Prêtons un front serein aux plus noires fureurs ;
Et, pour que son supplice ait encor plus d'horreurs,
Laiçons-lui quelque tems sa crédule allégresse ,
Paraissions ignorer les pièges qu'on nous dresse.

ALBÉRIC, *rentrant.*

La voici.

FAYEL, *mettant la main à son poignard , &
s'arrêtant.*

Dieu ! commande à mon bras égaré.

(*A Albéric.*)

Cours, vois si son amant va m'être enfin livré ;

(*A tous les Gardes.*)

Je t'attends. — Vous, restez sous la voûte prochaine.



S C È N E V I I.

G A B R I E L L E , F A Y E L.

F A Y E L.

MADAME, auprès de vous mon amour me ramène :
Prêts à nous séparer....sans doute pour long-tems,
Je viens vous confier quelques soins importants.

Vous voulez fuir la Cour , & j'y souscris sans
peine ;

Seul, je suivrai Philippe aux rives de la Seine ;
Puisqu'Autrey désormais a pour vous tant d'appas,
De ces lieux si chéris....vous ne sortirez pas.
J'ai su , près du Monarque , excuser votre absence.
De vos justes raisons j'ai senti la puissance ;
Votre vertu craignait de revoir un amant , —
Et doit plus que jamais le craindre en ce moment ;
Car , je n'en doute pas , vous êtes informée ,
Que Raoul , démentant la vaine renommée ,
Vit & revient vainqueur. — Jugez si , dans ce jour ,
Où j'ai connu par vous sa flâme & votre amour ;
J'approuve & je chéris la noble retenue , —
(Avec ironie.)

Qui fuit , si prudemment , les dangers de la vue.
Mon cœur à des soupçons ne peut plus s'arrêter ;
Je fais sur vos sermens combien je dois compter.

104 GABRIELLE DE VERGY,

Vous n'abuserez point du tems de mon absence ;
Pour souffrir de Raoul la coupable présence :
Et si, dans ce palais, il osait pénétrer ,

(*Avec menace.*)

Vous-même , à mes vengeurs, il faudrait le livrer.

G A B R I E L L E.

Seigneur, sans mon aveu, si sa flâme indiscrete
Osait chercher ma vue & troubler ma retraite,
Je croirais que l'honneur, l'exilant sans retour,
Et vous révélant tout, fléchirait votre amour.

F A Y E L, *impétueusement.*

Rien ne le sauverait de ma fureur extrême. —

(*A part.*)

Je m'emporte.

G A B R I E L L E, *à part.*

Gardons de me trahir moi-même.

F A Y E L, *plus tranquille.*

Ce nouvel Ecuyer, dans ma Cour inconnu,
Au nom de votre amant est peut-être venu ?

G A B R I E L L E, *tremblante.*

De Raoul !... vous croiriez ?...

F A Y E L.

Que j'aime à voir ce trouble !

(*Ironiquement.*)

Il me rassure. — Eh quoi ! votre frayeur redouble !
Quel en est donc l'objet ?

GABRIELLE, *se remettant.*

Rien ne doit m'effrayer ;
Sans mystère, en ces lieux, j'ai vu cet Ecuyer ;
Monlac a su, par lui, le retour de son Maître.

FAYEL.

Monlac l'attend ailleurs, — pour peu d'instans peut-
être.

Mais l'ami de Rhétel devrait-il se cacher ?

GABRIELLE.

Il est parti.

FAYEL.

J'en doute, & je le fais chercher.

(*Amèrement.*)

Comme il connaît Raoul, je lui voudrais apprendre ;
S'il songe à me tromper, le sort qu'il doit attendre.

(*A part, avec joie, en voyant entrer ses Gardes.*)

Il vient, j'entends du bruit...

(*A Albéric.*

Eh bien ?



SCÈNE VIII.

GABRIELLE, FAYEL, ALBÉRIC,
GARDES.

ALBÉRIC, *bas à Fayel.*

C'EST vainement
Qu'on le cherche au palais; on croit qu'en ce mo-
ment ,
Dans la ville...

F A Y E L.

(*Bas.*) *Haut à sa femme.*

J'y cours. — Il faut qu'en mon absence,
D'Autrey, contre le Duc, j'assûre la défense;
Aux soins de mon départ mes ordres vont pourvoir:
Mais dans quelques instans, — je pourrai vous revoir.
(*Il fait un pas & s'arrête.*)

Ma flâme, à son aspect, malgré moi se ranime:
Tout prêt à la frapper, j'adore ma victime.

(*Il sort avec les Gardes & Albéric.*)

GABRIELLE, *anéantie.*

De mon accablement j'ai peine à revenir.
Quels sont ces noirs transports qu'il semblait retenir?
Saurait-il que Raoul?

*

SCÈNE IX.

GABRIELLE, ISAURE.

GABRIELLE.

AH! viens, ma chère Isaure:

Apprends quel est l'effroi, l'horreur qui me dévore:

Si j'en crois de Fayel le courroux inquiet,

Il a su de Raoul le voyage secret.

Monlac, en le quittant, a-t-il frappé ta vue?

Et de leur entretien, fait-on quelle est l'issue?

ISAURE, *avec saisissement.*

Madame, la terreur est dans tous les esprits.

Sur les fronts consternés vos malheurs sont écrits.

Tout semble en ce palais se troubler, se confondre;

Quand j'interroge, à peine on ose me répondre;

Quand je nomme Monlac, on me fuit en tremblant:

J'ai cru voir un Soldat cacher son bras sanglant.

GABRIELLE, *avec éclat.*

Ah! c'en est fait. Voilà le signal du carnage.

Monlac est le premier qu'ait immolé leur rage.

O malheureux Coucy! qu'allez-vous devenir? —

Viens; que j'aye, avant lui, le bonheur de mourir;

Et que Fayel enfin, dans sa haine barbare,

Rejoigne, en les perçant, ces deux cœurs qu'il sépare!

Fin du troisième Acte.



ACTE IV.



SCÈNE PREMIÈRE.

GABRIELLE, ISAURE.

GABRIELLE.

ISAURE, vainement tu me veux rassûrer ,
 Dans mes sens éperdus l'espoir ne peut rentrer.
 Autour de nos remparts cette Garde assemblée,
 Que Fayel , en partant , a même redoublée ,
 M'annonce que Raoul n'aura pu les franchir :
 Et tant qu'il est ici, puis-je ne point frémir ?

ISAURE.

Dans les remparts d'Autrey quand il serait encore ;
 Que craignez-vous pour lui, puisque Fayel l'ignore ?
 Pensez-vous , si Fayel l'eût jamais soupçonné ,
 Que, sans rien éclaircir, il se fût éloigné ?
 Votre époux, vers Paris, vient de suivre Philippe ;
 Qu'au moins par son départ votre effroi se dissipe.
 Et n'avez-vous pas vu, dans ses tendres adieux ,
 Que le soupçon jaloux ne troublait plus ses yeux ?

G A B R I E L L E.

Ce honteux sentiment, soigneux de se contraindre,
Donne aux cœurs qu'il remplit l'habitude de feindre.

I S A U R E.

Mais toujours de Fayel les transports enflammés
Décèlent, malgré lui, ses chagrins renfermés.
Je n'ai plus retrouvé sur son visage empreinte
D'un jaloux inquiet la pénible contrainte.

G A B R I E L L E.

Hélas! en un moment peut-il ainsi changer?
C'est ce calme suspect, dans son ame étranger,
Qui redouble l'effroi dont je me sens frappée.
A m'observer moi-même en secret occupée,
Peut-être que mon trouble a mal jugé du sien.
D'ailleurs avec Monlac son paisible entretien,
Le récit qu'en ont fait Albéric & d'Armance,
Sont autant de raisons contre ma défiance;
Mais je ne pourrai voir mon tourment adouci
Qu'on ne m'ait répondu des destins de Coucy.
Vois du moins...

I S A U R E.

Je voudrais qu'il pût encor paraître;
Qu'un dernier entretien lui fît enfin connaître,
Que vos jours exposés par un nouveau retour,
Révolteraient ensemble & l'honneur & l'amour:
Qu'un Héros, un amant généreux & fidèle,
Doit à votre repos une absence éternelle.

110 GABRIELLE DE VERGY,

Vous seule, à ces raisons, donneriez tout leur poids;
L'amant désespéré n'entend plus qu'une voix:
L'Arrêt, qui le résout à s'immoler lui-même,
Doit être prononcé par la bouche qu'il aime.

G A B R I E L L E.

Non, ce n'est pas de moi qu'il le doit recevoir.
Epargne-moi plutôt le danger de le voir.
Que, depuis ce matin, son aspect m'épouvante!
O terrible réveil d'une ardeur si puissante!
Isaure, ce n'est plus cette douce langueur,
Qui nourrissait ensemble & consumait mon cœur;
C'est un feu dévorant que rien ne peut contraindre,
Irrité des efforts que j'ai faits pour l'éteindre:
C'est lui qui me soutient, & son fatal poison
A ranimé mes sens, en troublant ma raison.
Si je pouvais bannir Raoul de ma mémoire,
Je sens que j'en mourrais en pleurant ma victoire;
Je maudis les vertus que je veux embrasser,
Je déteste mon crime, & n'y puis renoncer.

I S A U R E.

Ah! revenez à vous; ces honteuses allarmes....

G A B R I E L L E.

Que ne puis-je effacer par de plus dignes larmes
La honte de ces pleurs que je verse en ton sein!
Ah! remplis, par pitié, ton devoir inhumain:
Ose avec dureté me reprocher mon crime:
Dis-moi que ton amie a perdu ton estime:

Redouble , aigris ma honte afin de me guérir :
On revient d'une erreur à force d'en rougir. —
Va , s'il est dans ces lieux , porte à ce cœur fidèle
D'un éternel exil la sentence mortelle :
Mais adoucis les traits dont il faut l'accabler ;
Hélas ! en le frappant , cherche à le consoler :
Dis-lui que ses malheurs font toute ma souffrance ,
Dis-lui que j'ordonnais.... & pleurais son absence.
Quel emploi je te donne ! Ah ! la seule amitié
Sait joindre le courage à la tendre pitié.
Va. — Le voici ! fuyons.

S C È N E I I.

COUCY, GABRIELLE, ISAURE.

C O U C Y.

*(Entrant par où il est sorti l'Acte précédent , &
arrétant Gabrielle.)*

AH ! souffrez ma présence ,
Cruelle ! je rougis de mon obéissance ,
D'avoir fui par votre ordre un horrible danger ,
Qu'avec vous & Monlac je reviens partager.

G A B R I E L L E.

Ce danger cesse enfin. Mais l'honneur vous exile ;
Fayel ignore tout , il est parti tranquille :

112 GABRIELLE DE VERGY,

Monlac, l'éblouissant de discours captieux,
Pour le mieux abuser, est sorti de ces lieux :
Au récit qu'on m'a fait j'ai dû même comprendre,...
(Si l'on ne cherche pas du moins à me surprendre)
Que Monlac vous attend assez près de nos murs :
Allez, vous connaissez tous les sentiers obscurs....

C O U C Y.

Mais, puisque nul péril ici ne vous menace,
D'un dernier entretien je demande la grâce.

G A B R I E L L E.

Non....

C O U C Y.

Le plus saint devoir veut que vous m'écoutiez.

G A B R I E L L E.

Il veut que je vous fuie.

C O U C Y, *l'arrêtant.*

Ah ! je meurs à vos pieds.

G A B R I E L L E.

Vous m'osez retenir !

C O U C Y.

Oui, je l'ose, inhumaine !

G A B R I E L L E, *avec impétuosité.*

Téméraire ! c'est-là le vrai soin qui t'amène ;
De mon fatal amour tu veux m'entretenir ,
De mes regrets honteux m'accabler à loisir ,
M'enivrer

M'enivrer de mon crime ! — Ah ! ce transport
coupable

Enfin à ma vertu te rend moins redoutable ;

Raoul veut devenir indigne de mon cœur ;

Il faudra le haïr, — c'est mon plus grand malheur.

C O U C Y , *la retenant encore.*

Ingrate ! rougissez d'un soupçon qui m'outrage :

A vous parler encor c'est l'honneur qui m'engage.

(*Elle commence à l'écouter.*)

Tantôt du faible amour les plaintives douleurs,

En nous attendrissant, ont relâché nos cœurs ;

La mort fut votre espoir & votre unique envie : —

Je veux qu'un beau triomphe assure votre vie.

C'est moi qui la troublai, seul j'en fais le tourment ;

Renoncez — pour jamais — à ce funeste amant.

Ciel ! — Et Raoul prononce un arrêt si terrible !

Où j'exige de vous ce qui m'est impossible.

Mais nos cœurs ont besoin, dans ce moment cruel,

De se prêter encore un secours mutuel :

Pour régler mon destin, c'est vous que je contemple :

Et ma vie ou ma mort — dépend de votre exemple :

Fixez, encouragez mes esprits éperdus ;

L'un à l'autre, en tout tems, nous dûmes nos vertus.

G A B R I E L L E , *avec douceur.*

Eh bien ! mon cher Raoul, que des chaînes si belles,

Que formaient ces vertus, soient toujours dignes

d'elles.

TOME IV.

H

114 GABRIELLE DE VERGY,

(*Avec une véhémence qui s'échauffe par degrés.*)

Les grandes passions naissent dans un grand cœur ;
 Qui les sent fortement, fait en être vainqueur ;
 Le courage n'est point dans la froideur stoïque,
 C'est une ame de feu qui seule est héroïque.
 Je sens que notre amour ne se peut étouffer,
 Mais c'est en l'épurant qu'il en faut triompher.
 Songe, en nos premiers ans, quelles rapides flâmes ;
 Au seul nom de vertu, venaient saisir nos ames ;
 Comme, leur union redoublant leur vigueur,
 Toutes deux s'excitaient, se portaient vers l'honneur :
 Comme l'amour lui-même, à la gloire fidèle,
 Fut un flambeau de plus qui nous guida vers elle :
 Tu viens de rallumer le même zèle en-moi ;
 Je vois qu'à mes discours il se réveille en toi.
 Prévenons à l'instant, dans l'ardeur qui nous presse ;
 Quelque lâche retour, quelque indigne faiblesse ;
 Profitant du transport qui vient nous émouvoir,
 Promettons-nous de vivre, & de ne plus nous voir.
 Tandis que, loin des Rois, je vais dans ces asyles
 Consacrer tous mes jours à des vertus tranquilles ;
 Sur un plus grand Théâtre en triomphe porté,
 Oracle de la France & de l'humanité,
 Présentez aux mortels le flambeau du génie ;
 En éclairant le monde, honorez la Patrie.
 Ami de votre Maître, allez devant ses pas
 Être encor son Egide au milieu des combats :
 Et, de vos grands succès m'offrant toujours l'hom-
 mage,
 Quand l'amour vous viendra retracer mon image,

Alors de vos vertus me croyant le témoin ,
Pour les accroître encor prenez un nouveau soin :
C'est ainsi qu'éloignant l'ombre même du crime ,
Notre amour deviendrait un sentiment sublime ,
Et que , malgré l'hymen , le devoir & le sort ,
Nous pourrions à jamais nous aimer sans remord.

C O U C Y .

Où suis-je ? — Quelle ivresse en mes sens excitée ! ...
Par un torrent de feu mon ame est emportée.
Que je sens de plaisirs & de tourmens divers !
Quel cœur m'avait choisi ! Quelle amante je perds !
Son excès de vertu me désole & m'enchanté.
Vergy , par votre voix que la gloire est puissante !
Quel est de la beauté le charme séducteur !
Qui peut , contre elle-même , armer un faible cœur !
C'en est fait. Je dois compte au Monde , à ma Patrie ,
Des trésors dont par vous mon ame est enrichie.
Combien je ferais vil de les ensevelir !
C'est votre ouvrage en moi qu'il me faut embellir.
Sûr d'être encore aimé , je renais pour vous plaire ,
Je vivrai pour la France à nos deux cœurs si chère ,
Pour tant d'infortunés , — qui le sont moins que nous ;
Je veux entendre dire à cent Héros jaloux :
» Raoul , sans nul espoir , privé de Gabrielle ,
» Eut la force de vivre & d'être aussi grand qu'elle.

G A B R I E L L E .

Je reconnais Raoul ; ce glorieux vainqueur ,
S'il l'eût moins mérité , n'aurait pas eu mon cœur. —

116 GABRIELLE DE VERGY,

Il est tenu d'exercer ma constance & son zèle ;
(*D'un ton ému.*)

Allons. — Séparons-nous.

C O U C Y , *en frémissant, & après un peu de silence.*

Mon courage chancèle.

G A B R I E L L E , *le regardant avec fermeté.*

Non, Seigneur.

C O U C Y .

Pardonnez. Prêts à se séparer ,
Nos cœurs, par plus de nœuds, semblent se resserrer.
Triomphe douloureux plein d'horreurs & de char-
mes !

G A B R I E L L E .

Eh ! me coûte-t-il moins ? Dérobons-lui mes larmes.
(*Elle s'éloigne.*)

C O U C Y , *la suivant.*

Ah ! je les sens tomber jusqu'au fond de mon cœur.

G A B R I E L L E , *qui s'est arrêtée.*

Cher Raoul.... pour jamais.... Hélas!...

(*Avec effort & vivement, en s'éloignant davantage.*)

Adieu, Seigneur.

C O U C Y , *s'éloignant de son côté.*

Adieu.

G A B R I E L L E , *à Isaura.*

Toi, va l'aider à cacher sa retraite.

(*Il sort par la coulisse par laquelle il est entré ; Isaura
le suit.*)

SCÈNE VI.

GABRIELLE, *seule.*

TA loi sévère, ô Ciel ! doit être satisfaite.
 Nous venons d'épuiser, dans ces combats cruels,
 La constance permise à de faibles mortels.
 A tes puissans secours mon ame s'abandonne :
 Ta bonté met un prix aux vertus qu'elle donne.
 Prends soin de ce Héros, de ses jours précieux :
 L'aurais-tu ramené pour le perdre à mes yeux ? —
 Mais... j'entends retentir le signal des allarmes. —
 Le bruit croît, il approche ; & le fracas des armes....

(*A Isaura qui rentre.*)

Ah ! que devient Raoul ?

ISAURE.

Madame, il est perdu.

GABRIELLE.

Que vois-je !



SCÈNE V.

FAYEL, COUCY, GABRIELLE,
ISAURE, ALBÉRIC, GARDES.

FAYEL, *poursuivant Coucy qui se débat contre lui & ses Gardes.*

RENDS ce fer.

COUCY.

Tu ne m'as point vaincu ;
Je brave encor le nombre.

(Son épée tombe, Albéric s'en saisit.)

FAYEL.

Albéric, qu'on l'enchaîne.

(A Coucy.)

Va, tout était prévu : la résistance est vaine.

(A des Gardes.)

(A Coucy & à Gabrielle.)

Vous, ouvrez ce portique. Et vous, vils scélérats,
Voyez votre complice immolé par mon bras.

(On leur montre dans la coulisse Monlac mort.)

GABRIELLE.

Ciel!

COUCY.

Monlac égorgé!

GABRIELLE, à *Isaure*.

Que n'as-tu pu me croire!

C O U C Y, *allant vers le corps de Monlac.*

(*A Fayel*)

O mon ami! — jouis de ta lâche victoire,
Montre.

F A Y E L, *tranquillement.*

Voilà l'essai des châtimens affreux;
Que mon juste courroux vous réserve à tous deux.
(*Avec fureur.*)

Traître, tu prétendais voiler ta perfidie,
Comme en ce jour de crime, où, partant pour l'Asie,
Ton amour insolent vint ici m'outrager :
Mais toi-même as pressé l'instant de me venger.
Tantôt, à mon retour, ma recherche inutile
M'a fait voir qu'en secret retiré dans la ville,
Tu paraîtrais bientôt au bruit de mon départ :
Et moi, qui dédaignais les souplesses de l'art,
Jusqu'à feindre à mon tour il m'a fallu descendre.
Te voilà dans le piège où tu m'as cru surprendre ;
Et que vos noirs complots, vos infâmes détours
Tendaient à mon honneur, & peut-être à mes jours.
(*Il le prend, & le traîne vers sa femme.*)

Viens, que ton sang sur elle à l'instant rejaillisse :
Malheureuse, sa mort commence ton supplice.

(*Il veut le percer.*)

GABRIELLE, *se jetant sur lui.*

Arrêtez.

ALBÉRIC, *l'arrêtant.*

Ah ! Seigneur !

C O U C Y.

Ah ! Tigre furieux ;

Frappe ; je meurs content , si je meurs à ses yeux.

Mais ne fais point outrage à ses vertus sublimes.

Faut-il , pour m'immoler , lui supposer des crimes ?

Qui ? nous ! contre tes jours tramer quelque dessein !—

Sans doute , quand tes feux m'allaient ravir sa main ,

Si , de ce coup fatal , j'avais eu connaissance ,

Tu m'aurais vu bientôt , armé par la vengeance ,

Même aux yeux de son père , osant te défier ,

L'obtenir ou la perdre en digne Chevalier.

Mais toi , pour m'égorger sans armes , sans défense ,

De forfaits inventés tu noircis ma vaillance !

Eh bien ! vil imposteur , j'ose te démentir :

Devant la France entière , avant que de mourir ,

Je déclare innocens Monlac , moi ,—Gabrielle :

Tu n'es plus son époux , tu t'es armé contre elle.

La loi des Chevaliers , que trahit ta fureur ,

A sa gloire , à ma mort , promet plus d'un vengeur.

F A Y E L.

La loi des Chevaliers ! c'est moi qui la réclame :

Je respecte ton titre en méprisant ton ame.

(*A ses Gardes.*) (A Coucy.)

Qu'on lui donne une armure. Allons au champ
d'honneur :

Ma justice y remet son glaive à ma valeur.

Je pourrais te punir, j'en ai le droit, sans doute ;

Tu croirais, en mourant, que Fayel te redoute ?

Non. Français comme toi, l'honneur de me venger

M'offre un plaisir de plus à l'aspect du danger.

C O U C Y.

Ah ! ton cœur une fois s'est montré digne d'elle !

Marchons.

G A B R I E L L E, *se mettant entr'eux.*

Qu'allez-vous faire ? Et quelle horreur nouvelle !

(A Coucy.)

Téméraire, arrêtez. Qui ? vous ! barbare ! vous !

Plonger vos bras sanglans au sein de mon époux !

Vous, charger ma vertu d'un affreux parricide !

Je maudis & l'amour & l'espoir qui vous guide.

Votre abord en ces lieux m'apportait le trépas ,

Vous deviez le prévoir ; — & je ne m'en plains pas ;

Vous hazardiez vos jours en exposant ma vie.

Mais que votre imprudence & la mienne s'expie ;

Et, si nous ne pouvons détromper son courroux ,

C'est à vous de mourir, puisque je meurs pour vous.

(A Fayel.)

Vous, Seigneur, écoutez....

F A Y E L, avec la dernière violence.

Que pourrais-tu me dire
Qui, de ton lâche amour, ne servît à m'instruire?
A mes yeux, malgré toi, perçant de toutes parts,
Tu m'en rends le témoin, il parle en tes regards:
Dans tes moindres discours mon déshonneur s'im-
prime. —

Il t'aime, il est aimé, voilà ton double crime.
Ah! tu portes la mort & l'enfer dans mon cœur: —

(*Montrant Coucy.*)

Tu mourras avec moi, quand il serait vainqueur.
Soldats, loin de mes yeux, entraînez l'infidelle:
Sur l'ordre d'Albéric vous disposerez d'elle.

(*On l'entraîne.*)

C O U C Y, aux Soldats.

Barbares, de ses jours vous répondrez au Roi.

F A Y E L.

Seul, je réponds pour vous; n'obéissez qu'à moi.
(*A Coucy, en le prenant par la main.*)

Viens assouvir la soif qui tous deux nous dévore,
L'ardente soif du sang d'un rival qu'on abhorre.
Ingrate! puissions-nous l'un par l'autre périr!
Que tout ce qui t'aima se puisse anéantir!

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

Le Théâtre représente un Cachot où l'on voit une Table de Pierre & deux Sièges. La Table est en partie cachée par un pilier.



SCÈNE PREMIÈRE.

GABRIELLE, seule, assise près de la Table, sur laquelle il y a une lampe.

AH! que ma dernière heure est douloureuse & lente!

Voici donc mon sépulchre; on m'y plonge vivante!

O suprême Justice! après tant de rigueur,

Daignez juger vous-même entre vous & mon cœur.

Hélas! un cœur sensible est un présent céleste,

Pourquoi de tous vos dons est-il le plus funeste?

Tant de traits, dont le mien s'est senti déchirer,

Quel crime volontaire a pu les attirer?

Est-il, dans l'univers, une ame infortunée

Qui, voyant mes malheurs, plaîgnît sa destinée?

Mais on ne m'apprend rien de ce combat cruel.
 Ou vainqueur, ou vaincu, je crains tout de Fayel;
 Sans doute il me réserve à quelque horreur secrète. —

(*Avec vivacité.*)

Raoul est en danger, & mon sort m'inquiète !
 Raoul, les Sarrafins ont épuisé ton flanc;
 Comment défendrais-tu les restes de ton sang ?
 De tes bras affaiblis à peine as-tu l'usage,
 Tes languissantes mains vont trahir ton courage. —
 Que fais-je ? — O mon époux ! pleine d'un lâche
 effroi,

Mon ame formerait quelques vœux contre toi !

(*Elle se lève.*)

Non, fais-moi périr seule, & par mes justes peines,
 Taris, avec mon sang, la source de vos haines :
 Gardez tous deux vos coups aux rivaux des Français;
 Laissez ce faux honneur, le père des forfaits.
 Eh ! pour qui bravez-vous l'humanité trahie ?
 Est-ce à moi de coûter un fils à la Patrie ? —
 On m'apporte la mort, mes destins sont trop doux.



SCÈNE II.

GABRIELLE, ALBÉRIC, *suivi de*
deux Gardes.

GABRIELLE.

EH bien ? Fayel, Raoul ?...

ALBÉRIC.

Vous n'avez plus d'époux.

GABRIELLE.

Grand Dieu !

ALBÉRIC.

Près de la tour que sa crainte cruelle,
Pour mieux veiller sur vous, confiait à mon zèle,
J'ai vu ce long combat, où la seule fureur,
Madame, a remplacé l'adresse & la valeur.
Deux Guerriers n'ont jamais, dans un champ de
carnage,
Laisse tant de débris témoins de leur courage.
Leurs lances dans les airs ont volé par éclats ;
Les glaives fracassés sont semés sous leurs pas ;
De cent coups redoublés les casques retentissent ;
Des boucliers rompus mille éclairs rejaillissent :

126 GABRIELLE DE VERGY,

Mais par un coup plus sûr mortellement percé,
J'ai vu de son coursier votre époux renversé,
Et Raoul, triomphant sur la sanglante arène,
S'élançant vers ces lieux pour briser votre chaîne.

GABRIELLE, *avec véhémence.*

Courez, contre Raoul, défendre ce palais;
Je m'immole à ses yeux, s'il y rentre jamais.

SCÈNE III.

GABRIELLE, DEUX GARDES.

GABRIELLE.

CRUEL! dans ces climats conduit par la vengeance,
Voilà de ton retour l'objet & l'espérance!
Et pendant ce combat, peut-être la terreur
A parlé pour toi seul dans le fond de mon cœur:
Peut-être, d'un époux trahissant la mémoire,
Je ne vois que tes jours sauvés par ta victoire.
(*Avec un sombre accablement.*)

O malheureux Fayel! ô crime! affreux remord!
Pour prix de ton amour, j'ai pu causer ta mort!
Je suis donc parricide. — Ah! son ombre plaintive
Poursuivra, l'œil en feu, son épouse craintive;
Jusques dans les enfers il sera mon bourreau.
(*Avec éclat.*)

Anéantis, grand Dieu; dans la nuit du tombeau

Cette coupable , hélas ! que ta haine a formée
 Pour percer en tout tems les cœurs qui l'ont aimée.—
 Mais quel spectacle horrible effraye encor mes yeux ?
 Mon époux expirant qu'on apporte en ces lieux !

SCÈNE IV.

FAYEL, GABRIELLE, ALBÉRIC,
 GARDES, *avec des flambeaux.*

[GABRIELLE.

PUNISSEZ-moi , Seigneur ; votre mort est mon
 crime.

FAYEL, *blessé, soutenu par des Soldats, & le corps
 entouré d'une écharpe.*

Tu feras satisfaite. — Eloignez ma victime ;
 Que mes ordres vengeurs soient promptement suivis ;
 Vous la ramenez quand ils seront remplis.

GABRIELLE, *qu'on emmène.*

Ah ! je vois vos malheurs, voilà mes vrais supplices :



SCÈNE V.

FAYEL, ALBÉRIC, GARDES.

FAYEL, s'afféyant près de la table.

JE t'en réserve encor, dont je fais mes délices :
C'est le foin qui m'amène en ces murs ténébreux.

ALBÉRIC.

Eh quoi ! blessé d'un coup peut-être dangereux....

FAYEL.

Raoul ne m'a porté qu'une atteinte peu sûre ;
Il se croyait vainqueur en voyant ma blessure.
Relevé par d'Armance & prompt à me venger,
Au sein de mon rival mon bras s'est pu plonger ;
Nous mourons satisfaits, teints du sang l'un de
l'autre. —

Perfide , ton trépas suivra de près le nôtre.

ALBÉRIC.

Calmez ce noir courroux : je vous ai dit, Seigneur,
Qu'au bruit de votre mort Gabrielle en fureur,
Et maudissant Raoul....

FAYEL.

Est-elle moins coupable ?
Leurs secrets entretiens & leur fourbe exécration....

Par

Par le sang de Raoul leur forfait est écrit ;
Le Ciel fut notre Juge & le Ciel le punit.
Soldats , cachez sa mort : je veux que la cruelle ,
En croyant qu'il triomphe, ait son cœur devant elle.

(Un soldat sort pour porter cet ordre.)

A L B É R I C.

Mais votre sang versé....

F A Y E L.

Les restes de ce sang ,
Par la rage allumés , bouillonnent dans mon flanc :
Il semble que soudain , de mon cœur élancées ,
Des flâmes ont rempli mes veines épuisées :
Va , je ne mourrai pas de ce coup incertain ;
Quand je serai vengé , je mourrai de ma main.

A L B É R I C.

Quel projet ! Ah ! vivez....

F A Y E L.

Je déteste la vie.
Il n'est plus au pouvoir de ce cœur en furie ,
Qui cherche le trépas , mais qui veut le donner ,
De survivre à l'ingrate , ou de lui pardonner.

Si le trône du monde eût été mon partage ,
Je ne l'aurais aimé que pour t'en faire hommage :
Je te donne , en pleurant , la mort que je te doi ;
Que puis-je pour l'amour ? — M'immoler après toi.

130 GABRIELLE DE VERGY,

Albéric, quand l'amour s'empara de mon ame;
Je prévis cette fin de ma funeste flamme;
Je ne fais quel effroi, quelle sombre douleur
Vint troubler les transports de ma naissante ardeur:
Un noir pressentiment, une horreur inouïe,
M'annonça dans l'amour le malheur de ma vie.

(On apporte un Vase couvert & une Lettre ; on les pose sur la Table.)

Tout est prêt! — Repaissons mes yeux de ses tourmens. —

J'en contemple à loisir les premiers instrumens.

(Il prend la lettre & la montre à Albéric.)

Reconnais le billet, où leur lâche imposture
M'enseigna l'art cruel de venger mon injure.

(Mettant la main sur le vase.)

Tu recevras ce don par Raoul inventé :
Ce don devient affreux par mes mains présenté.

(Découvrant le vase.)

Sur ce cœur tout sanglant qu'ici ton cœur gémissé,

(Le recouvrant.)

L'objet de ton amour en fera le supplice.

A L B É R I C.

Quoi !

F A Y E L , *se levant.*

Quel plaisir pour moi, quand son œil égaré,
S'arrêtant sur le cœur qui me fut préféré,

Verra , pour châtement, ce gage de ses crimes !
Je mourrai triomphant près de mes deux victimes.
Elle vient.

(*Il frémit.*)

SCÈNE VI.

FAYEL, GABRIELLE, ALBÉRIC,
GARDES.

GABRIELLE, à *Fayel*.

TERMINEZ l'horreur où je me vois,
L'attente de la mort fait mourir mille fois.

FAYEL.

T'a-t-on dit que Raoul, pour fruit de sa victoire,
De t'enlever ici recherche encor la gloire :
Qu'après m'avoir pour toi percé du coup mortel,
Pour forcer ta prison, il n'attend que Rhétel ?

GABRIELLE.

Frappez , & prévenez sa coupable espérance.

FAYEL.

(*Lui donnant le billet.*) (*Lui montrant le vase.*)

Tiens , voilà ton arrêt. — Et voici ma vengeance ;
Prends , juge si Raoul doit encor m'allarmer.

*En allant prendre le vase, elle jette un regard sur
Fayel ; il la retient.*

Arrête.—Son regard vient de me défarmer ;
Il faut craindre ses pleurs, son désespoir extrême ;
Et détourner les yeux en frappant ce qu'on aime.
Ma fureur est au comble.—Et mon amour plus
fort.—

Oui, je veux qu'elle meure.—Et ne puis voir sa mort ;
Sortons.

*(Les Gardes s'en vont avec lui, & remportent les
flambeaux, il ne reste que la lampe.)*

SCÈNE VII.

GABRIELLE, seule, tenant encore la Lettre.

QUE je le plains ! — Mais l'écrit qu'il me laisse...
Hélas ! traçant ces mots si chers à ma tendresse,
Raoul ne croyait pas vivre encore après moi.

(Elle lit.)

„ Mon cœur est plus heureux, il reste auprès de
toi.—

Allons.—Voici la fin de mon affreux supplice ;

(Elle regarde le vase couvert.)

Et des dons de Fayel le seul que je chérissè :
Mon cœur, vers ce poison, s'élançe avec transport.

(Elle s'approche de la table , y met la lettre , pose la main sur le vase.)

Raoul, — tu me survis! — je dois bénir mon sort.

(Elle découvre le vase , & jette un cri terrible.)

Ciel! — un cœur tout sanglant! ô noirceur effroyable!

(D'une voix sourde & brisée.)

Ah! Raoul! — C'en est fait.

(Elle tombe sur le siège. Il est nécessaire d'observer encore que le vase est fait de manière que le Spectateur ne voit rien.)

SCÈNE VIII.

GABRIELLE, ISAURE.

ISAURE, *entrant & parlant aux Gardes qui sont à la porte en dehors.*

Vous la croyez coupable;
Je suis donc sa complice, & le suis sans remord;
Laissez-moi partager ses tourmens & sa mort.

(Elle avance vers Gabrielle , qui lui fait un geste sans pouvoir parler.)

Quoi! que me montrez-vous avec tant d'épouvante?

(Ayant regardé le vase.)

O crime!.... Gabrielle! Ah! je la vois mourante,

134 GABRIELLE DE VERGY,

Immobile, l'œil fixe, attaché sur ce cœur,
Qui semble sur lui seul concentrer sa douleur;
Pâle, froide, insensible, & comme anéantie;
Tâchons de soulever sa tête appesantie.

(*Elle lui soulève la tête.*)

Elle veut me parler. — Ses efforts impuissans
Ne trouvent dans son sein que des gémissemens.
C'est la mort. Oui, ce sont ses muettes alarmes,
Meurtrières douleurs qui n'ont ni cris, ni larmes.

(*Gabrielle se lève avec une espèce de convulsion.*)

Mais quels profonds sanglots, & quels transports
foudains !

GABRIELLE, *égarée.*

Raoul, mon cher Raoul !...

(*Elle retombe.*)

I S A U R E.

Permettez que mes mains
Eloignent....

(*Elle veut ôter le vase.*)

GABRIELLE, *l'arrêtant.*

Sur ton cœur, ah ! que le mien expire.

I S A U R E, *recouvrant le vase, le met derrière le
pilier.*

De ses sens égarés déplorable délire !

GABRIELLE, *regardant à l'endroit où était le vase, & croyant toujours le voir.*

Cher Amant, le voilà sous mes yeux éperdus
Ce cœur où je régnai, mais....où je ne suis plus !
Errante autour de lui, ton ame fugitive
Se plaint, m'appelle, attend que la mienne la suive.
(*Elle se relève.*)

Ce cœur auprès du mien semble se ranimer ;
Dans ce vase odieux je vois ton sang fumer...
(*Elle retombe.*)

ISAURE.

Non, vous ne voyez plus ce triste objet d'alarmes.

GABRIELLE.

Je veux l'enfouir dans un torrent de larmes.
Hélas! mes yeux glacés cherchent en vain des pleurs,
Mes cris sont étouffés sous le poids des douleurs.

ISAURE.

Madame, votre père entré dans cette ville...

GABRIELLE, *montrant toujours la place où était le vase.*

De tous les opprimés ce cœur était l'asyle.

ISAURE.

Reprenez vos esprits. Votre père & Rhétel
Arrivaient à l'instant, & demandaient Fayel :

136 GABRIELLE DE VERGY,

Ils vont, trop tard, hélas ! détromper sa furie :
Mais pour l'amour d'un père il faut souffrir la vie.

GABRIELLE, *dans son égarement & croyant voir
son père.*

C'est vous, mon père ! — Eh bien ! contemplez mes
malheurs ,

Ce sang, ce cœur, ces morts, cet appareil d'horreurs.

Qui plongeait votre fille en cet abîme immense ?

Qui ? — L'abus de vos droits & mon obéissance.

*(Elle retombe appuyée sur la table & affaîssée par la
douleur.)*

I S A U R E.

Quel bruit ai-je entendu ? — C'est son barbare
époux ;

Eploré, chancelant, il se traîne vers nous.

Tigre, viens voir encor, dans ton infâme joie,

Sous tes coups se débattre & palpiter ta proie.



SCÈNE IX ET DERNIÈRE.

FAYEL, GABRIELLE, ISAURE,
GARDES, *avec des flambeaux.*

FAYEL, *les cheveux épars, & dans le plus grand désordre.*

QU'AI-JE appris? — Ah! cruels, laissez-moi mon erreur:

Rhétel, en m'éclairant, tu combles mon malheur.

Elle était innocente! — ô crime irréparable!

(*A ses soldats.*)

Vengez-vous, vengez-la d'un monstre impitoyable;

Je viens d'offrir au monde, au Ciel épouvanté,

Un prodige d'horreurs par moi seul inventé. —

(*A Albéric, en tombant dans ses bras.*)

Mais parle. Je ne puis lever les yeux sur elle;

Respire-t-elle encore?

ALBÉRIC.

Oui, Seigneur.

FAYEL, *d'une voix faible, & s'approchant d'elle.*

Gabrielle!

GABRIELLE, *toujours égarée & lui jetant un coup d'œil sans voir.*

Mon père! — approchez-vous. — ouvrez moi donc vos bras.

138 GABRIELLE DE VERGY,

(Fayel lui tend les siens , elle s'y jette.)

J'y meurs digne de vous, & vous n'en doutez pas;
J'immolais mon amant à l'époux qui me tue. —

Mais empêchez Fayel de venir à ma vue

Compter tous les degrés de mes affreux tourmens,
Insulter & sourire à mes derniers momens.

F A Y E L, *désespéré,*

Non ; je viens implorer le plus cruel supplice.

GABRIELLE, *le reconnaissant à la voix, & se jetant
sur la table avec un cri d'horreur.*

Ah !.... je meurs.

F A Y E L, *lui présentant son épée.*

Prends ce fer. Que ta main me punisse.
Qu'il déchire mon cœur par la douleur brisé,
Dévoré de remords, par la honte écrasé :
Mes yeux, avec terreur, ont vu ton innocence. —
C'est à mon désespoir à remplir ta vengeance.

(Il veut se tuer.)

A L B É R I C, *le désarmant,*

Seigneur, que faites-vous ?

F A Y E L.

Rendez-moi par pitié

Ce fer, le seul secours que me doit l'amitié :

Donne, — ou frappe toi-même. Ah ! ma femme
outragée

Mourra moins malheureuse en se voyant vengée.

Que ses derniers regards, tournés vers son époux,
Sur un monstre puni s'arrêtent sans courroux.

GABRIELLE, *revenant de son évanouissement, & regardant le vase.*

Raoul!....

F A Y E L.

(*Otant le vase & le donnant à un Garde qui l'emporte.*)

Délivrez-la de ce spectacle horrible.

GABRIELLE, *tendant les mains machinalement.*

Il t'arrache à mes mains, objet cher & terrible !

Eh ! quel nouveau forfait a-t-il donc apprêté ?

(*Regardant Fayel.*)

Isaure, le vois-tu ? — Ce tigre ensanglanté

S'acharne à déchirer les restes du carnage.

Vois ce cœur palpitant que frappe encor sa rage ;

Sous les couteaux tranchans j'entends ce cœur gémir ;

(*Fayel désolé tombe sur un siège.*)

Vois ses lambeaux épars que Fayel vient m'offrir. —

Arrête, monstre, arrête. — Eh quoi ! tes mains fumantes

Osent porter ce cœur sur mes lèvres sanglantes !

F A Y E L.

Dieu ! suis-je assez puni ?

GABRIELLE, *respirant à peine, & d'une voix éteinte*

Ce coup finit mon sort,

Tout mon sein se remplit des glaces de la mort.

(*Elle prend la lettre.*)

O moitié de mon cœur, à qui l'autre ravie,

Dans un trépas si long vécu anéantie,

140 GABRIELLE DE VERGY, &c.

Avec toi je la sens enfin se réunir ;
Je renaïs un moment à mon dernier soupir.

(Elle expire.)

F A Y E L , *se levant avec transport.*

Elle meurt ! — Je la suis. — J'en vois la route sûre.

(A part.)

O parricides mains , déchirez ma blessure ;
Que mon ame & mon sang , qui brûlent de sortir ,
Par ce triste chemin se puissent affranchir.

(Il veut arracher l'appareil.)

A L B É R I C .

Secondez-moi , d'Armance , arrêtons sa furie.

F A Y E L *repousse Albéric , se jette sur d'Armance ,
lui prend son poignard & se frappe.*

Mon bras seul m'est fidèle , il termine ma vie.

(Il tombe aux pieds de sa femme.)

Ah ! j'expire à tes pieds. — Amis , qu'un seul tombeau
Avec elle.... & ce cœur.... enferme leur bourreau.

(Il prend la main de Gabrielle.)


Ton ame fuit en vain mon ame qui l'adore ;
Qu'à ta main , malgré toi , ma main s'unisse encore.

Impitoyable amour , où nous as-tu conduits ?

(En se montrant.) (Montrant Gabrielle.)

Les crimes.... les malheurs... voilà tes dignes fruits.

Fin du cinquième & dernier Acte.



J U G E M E N T

D U

JOURNAL DES SAVANS,

*SUR la Tragédie de GABRIELLE de
VERGY.*

JUILLET 1770.

VOICI encore un sujet François que traite M. de Belloy : l'éclat de ses triomphes, & ses sentimens patriotiques paroissent l'avoir attaché particulièrement à ce genre, quoiqu'il ait su en traiter d'autres avec un succès distingué. *Le Siège de Calais* avoit pour objet de former des Citoyens ; *Gaston & Bayard* de nourrir l'héroïsme François. Ces deux Pièces étoient dans le genre de Corneille, & avoient pour ressort l'admiration. Celle-ci peint de grandes passions avec tout leur trouble & tout leur intérêt, elle fait pleurer & frémir. Les autres élevoient l'ame, celle-ci la pénètre. C'est ainsi qu'il faut étendre la carrière, en la forçant d'admettre tous les

genres. Tout esprit exclusif est un génie étroit.

Le sujet de Gabrielle de Vergy est fort connu par *les Anecdotes de la Cour de Philippe Auguste*, & par la Romance touchante de M. le D. D. L. V. Voyons comment M. de Belloy l'a traité.

A C T E P R E M I E R.

Albéric, Ecuyer de Fayel, observe de loin son Maître, qui paroît enseveli dans une rêverie profonde & qui garde le silence :

Fayel tremble & gémit ! le fiel qui le dévore,
Tout prêt à s'épancher, semble s'aigrir encore.

F A Y E L.

Je mandais Albéric, j'allais tout révéler ;
Le voilà devant moi, je frémis de parler.

Albéric s'approche de Fayel, & par des reproches tendres tâche d'ouvrir le cœur de son Maître à la confiance. Fayel lui prend la main, & sans répondre à ses reproches, il annonce par ce sombre début le grand objet qui l'occupe.

Des bords de la Syrie, aux rives de la France,
Philippe est arrivé. Je vais approfondir
Des horreurs, que je brûle & crains de découvrir.

Il parle d'un rival, il le nomme, c'est Coucy;
Fayel recommande le secret à son Ecuyer
sous peine de mort. Albéric frémit :

F A Y E L.

Crains-tu de me trahir ? quelle terreur te glace ?

A L B É R I C.

Je frémis du soupçon, & non de la menace....

Fayel continue sa confidence :

Trop ingrate Vergy !
Ma présence l'irrite, ou la remplit d'alarmes ;
Ses yeux à mes transports, répondent par des larmes :
Au jour de notre hymen sa haine commença,
Sa main reçut ma main, son cœur la repoussa.

Vers terrible, qui peint tant de mariages !

Mais ne vous trompez-vous pas ? demande
Albéric :

Je ne puis me tromper..... J'aime.

Fayel lui apprend que, pendant une maladie dangereuse que Gabrielle avoit eue, Coucy ne pouvant contenir son inquiétude, s'étoit introduit dans la chambre de Gabrielle, & qu'on l'avoit surpris, imprimant des baisers de flamme sur sa main mourante qu'il arrosoit de larmes. Gabrielle étoit-elle

complice de cette visite téméraire ? c'est ce que Fayel cherche à découvrir.

Tout ce qu'il exige d'Albéric , c'est de veiller sur ces deux amans & de l'instruire de tout.

Gabrielle paroît ; elle est effrayée à la vue de Fayel qui s'en apperçoit. Fayel , sans parler de Coucy , se plaint de n'être pas aimé ; toutes les idées de Gabrielle sont tournées vers la mort , tout ce qu'elle dit est affligeant & attendrissant ; tout ce que dit Fayel , peint la jalousie & l'amour : il finit par annoncer à Gabrielle , que le Roi & Vergy , père de Gabrielle , leur ordonnent de se rendre tous deux à la Cour.

Gabrielle , restée seule avec Isaure sa confidente , se plaint que son père l'ayant arrachée à Coucy qu'elle aimoit dès l'enfance , & à qui sa mère la destinoit , & l'ayant sacrifiée à Fayel par des vues d'intérêt politique , l'expose encore au danger de revoir ce redoutable Coucy , dont elle peint en amante :

Le génie éclatant , le courage sublime ,
Et le fidèle amour , dont l'idée est un crime.

C'est dans ces trois premières Scènes que consiste principalement l'exposition , l'une des
plus

plus simples & des plus heureuses qui soient au Théâtre. Tout y est en action, tout s'y développe par sentiment; les caractères s'élancent à chaque mot, & se peignent avec une énergie profonde; il n'y a rien là qui soit dit seulement pour le Spectateur; c'est la passion, c'est le reproche, c'est le besoin d'épanchement qui amène chaque partie du récit, nécessaire à l'exposition. Tout cela est de main de Maître.

Ici commence l'action proprement dite : Fayel fait arrêter l'Ecuyer de Coucy, Monlac, qu'on avoit surpris, cherchant à s'introduire dans Autrey (lieu de la Scène). C'est vous qu'il cherchoit dans ces lieux, dit Fayel à Gabrielle :

Ce n'est pas aujourd'hui que ta flamme infidelle,
Amena dans Autrey l'amant qu'elle y rappelle.

Albéric vient apprendre à Fayel que Monlac ne faisoit que passer par Autrey, en portant au père de Coucy la nouvelle de la mort de ce héros tué dans la Syrie. On conçoit à ce mot la joie de Fayel, & le désespoir de Gabrielle : celle-ci s'évanouit, on l'emporte; Fayel voit qu'en effet Coucy étoit aimé, mais il jouit de sa mort; cependant

un reste de défiance l'empêche de se livrer à toute sa joie.

ACTE SECOND.

Gabrielle , qui se rappelle confusément l'adieu que Coucy , partant pour la Syrie , étoit venu lui faire , lorsqu'elle étoit mourante , & qui avoit toujours regardé cette apparition comme l'effet d'un songe , la regarde à présent comme un avis qu'elle a eu de la mort de Coucy ; Isaure lui apprend que Coucy est réellement venu la voir : Monlac vient s'acquitter de la commission dont son Maître l'a chargé en expirant : Coucy avoit été percé d'un coup qu'il avoit vu porter au Roi , & au devant duquel il s'étoit jetté ; il avoit ordonné à Monlac de porter son cœur à Gabrielle avec la lettre que voici :

- » Je meurs. Mon ame vit à jamais pour t'aimer :
- » J'arrache au sein des morts sa dépouille mortelle ;
- » Ce cœur que pour toi seule elle dut animer.
- » La moitié de ton cœur , ma chère Gabrielle ,
- » Au tombeau , loin de toi , ne veut pas s'enfermer :
- » Elle va te rejoindre....hélas ! quel triste hommage !
- » Qu'il va t'épouvanter !....Non , c'est Raoul , c'est
- » moi ,
- » C'est ce fidèle amant qui compta sur ta foi.
- » Adieu. Mon ame fuit , emportant ton image ;
- » Mon cœur est plus heureux , il reste auprès de toi.

Cette lettre est très-touchante aussi dans la Romance.

Bientôt je vais cesser de vivre
 Sans cesser de vous adorer ;
 Heureux, si ma mort vous délivre
 Des maux qu'on vous fait endurer.
 Elle n'a rien qui m'épouvante,
 Sans vous, la vie est sans attraits ;
 Un regret pourtant me tourmente ;
 Quoi ! je ne vous verrai jamais !
 Recevez mon cœur comme un gage
 Du plus pur, du plus tendre amour ;
 De ce triste & nouvel hommage
 J'ose espérer quelque retour.
 Daignez l'honorer de vos larmes ;
 Qu'il vous rappelle mes malheurs :
 Cet espoir a pour moi des charmes ;
 Je vous adore..... Adieu, je meurs.

Monlac, dans la Tragédie, ne peut remplir qu'une partie de sa commission, il n'apporte point le cœur de son Maître : Coucy n'a pu être reconnu parmi les morts, après un nouveau combat qu'avoient livré les Sarrafins, en surprenant les Chrétiens. La lettre reste entre les mains de Gabrielle qui ne peut se lasser de la relire : Fayel la surprend dans cette occupation, & lui arrache la lettre. Gabrielle avoue qu'elle avoit toujours aimé

Coucy, & qu'au jour de son hymen elle avoit été sacrifiée par son père : elle avoue ses remords, ses combats, ses triomphes. Fayel déteste ses emportemens : il espère qu'il pourra devoir à la mort de Coucy le cœur de Gabrielle ; il devient touchant ; Gabrielle est attendrie : il se fait entr'eux une de ces réconciliations que l'amour fait & détruit mille fois en un moment ; mais Albéric vient apprendre à Fayel que Coucy est vivant ; Fayel se croit trahi & reprend toute sa fureur.

Nous n'avons pas besoin de faire remarquer à nos Lecteurs tout le parti que l'Auteur a su tirer de ce faux bruit de la mort de Coucy, ni combien il est beau & théâtral que la nouvelle de cette mort tire de la bouche de Gabrielle l'aveu de sa passion pour Coucy, & prépare toutes les violences de Fayel, par la certitude qu'il a que son rival est aimé.

ACTE TROISIÈME.

Coucy, en habit de simple Ecuyer, demande Gabrielle de la part du Comte de Rhétel : Coucy & Monlac se reconnoissent ; bientôt il se fait une reconnoissance plus intéressante entre le même Coucy & Gabrielle. Pour faire sentir le pathétique de cette scène,

il faudroit la citer toute entière : elle n'a pas un mot qu'on voulût perdre , & nous craindrions d'en affoiblir l'effet en ne citant que des fragmens. Coucy explique dans cette Scène comment il a été sauvé par les Sarrafins eux-mêmes. Fayel qu'on croit absent pour quelque tems , parce qu'il est allé faire sa cour au Roi , revient tout-à-coup ; Gabrielle oblige Coucy de se cacher : Fayel rencontre Monlac & le tue. Monlac en expirant , veut justifier Coucy & Gabrielle , la mort lui étouffe la voix ; Fayel s'égare dans les soupçons les plus affreux , il ne voit plus dans tout ce qui s'est passé qu'une trame criminelle , ourdie par deux lâches amans & par l'Ecuyer , leur complice ; il rassemble mille fausses lueurs avec une si funeste adresse , qu'elles séduiroient jusqu'au Lecteur , s'il n'étoit assuré de l'innocence des deux amans : cependant Fayel fait chercher par-tout Coucy , & dans un entretien avec Gabrielle , entretien pénible pour tous deux , sa fureur concentrée & mal déguisée éclate à tout moment , tantôt par une ironie sanglante , tantôt par un trait de violence , par une menace qui lui échappe ; cette Scène fait frémir. On sent d'ailleurs , à l'activité de Fayel , à sa vigilance , aux mouvemens , aux préparatifs terribles

qu'on voit faire, qu'il est impossible que Coucy ne soit pas découvert. On tremble avec Gabrielle.

ACTE QUATRIÈME.

On respire avec elle : Fayel est parti pour Paris, & il est parti tranquille en apparence. Coucy, qui n'a consenti qu'avec peine à se cacher un moment, revient, sans savoir le départ de Fayel, partager le péril où il a laissé Gabrielle & Monlac, dont il ignore la destinée, Gabrielle l'ignore aussi. Coucy & Gabrielle, dans ce dernier adieu, rappellent, épuisent toutes les ressources de leur courage pour renoncer à jamais l'un à l'autre. Cette scène réunit tout le sublime de l'héroïsme & tout le pathétique de la tendresse. La situation est à la fois effrayante & touchante. Nous ne citerons rien de cette scène, par la même raison qui nous a empêchés de rien citer de celle du troisième acte. Fayel arrive, il n'avoit feint ce départ que pour surprendre plus sûrement son Rival. Coucy se défend contre Fayel & ses Gardes, son épée tombe, Albéric s'en saisit ; on montre à Coucy & à Gabrielle le corps de Monlac ; ils n'attendent plus que la mort. Coucy parle de la loi des Chevaliers ; à ce mot l'honneur suspend la fu-

reur de Fayel, & ne lui permet plus de se venger que par un combat égal. Coucy & Fayel vont combattre, Gabrielle s'efforce en vain de les retenir. Fayel s'en irrite davantage, & termine l'acte par cette imprécation, bien tirée du sujet :

Que tout ce qui t'aima, se puisse anéantir.

ACTE CINQUIÈME.

Le Théâtre représente un cachot, où l'on voit une table de pierre, sur laquelle est une lampe; Gabrielle, seule, assise près de cette table, se livre à toute l'horreur de sa situation; Albéric vient lui apprendre que Coucy est vainqueur, & s'avance pour la délivrer; Gabrielle ne balance point, elle ne songe plus qu'à la mémoire de son mari; elle ordonne de fermer les portes à Coucy: Fayel paroît blessé, soutenu par des Soldats, le corps entouré d'une écharpe; il fait éloigner Gabrielle, pour ordonner son supplice. Renversé d'abord par Coucy, mais promptement relevé, il s'étoit élancé sur Coucy; que ses blessures précédentes avoient affoibli, & l'avoit percé d'un coup mortel. Sa vengeance est bien loin d'être assouvie, il n'est vengé que de Coucy, c'est de Gabrielle qu'il veut l'être. Coucy lui envoyoit son cœur, il faut qu'elle

ait ce cœur; mais pour que ce présent soit complètement affreux, il faut qu'elle le tienne de Fayel. Ce soin l'occupe tout entier; la rage seule dispose des restes de sa vie; il fait ensuite revenir Gabrielle. » *Voilà ton arrêt*, lui dit-il, » en lui remettant la lettre de Concy, & *voilà* » *ma vengeance*, en lui montrant un vase. Gabrielle, en allant prendre ce vase, jette un » regard sur Fayel : il la retient «.

Son regard vient de me défarmer.
Oui, je veux qu'elle meure, & ne puis voir sa mort.

Il fort. Gabrielle le plaint; elle prend le vase, où elle croit trouver du poison, elle le découvre, & jette un cri terrible; c'est un cœur qu'elle y trouve. Observons que ce spectacle d'horreur n'est que pour elle, & que le spectateur ne voit point ce que contient le vase. De ce moment, elle tombe dans des convulsions de désespoir, dans un délire sombre, au travers duquel perce toujours la tendresse pénétrante de son caractère. Isaure vient la secourir, Gabrielle s'aperçoit à peine de sa présence : dans son égarement elle croit voir son père, & donne cette grande leçon à tous les pères qui forcent l'inclination de leurs enfans.

C'est vous, mon père ! eh bien ! contemplez mes malheurs, &c.

Fayel revient , ramené par ses remords , & cruellement défabusé ; le Comte de Rhétel l'a instruit de l'innocence de sa femme , il paroît dans un désordre proportionné à son crime & à son repentir ; Gabrielle se jette entre ses bras , croyant se jeter dans ceux de son père , & lui demande de l'appui contre lui-même. Ce moment est au dessus de toute expression ; elle succombe enfin sous le poids des maux , elle expire : Fayel se tue , & le Lecteur reste abîmé dans la douleur , mais soulagé par les larmes.

Telle est la marche de cette Pièce ; c'est ainsi que dans ce sujet simple , chaque acte est plein , & que le développement seul des passions amène à tout moment des situations ou touchantes , ou terribles , & soutient un intérêt toujours varié , toujours gradué. L'art se cache , on ne le reconnoît qu'à ses effets.

Les caractères sont d'une perfection aujourd'hui bien rare au Théâtre. Coucy remplit toute l'idée qu'on se forme de la plus sublime Chevalerie , & cette idée est ennoblie par celle des talents & des lumières.

Gabrielle de Vergy joint toute la fermeté de la vertu à toute la tendresse de l'amour. Cette bienfaisance qui fait la seule consolation de sa vie , est une vertu dont nos Au-

teurs Dramatiques avoient oublié de parer leurs Héroïnes les plus intéressantes. (Mariamne en a quelque traits.) Mais Fayel est étonnant ; soupçonneux , violent , injuste , terrible , souillé enfin d'un des plus grands crimes que la rage ait inventés , bourreau de la femme la plus vertueuse & la plus aimable , il n'est pas un instant odieux ; on ne peut que le plaindre ; il est si malheureux ! Cette sagacité funeste , qui le trompe sans cesse par des apparences si frappantes , est un des traits les plus fins & les plus vrais , que le génie pût saisir dans le caractère d'un jaloux ; au reste , quoique mari jaloux & non aimé , il ne ressemble pas plus à Hérode & à Rhadamiste qu'à Polyeucte.

Quant au style de la Pièce , ceux même qui croient que la Tragédie ne doit avoir qu'un ton , conviennent que l'Auteur a saisi ce ton , & que *Gabrielle* a bien ce qu'ils appellent la *couleur tragique*.

Enfin , cette Pièce nous paroît assurée d'un rang distingué parmi les plus beaux monumens du génie tragique de ce siècle. Le cinquième acte sur-tout ne peut manquer de faire époque au Théâtre.

A qui *Gabrielle* devoit-elle être dédiée ? A M. de Coucy , sans doute , s'il reste un reje-

ton de cette race illustre. On la croyoit éteinte, elle ne l'est pas ; M. de Belloy nous l'apprend , & un Mémoire sur la Maison de Coucy , qui doit bientôt paroître , le prouvera (1). En attendant , on peut juger de l'état de cette Maison , par ce morceau de l'Épître Dédicatoire.

» Lorsque je vois un oncle qui finit ses
 » jours dans le simple rang de Brigadier des
 » Armées du Roi , après soixante & deux ans
 » du service le plus distingué ; un père qui
 » expire dans ce grade inférieur , en comptant
 » quarante-cinq années de combats , &
 » ne pouvant compter les blessures dont il
 » étoit couvert : lorsque vous-même , Mon-
 » sieur , je vous vois donner à votre Prince
 » trente ans de votre vie ; & réduit enfin à
 » vous rendre aux besoins d'une famille nom-
 » breuse , vous consoler de ce repos néces-
 » saire , en exposant l'enfance de vos fils à
 » toutes les rigueurs des campagnes de la der-
 » nière guerre ; j'ose dire hautement , & la
 » France entière va s'écrier avec moi : *Voilà*
 » *des Coucys dignes de leur nom , mais qui ne*
 » *sont point à leur place.* Quel exemple acca-

(1) Ce Mémoire a paru depuis , & on le trouvera dans ce volume. *Note de l'Editeur.*

« blant de cette fatalité , qui rend presque
 « toujours le mérite dépendant de la For-
 « tune » !

L'Auteur , dans sa Préface , parle modeste-
 ment de sa Pièce , & s'avamment de son Art ;
 il montre comment l'horreur doit toujours
 être tempérée au Théâtre par la pitié. « L'hor-
 « reur oppresse , la pitié console ; les larmes
 « sont le baume salutaire qui doit couler sur
 « les blessures que l'Auteur tragique fait à
 « l'ame du Spectateur ». M. de Belloy fait voir ,
 par un parallèle solide du Théâtre Anglois &
 du Théâtre Grec , & par l'exemple d'Œdipe ,
 d'Agavé , d'Hercule , que l'horreur a quel-
 quefois été portée plus loin sur la Scène
 Grecque , que sur la Scène Angloise , mais
 qu'elle y a toujours été changée en attendris-
 sement.

Il prouve , par l'exemple des deux Electres ,
 que , si quelque Poète Grec a laissé ses spec-
 tateurs dans la situation d'une *horreur sèche* ,
 c'est-à-dire , sans attendrissement & sans lar-
 mes , il a été condamné par ses Contempo-
 rains. Ce point , un des plus importans de
 l'Art Dramatique , est profondément & agréa-
 blement discuté dans cette Préface , qu'on ne
 peut lire avec trop d'attention.



OBSERVATIONS DE L'ÉDITEUR,

Sur la Tragédie de GABRIELLE DE VERGY.

Voici de toutes les Pièces de M. de Belloy la plus simple, & certainement la plus tragique. On ne reprochera point à l'Auteur d'avoir négligé dans cette Pièce les deux objets de la Tragédie Grèque, la terreur & la pitié, puisqu'on l'a même accusé d'avoir poussé l'une jusqu'à l'horreur, & l'autre jusqu'à la désolation. Nous avons déjà fait pressentir ce que nous pensons, & de l'objection, & de la réponse qu'y fait M. de Belloy. Entrons dans le détail.

A C T E P R E M I E R.

Scène première. Fayel paroît absorbé dans un chagrin profond ; il a mandé Albéric, son Ecuyer ; Albéric est devant ses yeux ; Fayel n'ose lui parler : Albéric l'observe, & dit à part :

Fayel tremble & gémit !

Ce mot seul étoit assez tragique ; il donne

une idée terrible des tourmens de Fayel ; il rappelle ces vers d'Orofmane :

Voilà les premiers pleurs qui coulent de mes yeux.

Albéric ajoute :

Le fiel qui le dévore ,
Tout prêt à s'épancher , semble s'aigrir encore.

On a trouvé cette métaphore trop recherchée , trop travaillée , trop scrupuleusement suivie.

Fayel tremble & gémit !

C'est l'Ecuyer de Fayel qui parle. Ce fiel , qui , prêt à s'épancher , semble encore s'aigrir , est du Poète , & n'est pas d'une Poésie facile. En général , il faut débiter d'une manière plus simple. Ce n'est pas qu'il n'y ait d'excellentes Tragédies , qui commencent par des métaphores & des figures :

Ces climats sont remplis du céleste courroux ,
Et la mort dévorante habite parmi nous.

Œdipe.

Quel espoir si flatteur , ou quels heureux destins ,
De vos jours ténébreux ont fait des jours fereins ?

Zaïre.

Grande Reine , écartez ces horribles images ,
Goûtez des jours fereins , nés du sein des orages !

Mérope.

Orateur insolent ; qu'un vil peuple seconde ,
Assis au premier rang des Citoyens du monde ,

Tu vas tomber du faîte où l'orgueil t'a placé !

Inflexible Caton.....

Ton terme est arrivé , ton imprudence y touche !

Fier Sénat de Tyrans , qui tiens le monde aux fers ,

Tes fers sont préparés , tes tombeaux sont ouverts !

Que ne puis-je , en ton sang , impérieux Pompée !

Eteindre de ton nom la splendeur usurpée !

Rome sauvée.

Mais toutes ces métaphores sont naturelles , elles se présentent d'elles-mêmes à l'esprit ; celle de M. de Belloy est recherchée.

Pour Racine , aucune de ses Pièces ne commence par des métaphores , excepté Andromaque :

Oui , puisque je trouve un ami si fidèle ,
Ma fortune va prendre une face nouvelle ;
Et déjà son courroux semble s'être adouci ,
Depuis qu'elle a pris soin de nous rejoindre ici.

On a critiqué ces expressions : *Ma fortune* , & déjà *son courroux*. On dit bien *le courroux de la Fortune* ; *le courroux du Destin* ; mais on ne dit pas de même , *le courroux de ma fortune* , parce que la fortune particulière de chaque individu ne se personnifie pas comme la Fortune en général , dont on a fait une Déesse , qui s'irrite , qui s'appaise , qui est aveugle , &c.

Nous ne parlons point d'Aléxandre ,

Dont la puissance

Semble forcer le Ciel à prendre sa défense.

Racine n'étoit point encore Racine alors ,
il n'étoit qu'un imitateur de Corneille.

Revenons à *Gabrielle de Vergy*. Le discours qu'Albéric tient ensuite à Fayel , offre encore quelques défauts de style , mais il est d'une couleur sombre qui dispose à l'attendrissement ; il fait plaindre Fayel , il fait aimer Gabrielle ; il est d'ailleurs fait avec adresse : Albéric , sous la forme de représentations dictées par le zèle & par un intérêt tendre , fait une exposition aussi attachante que nécessaire , & quoique Fayel n'ignore aucun des faits qu'Albéric expose , aucun de ces faits ne paroît raconté pour le besoin de l'exposition , ni pour l'instruction du Spectateur. Cette forme des remontrances est heureuse pour ces sortes de récits : c'est ainsi que Théràmène , par les représentations qu'il fait à Hippolyte sur son projet de quitter Trézène , Œnone , par les reproches & les exhortations qu'elle fait à Phédre , nous apprennent , sans paroître songer à nous , une multitude de faits dont il faut que nous soyons instruits.

Albéric

Albéric loue la bonne foi de Philippe-Auguste.

Jamais il n'a tissé ces traités captieux,
Où l'art, dans les détours d'une trame trompeuse,
Délie, en l'engageant, sa promesse douteuse.

Ces vers peuvent d'abord éblouir par un air de finesse & de profondeur ; mais bientôt on sent combien ils sont pénibles & contournés, combien l'Auteur a voulu que, non-seulement chaque vers, mais encore chaque hémistiche exprimât de choses, combien il a voulu *prodiguer le sens & compter les paroles* ; ce qui est un grand mérite, sans doute, lorsqu'il n'en coûte aucun effort, du moins apparent.

Fayel révèle à son Ecuyer le secret de sa jalousie, & le menace de la mort, s'il lui échappe la moindre indiscretion ; il le voit frémir ; & par un mouvement très-naturel dans un cœur soupçonneux & jaloux, il s'écrie :

Crains-tu de me trahir ? Quelle terreur te glace ?

ALBÉRIC.

Je frémis du soupçon, & non de la menace ;

Je frémis de vous voir outrager à la fois,

Moi, Coucy, votre épouse, — & vous plus que nous trois.

Ce trait est beau, mais il en rappelle un

plus beau ; c'est la réponse de Pauline à Polyeucte , au sujet de Sévère.

P O L Y E U C T E .

Quoi ! vous me soupçonnez déjà de quelque outrage ?

P A U L I N E .

Je ferois à tous trois un trop sensible outrage.

Il rappelle aussicemot de Mariamne à Hérode.

Respectez Mariamne , & même son époux.

On trouve , dès cette scène , dans le rôle de Fayel , les traits les plus passionnés & les plus naturels , soit pour les sentimens , soit pour le style.

Trop ingrate Vergy , qui me fais réunir
A la douceur d'aimer le tourment de hair ;
Toi , que ma bouche accuse , & que mon ame adore ,
Que j'admire & flétris , que j'offense & j'implore.....
Que n'ai-je eu ton amour pour garant de ta foi !.....
Ses yeux , à mes transports , répondent par des larmes.
Au jour de notre hymen , sa haine commença ;
Sa main reçut ma main , son cœur la repoussa.
Malheureux ! je croyois , dans ce moment terrible ,
Que son ame , encor simple , à l'amour insensible ;
Opposoit à l'hymen cette douce terreur ,
Ces modestes refus , si chers à leur vainqueur.

Ces derniers vers sont charmans , tous sont

sentis ; voilà de ces vers , dont l'heureuse facilité , dont la touchante simplicité , auroient dû dégouter à jamais M. de Belloy de ces vers laborieux & forcés , seul reproche fondé qu'on ait à lui faire , & qui l'ont seuls empêché d'être au premier rang parmi les Poètes Tragiques.

Les vers qui suivent , ne sont pas moins beaux , ni moins bien écrits.

Mais j'appercus trop tard , dans sa tristesse amère ,
Des regrets de l'amour le brûlant caractère.....
Entraînée au tombeau par sa douleur profonde ,
Un tendre souvenir la retint seule au monde.....
Aux portes du trépas , je la voyois charmée
D'être libre à la fin d'aimer , & d'être aimée.

Albéric veut douter de ce que lui dit Fayel ;
celui-ci répond :

Je ne puis me tromper en jugeant l'infidelle ;
J'aime , cher Albéric , & je souffre comme elle.

Ces deux vers ont parfaitement la couleur tragique ; ce sont de ces vers qu'on retient d'abord , & dont on fait naturellement l'application dans des conjonctures pareilles.

Va , les yeux que l'amour remplit de ses douleurs ,
Sans peine en d'autres yeux reconnoissent ses pleurs.

Ces vers ne sont peut-être pas d'un goût aussi pur , ni aussi exempts de recherche & de

tournure que les deux précédens ; mais *recon-*
noître dans d'autres yeux les pleurs de l'amour,
nous paroît une fort belle expression.

Combien Fayel fait encore plus aimer Gabrielle dans les vers suivans ! & combien il s'élève lui-même par la justice qu'il lui rend !

Au fond du cœur cent fois je me condamne ,
D'accuser des vertus que le soupçon profane.
Depuis que , par nos cris , le Ciel importuné ,
L'a rendue aux besoins d'un Peuple infortuné ,
De ses soins maternels la tendre inquiétude ,
Fait du bonheur public sa gloire & son étude ;
Son ame , adoucissant & nos loix & nos mœurs ,
Redouble ses bienfaits pour venger ses malheurs.
Hélas ! les sons touchans de sa voix affoiblie ,
Pénètrent plus avant dans mon ame attendrie ;
La langueur de ses yeux désarme leur fierté ,
L'empreinte des douleurs ajoute à sa beauté ;
Graces , talens , vertus , dont l'éclat l'environne ,
Tout eût fait mon bonheur , que Raoul empoisonne.

Voilà qui est tendre , touchant , tragique ,
& par le style & par les choses ; & quand , à
côté de ces traits d'amour pour Gabrielle , on
trouve ces traits de fureur contre Raoul de
Coucy :

Attends son trépas ou le mien ,
Et peut-être , avant tout , la mort de la perfide.
J'éprouve à chaque instant ce passage rapide ,

De la rage au respect, de l'amour à l'horreur.
 Mon destin dépendra d'un moment de fureur :
 Je pourrois immoler & venger mes victimes ,
 Devenir criminel , & punir tous mes crimes.....
 Si j'instruis ton zèle ,
 Je ne veux pas l'armer pour venger ma querelle ;
 Ma gloire n'a jamais d'autre vengeur que moi ;
 Mais il faut que mes yeux soient éclairés par toi.

En rapprochant ces divers traits , on con-
 noît Fayel tout entier dès cette première scène ;
 on connoît un brave & noble Chevalier , le
 plus passionné des amans , le plus délicat des
 maris , le plus furieux des jaloux , le plus mal-
 heureux des hommes : voilà le véritable amour
 tragique.

Æstuat ingens
Imo in corde pudor , mixtoque insania luctu
Et furiis agitatus amor.

Scène seconde. Gabrielle paroît :

F A Y E L , à *Albéric.*

As-tu vu sa rougeur
 Qu'efface tout-à-coup la plus morne pâleur ?
 Ah ! mes yeux dans les siens retrouvent-ils la joie ,
 Qu'à son premier abord tout mon cœur lui déploie ?

Puis s'adressant à Gabrielle :

Goûtez-vous en ce jour quelques fruits de vos soins ?
 Nos Sujets comptent-ils des malheureux de moins ?

C'est pour vous plaire que je tâche d'adoucir leurs maux :

J'épargne à votre cœur son plus cruel ennui,
Ce malheur de souffrir par les malheurs d'autrui.

Gabrielle , dès le premier mot qu'elle dit , peint une ame céleste ; & rien n'est plus intéressant que cette idée présentée par Fayel , & qui sera confirmée par toute la conduite de Gabrielle ; l'idée d'une jeune femme , malheureuse & mourante , qui cherche sa consolation dans l'exercice continuel de la bienfaisance :

Fayel , la bienfaisance est un besoin de l'ame ;
Heureux , elle nous rend notre bonheur plus doux ,
L'étend , le multiplie , en prévient les dégoûts :
Malheureux , elle charme & suspend nos misères ;
On ressent moins ses maux en consolant ses frères.

Un amant ordinaire ne pourroit qu'applaudir à de pareils sentimens ; le jaloux Fayel trouve dans la seconde partie de ce discours un reproche à faire :

Et ! quels maux si pressans cherchez-vous à calmer ?
Quelle plainte , ou quels vœux pouvez - vous donc former ?

Puissance , dignités , gloire , trésors , plaisirs ,
Tout prévient votre espoir , rien n'attend vos desirs.
Cependant les ennuis , les regrets vous dévorent ;
Il est des biens cachés que vos soupirs implorent ;

Et ce brillant éclat des jours les plus sereins ,
S'est perdu dans la nuit de vos sombres chagrins.....
Mais par des pleurs encore allez-vous me répondre ?
Vos yeux en sont couverts.....

G A B R I E L L E.

N'avez-vous point ma foi ?

On vient de voir le mari jaloux ; voici
l'amant tendre & délicat :

F A Y E L.

Et ! qu'importe la foi que le cœur ne suit pas ?
C'est un présent honteux : il faut que je rougisse
Du bonheur de mes jours , s'il fait votre supplice.
L'amour , premier devoir qu'exige votre foi ,
Ici , comme une grace , est réclamé par moi.

G A B R I E L L E.

J'ai chéri , révére , consolé mon époux ;
Vous avez vu la mort à mes côtés errante ,
Vingt fois m'environner de sa faux menaçante ,
L'abîme du tombeau se fermer , se r'ouvrir ;
Il prend , lâche sa proie , & la vient refaisir.
Dans ce corps défaillant , si l'ame est affaîsée ,
Le sentiment flétri , la raison éclipée ,
Ah ! Seigneur , est-ce à moi qu'il le faut reprocher ?
Je sens plus que jamais mon heure s'approcher.
L'excès de votre amour dont je suis attendrie ,
A fait de vos douleurs le poison de ma vie.....
Faut-il qu'à mon destin vous attachiez le vôtre ,
Quand le Ciel va bientôt séparer l'un & l'autre ?

Bientôt, Fayel, ces traits, ce cœur que vous aimés,
A la terre rendus, y seront consumés.
Souffrez, avec courage, un malheur nécessaire,
Qui détruit tôt ou tard l'union la plus chère.
Puisse tout ce que j'aime être heureux après moi !
Et je meurs sans regret, ainsi que sans effroi.

Une femme ne peut certainement rien dire de plus touchant, ni même de plus tendre à un homme qu'elle ne peut aimer : un amant ordinaire oublieroit peut-être en ce moment jusqu'à ce malheur de n'être point aimé ; il s'oublieroit lui-même, & feroit pénétré de douleur & d'effroi par cette image de la mort prochaine de son amante : un jaloux, tel que Fayel, doit y trouver la matière d'un nouveau reproche : il incidente sur ce mot, *sans regret.*

Sans regret ! votre cœur m'en aurait dû sans doute ;
Peut-être oubliez-vous ceux qu'un autre vous coûte ?

A ce mot terrible, Gabrielle regarde Fayel avec étonnement. Il se hâte de se reprendre.

Un père..... à votre amour n'en peut-il arracher ?
Mais il forma nos nœuds, il ne vous est plus cher.

Fayel annonce à Gabrielle les ordres de son père & de Philippe-Auguste, qui les appelle l'un & l'autre à la Cour. Gabrielle résiste, par la crainte d'y retrouver Coucy ; motif ver-

tueux, qu'elle ne peut cependant avouer. Fayel insiste, mais avec toute la délicatesse de l'amant le plus tendre :

Ma franchise rigide

Demande, près des Rois, votre douceur pour guide....
 Suivez l'ordre absolu d'un Monarque & d'un père.
 Moi, plus amant qu'époux, vous savez si ma voix
 Usa du droit cruel de vous dicter des loix.

Fayel, s'il eût jamais voulu parler en maître,
 Eût commandé l'amour; -- mais l'amour ne peut l'être.

Toujours le ton vrai & la couleur tragique. Il y a, sans doute, des Pièces mieux écrites, ou du moins plus également écrites; nous en connoissons peu où les passions soient plus énergiquement peintes, plus savamment développées; où la terreur & la pitié soient plus excitées; où les caractères soient plus fortement prononcés, & distingués de tous les autres par des convenances plus fines & des nuances plus justes. Nous n'avons rien à dire à ceux qui sentent autrement; les sensations sont involontaires; nous demandons seulement la permission d'avouer la nôtre, en tâchant quelquefois de la motiver.

Scène troisième. Gabrielle raconte comment Vergy, abusant de l'autorité paternelle & de la piété filiale, la força d'épouser Fayel.

Scène quatrième. Fayel fait arrêter Monlac, l'Ecuyer de Coucy, qui cherchoit à s'introduire dans le château d'Autrey ; il l'annonce lui-même à sa femme, en l'observant :

Vous frémissez ! c'est vous qu'il cherchait en ces lieux.

Ce mot est un grand trait de caractère.

Scène cinquième. Albéric vient calmer Fayel, en annonçant que Monlac ne faisoit que passer par Autrey, en allant porter au père de Coucy la nouvelle de la mort de son fils, tué en Syrie. Ce mot fait renaître la joie & l'espérance dans le cœur de Fayel ; il accable la malheureuse Gabrielle, qui s'évanouit : c'est un coup de théâtre terrible. Fayel s'écrie :

Albéric, vois ma honte écrite en ses douleurs !

Et presque en même temps :

Si mes jours vous sont chers, qu'on la rende à la vie.

Si ce n'est pas là nuancer, contraster un caractère, & peindre des passions, il faut renoncer à s'entendre sur les matières de goût.

Scène sixième.

F A Y E L.

Il était aimé ! Je pourrai l'être enfin :

O mon ame ! reçois ce rayon d'espérance.

Mais les lettres qu'on avoit reçues de la Terre-Sainte , ne nommoient point Coucy parmi les morts :

Vivrait-il ? & Monlac , par sa fourbe insolente.....
 Oui, mon pressentiment m'éclaire & m'épouvante....
 Malheureuse ! frémis. — Si tes perfides charmes.....
 Nous périrons tous deux ; je le sens à mes larmes.

Cette interruption ,

Nous périrons tous deux ; je le sens à mes larmes.
 est le sublime de l'impétuosité. C'est par ce vers qu'il falloit finir l'acte. Comment l'Auteur a-t-il pu affoiblir un si beau mouvement par ces vers vagues & inutiles ?

Je sens que mon amour , qui se change en fureur ,
 Peut faire de ces lieux un théâtre d'horreur !

C'est qu'il a cru que ce dernier vers annonçoit plus particulièrement la catastrophe. Qu'il est difficile de savoir s'arrêter , & finir à propos !

A C T E S E C O N D.

Scène première. Gabrielle revenue de son évanouissement , regrette le repos qu'il lui procuroit :

O doux sommeil de l'ame ! ô langueur insensible !
 Si la Mort te ressemble , est-elle si terrible ?

On avoit déjà dit :

O frère de la mort ! &c.

En parlant de l'évanouissement : c'est le *consanguineus lethi sopor* de Virgile.

M. de Belloy a encore imité M. Rousseau dans *Gabrielle de Vergy* ; il a pris du Roman de la Nouvelle Héloïse , la scène qui a pour titre : *l'Inoculation de l'Amour*. Coucy , en partant pour la Terre-Sainte , avoit voulu faire ses adieux à Gabrielle ; il s'étoit introduit dans Autrey , & bravant tous les dangers qu'il avoit à craindre de la part de Fayel , il étoit parvenu à la voir. Gabrielle , qui étoit mourante alors , croyoit l'avoir vu en songe ; & cette idée s'étoit fortifiée en elle , après coup , par la nouvelle de la mort de Coucy. Isaura la détrompe , en lui apprenant que c'est Coucy lui-même qu'elle a vu : mais il s'en faut bien que ce qu'elle lui dit à ce sujet , soit aussi intéressant que ce que Claire écrit à Julie dans la Lettre qui a servi de modèle à cette scène ; la situation est bien différente ; Saint-Preux est éloigné , Julie craint qu'il ne soit plus. Ce qui lui donne ces idées funestes , c'est qu'il lui est apparu dans un temps où elle étoit mourante de la petite-vérole , & qu'elle a cru le voir baiser sa main avec transport : Claire

ne concevant rien de plus affreux que cette idée de la mort d'un amant , s'empresse de désabuser Julie , en lui apprenant que c'est Saint-Preux lui-même qu'elle a vu ; par-là elle détruit entièrement l'idée de sa mort , puisque cette idée n'a d'autre fondement que la prétendue apparition. Mais qu'importe que Gabrielle ait vu Coucy en personne , ou qu'elle ne l'ait vu qu'en songe , puisque Monlac , Ecuyer de Coucy , apporte la nouvelle de sa mort ? Tout ce qu'on peut dire , c'est que cette explication dispose l'ame à l'espérance sur ce qui concerne Coucy , en apprenant à se défier des preuves de sa mort.

Au reste , ce récit contient des détails intéressans , & dans l'original & dans la copie.

NOUVELLE HÉLOÏSE.

» Dans un des momens où j'étois le plus
 » mal , je crus , durant l'ardeur du redouble-
 » ment , voir à côté de mon lit cet infortuné ,
 » non tel qu'il charmoit jadis mes regards ,
 » durant le court bonheur de ma vie , mais
 » pâle , défait , mal en ordre , & le déses-
 » poir dans les yeux. Il étoit à genoux ; il prit
 » une de mes mains , & sans se dégoûter de
 » l'état où elle étoit , sans craindre la com-
 » munication d'un venin si terrible , il la cou-

» vroit de baisers & de larmes. A son aspect ,
 » j'éprouvai cette vive & délicieuse émotion
 » que me donnoit quelquefois sa présence
 » inattendue. Je voulus m'élancer vers lui , on
 » me retint : tu l'arrachas de ma présence ;
 » & ce qui me toucha le plus vivement , ce
 » furent ses gémissemens que je crus entendre
 » à mesure qu'il s'éloignoit..... J'ai souvent
 » rêvé à lui dans mes transports ; mais aucun
 » de ces rêves n'a laissé dans mon imagina-
 » tion , des impressions aussi profondes que
 » celle de ce dernier..... A chaque minute ,
 » à chaque instant , il me semble le voir dans
 » la même attitude ; son air , son habillement ,
 » son geste , son triste regard , frappent encore
 » mes yeux ; je crois sentir ses lèvres se presser
 » sur ma main ; je la sens mouillée de ses
 » larmes ; les sons de sa voix plaintive me
 » font tressaillir ; je le vois entraîner loin
 » de moi ; je fais effort pour l'y retenir en-
 » core..... Est - ce un pressentiment de la
 » mort du meilleur des hommes ? Est - ce un
 » avertissement qu'il n'est déjà plus ? Le
 » Ciel..... m'invite-t-il à suivre celui qu'il
 » me fit aimer ? «

GABRIELLE DE VERGY.

Je crus le voir ici , non tel que la victoire
 Me l'a vingt fois offert , embelli par la gloire ;

Mais tremblant , abattu , pâlé , défiguré ;
 Levant , de loin , sur moi , son œil désespéré ,
 S'élançant tout-à-coup sur cette main glacée ,
 Que ses lèvres de feu sembloient tenir pressée.....
 Son cœur au fond du mien fit retentir ces mots :
C'est le dernier adieu. Cent fois , ma chère Isaura ;
 Ici , depuis deux ans , j'ai cru l'entendre encore ;
 Je vois pâlir son front & palpiter son sein ;
 Je sens jusqu'à ses pleurs qui coulent sur ma main.

Les rapprochemens & les comparaisons ,
 font ce qu'il y a de plus propre à former le
 goût. Rapprochons de ces deux morceaux
 le fameux songe de Pauline , avec lequel ils
 ont beaucoup de rapport , quoiqu'en sens
 contraire.

Je l'ai vu cette nuit , ce malheureux Sévère ;
 La vengeance à la main , l'œil ardent de colère.
 Il n'étoit point couvert de ces tristes lambeaux ,
 Qu'une ombre désolée emporte des tombeaux ;
 Il n'étoit point percé de ces coups pleins de gloire ;
 Qui , retranchant sa vie , assûrent sa mémoire ;
 Il sembloit triomphant , & tel que sur son char
 Victorieux dans Rome entre notre César.

Après un peu d'effroi que m'a donné sa vue :
Porte à qui tu voudras la faveur qui m'est due ,
Ingrate , m'a-t-il dit ; & ce jour expiré ,
Pleure à loisir l'époux que tu m'as préféré.
 A ces mots j'ai frémi , mon ame s'est troublée , &c.

Si , comme nous l'avons dit , il étoit moins intéressant de défabufer Gabrielle que Julie , sur l'idée du songe , parce qu'il reste à Gabrielle une preuve bien plus forte de la mort de son amant , du moins M. de Belloy a su tirer pour son sujet un grand parti de cette visite secrète , que Coucy rend à Gabrielle , comme Saint-Preux à Julie. Fayel est instruit de cette visite par d'Armance, un de ses Ecuyers, qui surprend Coucy ; & cet événement , qu'il se rappelle sans cesse , ouvrant son ame aux soupçons & aux défiances, donne à son caractère plus d'énergie & de développement :

As-tu vu sa joie impitoyable ?

S'écrie Gabrielle ; comme il va s'applaudir

D'avoir pu découvrir la source de mes pleurs !

Infortuné Raoul !

Sans cesse de ta mort jouissant à ma vue ,

Je verrai mon tyran , mon cruel ravisseur ,

Me reprocher mes maux , dont lui seul est l'auteur.

Quoi ! j'outrage Fayel ! mais m'a-t-il opprimée ?

Quel est son crime enfin , que de m'avoir aimée ?

Est-ce à moi , qui le hais , d'accuser mon époux ,

Quand le Ciel me punit , quand son juste courroux ,

Vient m'enlever l'objet de ma flamme infidèle ?

Voilà bien parfaitement ce que Gabrielle doit dire ; voilà les mouvemens dont elle doit être

être agitée. Ce sentiment de piété sévère, qui lui fait voir dans la mort de son amant un trait de la vengeance céleste, est une observation bien fine des mœurs générales du temps, & des mœurs particulières d'une femme tendre, vertueuse & infortunée.

Scène seconde. Nous ne cherchons ici ni à louer, ni à critiquer ; nous ne voulons qu'être justes, & la gloire de M. de Belloy n'a besoin que de cela. La même franchise qui nous a fait donner les éloges les plus forts aux traits profonds qui peignent Fayel, aux traits touchans qui peignent Gabrielle, nous oblige d'avouer que nous croyons appercevoir beaucoup de petites taches dans cette scène. Monlac y vient, avec la permission de Fayel, rendre une visite à Gabrielle, à laquelle il ne peut que confirmer la mort de Coucy ; c'est le motif du consentement de Fayel. Monlac lui cache avec soin, qu'il porte à Gabrielle une lettre de Coucy mourant, qui l'avoit chargé de lui remettre aussi son cœur. Il nous paroît que ce n'étoit point à Gabrielle à prévenir Monlac, comme elle le prévient plusieurs fois dans cette scène, sur les témoignages de la tendresse de Coucy pour elle. Ce n'est point à elle à dire : *Sans doute il est mort de désespoir de m'avoir per-*

due ; & n'a-t-il point parlé de moi en mourant ? Elle doit attendre ces récits , & non les provoquer. Il semble , en effet , qu'elle les arrache plutôt qu'elle ne les obtient ; il semble que Monlac ne veuille que raconter des combats ; qu'il ne revienne aux monumens de l'amour de Coucy , que malgré lui , & que comme forcé par les questions de Gabrielle.

Le récit de Monlac est long , quelquefois un peu froid , quelquefois coupé par des épisodes & , dans quelques endroits , mal écrit.

Dans ces assauts fameux , comptés pour des batailles , Par qui Ptolémaïs nous vendit ses murailles.

Il faut l'avouer , voilà deux mauvais vers ; l'expression y est par-tout défectueuse : *Comptés pour des batailles*. Par qui comptés ? L'Auteur a voulu dire : *Qu'on peut bien les compter pour des batailles*. Ces assauts , par qui Ptolémaïs , &c. Par qui , n'est pas François en cet endroit. Une Ville qui vend ses murailles par des assauts , comptés pour des batailles , tout cela est également recherché & négligé. On voit , encore un coup , que si nous aimons à faire valoir les talens de M. de Belloy , nous ne dissimulons pas ses défauts , au hasard même d'être taxés d'une sévérité excessive par quelques-uns de ses partisans ; toute considération de

liaison, d'amitié, doit cesser. Nous le répétons, il s'agit d'être juste ; & c'est aux amis de M. de Belloy à donner cet exemple, en avouant ses fautes, qui, pour la plupart, concernent le style.

*Quid vetat & nosmet Lucili scripta legentes,
Quarere num illius, num rerum dura negarit
Versiculos natura magis factos, & euntes
Mollius ?*

Monlac raconte comment Coucy a reçu le coup mortel, en se jetant au devant du Roi qu'un Musulman alloit percer : cette action, empruntée de Polyeucte ; où Sévère, de même,

Aux dépens de sa vie,
Sauva des ennemis votre Empereur Décie.

cette action relève Coucy ; & pour le relever encore, par un trait qui n'est pas dans Polyeucte, on observe que le Roi qu'il a sauvé avoit fait son malheur. En effet, c'étoit à la recommandation du Roi, que Vergy avoit donné Gabrielle à Fayel.

Mais lorsque Gabrielle demande :

N'a-t-il pu me nommer avant que de mourir ?
M'a-t-on privée encor de son dernier soupir ?

Il nous semble que Monlac prend un bien long détour pour lui répondre :

Pendant la nuit cruelle, où forçant la nature ;
 Son courage l'a fait survivre à sa blessure ;
 Baigné des pleurs du Roi, qui recueillait les siens,
 J'entendais ses regards qui vous nommaient aux
 miens.

Que Raoul était grand, pleuré par un tel maître !
 Le Roi qui le pleurait, était plus grand peut-être :
 A travers mes douleurs, quel spectacle pour moi !
 L'amitié sur le trône & dans le cœur d'un Roi !
 Enfin nous restons seuls.

Il nous semble que l'éloge de Philippe-Auguste n'est pas bien placé en cet endroit ; il ne produit d'autre effet que d'exciter un petit mouvement d'impatience dans le spectateur, qui veut qu'on lui parle de Coucy & de Gabrielle, & qui n'attend ni ne desire ici l'éloge d'aucun Roi : d'ailleurs l'intérêt que Philippe-Auguste paroît prendre à un homme tel que Coucy, & qui vient de lui sauver la vie, est trop dans l'ordre des procédés communs pour mériter un si grand éloge : ce n'est pas tout que de louer, il faut encore placer & mesurer les louanges.

La lettre de Coucy mourant, est belle & touchante, même après celle de la Romance ; on les a rapprochées dans le Jugement du Journal des Savans.

Le cœur de Coucy ne suit point la lettre,

parce qu'une irruption de Saladin sur le camp François , avoit séparé Monlac de Coucy , & on n'avoit pu reconnoître Coucy parmi les morts , parce que les Musulmans coupoient les têtes des Chevaliers Chrétiens pour les présenter au Sultan.

La même aventure , à cette circonstance près , arrive aussi à Sévère dans Polyeucte :

Lui qu'entre tant de morts immolés à son maître ,
On ne put rencontrer , ou du moins reconnaître.

Scène quatrième. Gabrielle , restée seule , regrette ce cœur qu'elle avoit tremblé de recevoir.

Je sens qu'il manque à ma douleur.
Croyant te voir en lui , te parler & t'entendre ,
J'épancherais mon ame avec ce cœur si tendre.

Jusques-là Gabrielle dit à peu près ce qu'elle doit dire ; mais pourquoi ajoute-elle ?

Bientôt elle pourrait , libre de tout lien ,
En sortant de mon cœur , s'arrêter sur le tien.

Ces subtilités obscures ne se présentent point à l'esprit dans une douleur si profonde & si juste ; c'est l'Auteur qui parle , & qui va chercher avec effort ces idées sophistiquées.

Mais ces légères taches disparaissent devant

les beautés vraiment tragiques de la scène suivante , entre Fayel & Gabrielle.

Scène cinquième. Fayel surprend Gabrielle relisant la lettre de son amant ; il la lui arrache , il reconnoît le feing de Coucy , sa fureur éclate ; Gabrielle , avec la tranquillité de l'innocence , lui dit ces deux seuls mots :

Lisez , & rougissez.

F A Y E L , *après avoir lu.*

C'est l'adieu de Raoul à son heure suprême ,
Ce gage de sa mort.....

G A B R I E L L E .

Est bien doux à vos yeux.

F A Y E L .

Un amant adoré fait seul de tels adieux.

Réflexion bien naturelle , & qui sur-tout ne devoit pas échapper à Fayel. La réponse de Gabrielle est le sublime de la candeur.

Oui , je l'aimais , Seigneur , & j'ai dû vous le taire ,
Quand j'ai craint pour vous deux cet aveu trop sincère.

C'est un trait bien heureux , disons le mot ,
c'est un grand coup de Maître , d'avoir su
ménager un moment où Gabrielle pût , fans

manquer à la prudence ni à la décence , faire un pareil aveu à son mari , au jaloux Fayel , & où ce terrible Fayel , ce jaloux forcené pût , non-seulement n'en être pas offensé , mais même en être attendri : c'est un résultat fin & hardi de la combinaison des circonstances & des caractères. Coucy n'est plus à craindre , il fut aimé , Fayel pourra l'être ; il en a déjà conçu l'espoir à la première nouvelle de la mort de Coucy : de plus , Fayel est soupçonneux , jaloux , impétueux , terrible ; mais il a le cœur droit & l'esprit juste : il sent qu'il n'a rien à opposer aux raisons qu'allègue Gabrielle ; il sent qu'elle n'étoit pas maîtresse de son cœur , qu'elle avoit aimé Coucy dès l'enfance , que sa mère le lui avoit destiné pour époux , que son père avoit disposé de sa main malgré elle : il ne reste plus à Fayel qu'à tomber aux pieds de sa femme , & qu'à essayer de se faire aimer d'elle. Voilà ce qui paroît avoir échappé à un Critique très-éclairé , qui a censuré cet attendrissement de Fayel , comme démentant son caractère ; c'est qu'il n'a vu que le trait principal de ce caractère , *la jalousie* ; il n'a pas réuni tous les autres traits qui balancent celui-là , & sur-tout il n'a pas fait attention aux circonstances. Rien de plus beau , nous osons le

dire, que cet aveu de Gabrielle, & que ce retour de Fayel à la tendresse ; l'aveu fait trembler par ses conséquences pour la fuite, & par les armes terribles qu'il met dans la main de Fayel contre Gabrielle : l'attendrissement de Fayel le rend si intéressant, si aimable, qu'on ne pourra, dans la fuite, le condamner sans le plaindre, & qu'il sera toujours impossible de le haïr. Par combien de traits de sentiment il justifie sa jalousie & ses fureurs !

Ah ! l'amour qu'on dédaigne a droit d'être jaloux....
Je sens deux fois tes maux, quand c'est moi qui les
cause.

Fayel est vers vous seul emporté loin de soi ;
Ma funeste existence est plus en vous qu'en moi ;
Mes jours, si vous m'aimiez, feroient purs & tranquilles :

Hélas ! qu'aux cœurs heureux les vertus sont faciles !

Voilà un de ces vers, que le naturel, la vérité, sur-tout l'occasion fréquente d'en faire l'application, ne peuvent jamais laisser oublier. Fayel continue : Le Ciel, dit-il,

T'enlève mon rival pour mieux ferrer nos nœuds ;
Il détruit l'aliment de ta flamme funeste ;
Il veut que, sans combats, la victoire te reste.
Ton joug est désormais plus léger & plus doux ;
Remplis ton seul devoir, règne sur ton époux ;

Inspire-moi ton ame & si pure & si tendre ;
 Sur tout ce qui t'approche elle fait se répandre :
 A tes rares vertus Raoul dut sa grandeur.
 Rends-moi..... tel qu'il était, pour mériter ton cœur !

Voilà le mot qui doit le plus coûter à Fayel ;
 & quelle générosité dans ce mot ! comme il
 ennoblit Fayel ! comme il le fait aimer !

Arbitre de mon sort , maîtresse de ma vie ;
 Tu vas de mes destins répondre à ma patrie ;
 Sur les pas des Héros j'ai su me signaler ;
 Soutenu par ta voix , je puis les égaler :
 Tu m'as fait imiter ta noble bienfaisance ;
 Je vais la surpasser. Ah ! vois pour l'indigence ;
 Pour mon peuple épuisé tous mes trésors s'ouvrir ;
 Je ferai des heureux , ce sera m'enrichir.

Ce dernier vers est encore imité de la Nouvelle Héloïse.

» Rapproche de moi les malheureux que
 » mon abord intimide ; ne crains d'abuser ni
 » de ma bourse , ni de mon crédit ; prends ,
 » épuise mes biens , fais-moi riche, dit le Lord
 Edouard à Saint - Preux.

Mais ce qui appartient en propre à M. de Belloy , c'est l'art , ou plutôt cette éloquence sans art , avec laquelle Fayel intéresse Gabrielle à l'aimer , par tous les motifs de l'honneur & de la bienfaisance , & au nom de toutes les

vertus. Il faut l'avouer , ce seroit un vrai malheur d'être plus porté à critiquer des beautés si touchantes , qu'à les admirer , qu'à les sentir jusqu'au fond du cœur. Gabrielle en est attendrie ; & elle cesseroit d'intéresser , si elle ne l'étoit pas ; elle s'écrie :

Et contre tant d'amour , mon cœur put se défendre !
Je le sens pénétré d'une plainte si tendre.

Vous qui me demandez des leçons de vertus ,
Vous en offrez l'exemple à mes esprits confus.....

Commandez , je vous dois le plus grand sacrifice.

Ciel ! le puis-je achever , & détruire en un jour

Le sentiment profond du plus constant amour ? —

Je vous offense encor. — Mais pourriez-vous me croire ,

Si je vantaïs déjà cette prompte victoire ?

Daignez attendre tout du temps , de mes efforts ,

Du droit de vos vertus , du pouvoir des remords :

J'ai honte..... de n'oser promettre davantage :

De ma sincérité cette crainte est le gage.

Tout ceci nous paroît plein de raison , de convenance , de sentiment , d'éloquence ; nous n'y trouvons rien à reprendre , ni pour les idées , ni pour l'expression ; nous ne désirons , ni ne concevons rien de mieux. Nous appercevons bien une ressemblance éloignée entre quelques endroits de ce discours , & certains traits du discours d'Alzire à Gusman au quatrième Acte :

C'est moi , c'est ton épouse ,
 C'est ce fatal objet de ta fureur jalouse ,
 Qui n'a pu te chérir , qui t'a dû révéler ,
 Qui te plaint , qui t'outrage , & qui vient t'implorer.
 Je n'ai rien déguisé ; soit grandeur , soit foiblesse ,
 Ma bouche a fait l'aveu qu'un autre a ma tendresse....
 Tu t'assûres ma foi , mon respect , mon retour ;
 Tous mes vœux (s'il en est qui tiennent lieu d'amour) ;
 Pardonne.... je m'égare.... éprouve mon courage....
 Ce cœur simple , & formé des mains de la Nature ,
 En voulant t'adoucir , redouble ton injure.

Mais nous ne pouvons que louer M. de Belloy , d'avoir choisi un si bon modèle , & de l'avoir si bien imité.

En général , la fable de *Gabrielle de Vergy* a des ressemblances marquées avec celle d'*Alzire* ; c'est , dans l'une & dans l'autre , une femme que son père a mariée malgré elle à un homme qu'elle n'aimoit point ; une femme qui aime toujours son amant qu'elle croit mort , & qu'elle revoit après l'avoir pleuré. *Gabrielle* représente *Alzire* ; *Fayel* répond à *Gusman* , & *Raoul* à *Zamore*. La même ressemblance se trouve aussi , à peu de chose près , entre *Gabrielle de Vergy* & *Polyeucte* ; mais malgré ce rapport général , les différences spécifiques sont si fortes , que l'Auteur de *Gabrielle* ne perd rien du mérite de l'invention.

Gabrielle continue :

Je fais que ce n'est plus vous rendre un digne hom-
mage ,

Ce n'est plus signaler ma foi ni mon courage ;
Qu'après sa mort , hélas ! oublier mon amant ;
Que n'ai-je le bonheur de l'oublier vivant !

Parmi tant de beautés d'un ordre supérieur ,
le charme de ce dernier vers se fait encore
sentir d'une manière particulière ; il contient
tout à la fois un regret pour Coucy , un vœu
tendre pour Fayel , un vœu noble & dicté par
le devoir , pour Gabrielle elle-même.

Scène sixième. Cette scène , qui n'a que dix
vers , fait autant d'effet que la précédente ;
elle est d'un mouvement tragique & d'un myf-
tère effrayant ; elle change les dispositions
des personnages , donne une violente secousse
à l'action , & noue fortement l'intrigue. Albéric
annonce , avec embarras , à Fayel , qu'il a une
étrange nouvelle à lui apprendre , à lui seul ,
en secret : Fayel , dans le mouvement aimable
de joie & d'espérance , dont il est occupé ,
s'écrie , en montrant Gabrielle :

Ah ! parle sans contrainte , & ne lui cache rien ;
Ami , mon cœur n'a plus de secrets pour le sien.

Albéric insiste pour parler à Fayel seul.

F A Y E L.

Quel est donc ce mystère ?

Je tremble.

G A B R I E L L E , à part.

D'où me vient cette sombre terreur ?

F A Y E L.

Madame , permettez : — excusez mon erreur :

Quels que soient les secrets qu'il veut ici m'apprendre ,

Croyez qu'en votre sein je courrai les répandre.

Gabrielle sort.

Scène septième. La nouvelle qu'apportoît Albéric , est que Coucy est vivant , qu'il est de retour en France , & même à la Cour. Fayel alors ne se connoît plus ; il croit avoir toujours été trompé par Coucy , par Monlac , par Gabrielle ; il croit avoir été le jouet d'une femme perfide ; toute confiance est détruite ; Fayel est pour jamais livré aux furies.

Et je viens de tomber aux pieds de la parjure !

C'est-là son premier cri : puis songeant à son rival & à la vengeance :

Lui-même cette fois m'apprend à le punir.

Oui , son billet infame & m'inspire & me guide.

Allons plonger ce fer au sein de la perfide ;

Et courons aussi-tôt offrir son cœur fumant
 Aux yeux épouvantés de son indigne amant.....
 Elle est la plus coupable ,
 C'est elle qui verra ce spectacle effroyable.
 Que le cœur de Raoul soit percé le premier ;
 J'apporterai ce don qu'il feignoit d'envoyer.

Voilà l'excuse de Fayel , & voilà un grand adoucissement apporté d'avance à l'atrocité qu'il doit commettre. C'est par-là que finit ce second Acte , un des plus passionnés qui soient au Théâtre.

Observons que ces deux premiers Actes se passent entre Fayel & Gabrielle , entre le mari & la femme , sans qu'il y ait d'ailleurs d'autres interlocuteurs que des confidens. Observons que l'intérêt n'y perd rien ; c'est peut-être le chef-d'œuvre de l'art.

A C T E T R O I S I È M E .

Scène première. A ce tableau d'une jalousie furieuse , succède celui d'un amour tendre & délicat. Raoul de Coucy , échappé à la mort , & à peine guéri de ses blessures , vient chercher Gabrielle ; malheureux de voir celle qu'il aime entre les bras d'un autre ; heureux s'il peut la revoir un instant ; ses souvenirs , ses regrets , ses reproches sont doux ; il est aimé.

Il paroît en habit de simple Ecuyer ; il se fait annoncer à la Comtesse de Fayel , comme un ami du Comte de Rhétel , parent de Gabrielle. Resté seul un moment , il reconnoît ces lieux où son amour est né , où tout lui en rappelle le souvenir & lui en retrace les monumens.

Respire enfin , Raoul , dans des lieux qu'elle habite !.....

Voilà de notre amour les premiers monumens... ..
Que de doux souvenirs dont le charme suprême ,
A qui n'est plus heureux , tient lieu du bonheur même !

Je gémis. Gabrielle , en d'autres temps , hélas !
Prêt de te voir ici , je ne gémissais pas.....
Fayel ! est-ce le nom que tu devrais porter ?
Sous un joug odieux , séchant dans l'amertume ;
La langueur du trépas lentement te consume ,
Et mes jours presque éteints ont pu se rallumer.—
Ne meurs point pour l'amour , vis plutôt sans
m'aimer.
Sans m'aimer ! quel espoir !

Il n'y a pas-là un trait qui ne soit naturel ,
& qui ne soit naturellement exprimé.

Scène seconde. Reconnoissance de Coucy & de Monlac , qui est ce qu'elle doit être , mais qui paroît d'un-intérêt un peu froid , en comparaison de la reconnoissance qu'on attend

entre Coucy & Gabrielle ; cependant cette scène amène des éclaircissemens nécessaires ; c'est là que Raoul apprend l'effet que la nouvelle de sa mort a produit sur Gabrielle.

Scènes troisième & quatrième. Gabrielle paroît de loin ; Coucy s'écrie :

Dieux ! la voici !.....

Elle marche à pas lents vers cette voûte obscure ;
Je vois ses traits divins , l'honneur de la Nature ;
Non , jamais sa beauté dans sa brillante fleur ,
N'eut cet appas touchant de la tendre langueur ,
Qu'un chagrin , que je cause , imprime à tous ses charmes !

Sentiment bien vrai , & rendu , comme tous les autres , avec l'expression propre , qui est toujours la plus simple.

Gabrielle paroît frappée de ce que Fayel est parti sans lui rien dire : ce mot rappelle à la fois & la promesse que Fayel avoit faite , de confier à Gabrielle le secret qu'Albéric alloit lui révéler , & la raison qui l'a fait manquer à cette promesse : le spectateur frémit d'effroi , en songeant que , tandis que Gabrielle pleure encore la mort de Coucy , Fayel sait qu'il vit , & travaille à le surprendre. Gabrielle espère que cet ami de Rhétel , qu'on vient de lui annoncer , va l'instruire de ce qui se passe.

Je

Je l'ai cru dans ces lieux. — Un désordre enchanteur,
Un doux saisissement vient charmer ma douleur.
Toi qui ne m'entends plus, hélas ! dès notre enfance ;
C'est ainsi que l'amour m'annonçait ta présence.

Voilà de ces vers inspirés, de ces vers trouvés dont on parle quelquefois. Il étoit impossible d'imaginer un moyen plus heureux, & d'encourager Coucy, & de disposer Gabrielle à l'entrevue qui va suivre.

C O U C Y , *paroiſſant.*

C'en est trop ; approchons ; je le puis sans effroi ;
Son cœur l'a prévenue , il lui parle de moi.

G A B R I E L L E .

O Ciel ! quel son de voix sorti de ce lieu sombre !.....
Quel objet !

C O U C Y , *s'approchant.*

Elle tremble , & moi-même.....

G A B R I E L L E .

Chère ombre ,
Que je crois voir sans cesse errante à mes côtés ,
Ne persécute plus mes sens trop agités !

C O U C Y .

Daignez voir.....

G A B R I E L L E .

Où fuirai-je ?

C O U C Y.

Eh quoi ! votre épouvante....

G A B R I E L L E.

C'est un songe ; & ce cœur dont l'image présente.....

La durée de l'erreur de Gabrielle, qui refuse d'en croire ses sens , est suffisamment justifiée par la certitude qu'elle a de la mort de son amant , & par la forte impression qu'a faite sur elle l'idée de ce cœur qui devoit lui être remis.

Coucy se jette à ses pieds, lui prend la main, & s'écrie :

Ce cœur respire , il vit , il brûle encor pour toi.

G A B R I E L L E.

Ah ! se peut-il ? Raoul ! — tu vis ! — je te revois !
Je ne m'étonne plus , si , formé pour te suivre ,
Au bruit de ton trépas mon cœur a pu survivre.

Scène cinquième. Monlac & Isaure arrivent ;
Coucy & Gabrielle occupent toujours la scène : cette scène est longue , mais elle est remplie. Des amans qui se retrouvent , après tant d'événemens , après s'être crus séparés pour jamais , ont tant de choses à se dire ! Les combats entre le devoir & l'amour ; le plaisir de se revoir , le besoin de se parler , la

nécessité de se quitter , la crainte du retour de Fayel , répandent sur cette scène beaucoup de mouvement & d'intérêt.

Coucy doit expliquer le miracle de son retour à la vie ; & Gabrielle doit lui demander cette explication : » C'est à vous , Madame , » répond Coucy , que ce miracle est dû ; je » dois la vie aux vertus bienfaisantes que vous » m'avez enseignées «. Sévère dit de même à Fabien : » Je dois à Pauline toute ma fortune :

Je l'ai dans les combats trouvée heureusement ;
En cherchant une mort digne de son amant :
Ainsi ce rang est sien , cette faveur est sienne ,
Et je n'ai rien enfin , que d'elle je ne tiennne.

Coucy explique ce qu'il a dit : » Richard » égorgeoit ses prisonniers : je donnai » l'exemple de sauver ceux du Roi :

Je réclamai pour eux la loi constante & pure
Que la Religion reçoit de la Nature :
Ma clémence eut bientôt son prix inespéré.
Sans défense , à mon tour , aux Sarrafins livré ,
Mon aspect attendrit leur cruauté sauvage.....
Je me vis prodiguer l'utile & prompt secours
De cet art qui commande à l'ame fugitive.....
Tant la reconnoissance a d'invincibles droits ,
Par qui l'humanité nous rappelle à ses loix !

Sans distinguer le culte & l'Empire où nous sommes,
L'homme chérit toujours le bienfaiteur des hommes.

Voilà la morale qu'il faut sans cesse présenter aux hommes, le pouvoir des bienfaits, le prix assuré des vertus. Il y a peut-être quelques négligences dans ces vers : *l'Empire où nous sommes* est une mauvaise expression, qui ne se trouve là que pour rimer avec *les hommes* ; mais les idées sont respectables & utiles, & l'expression est bonne en général ; le dialogue est vif & pressé dans quelques endroits.

G A B R I E L L E.

Tu mourrois pour l'amour, va vivre pour l'honneur.

C O U C Y.

Eh ! qu'importe la gloire à qui perd le bonheur ?

G A B R I E L L E.

Ton Roi que tu chéris.

C O U C Y.

C'est lui qui nous sépare.

G A B R I E L L E.

Sans savoir nos malheurs, ingrat, il les répare.
Tu règues dans sa Cour, ses bienfaits.

C O U C Y.

Ah ! sans toi ;

La Cour, le Monde entier, n'est qu'un désert pour moi.

G A B R I E L L E.

Tu devrois me donner l'exemple du courage.

C O U C Y.

Je dois , perdant le plus , me plaindre davantage.

G A B R I E L L E.

Ton ame peut du moins exhaler sa douleur ;
 Mes chagrins renfermés vont dévorer mon cœur :
 Va gémir loin de moi , rien ne peut te contraindre ;
 Laisse-moi la douceur d'être la plus à plaindre.

Tout ceci ressemble encore , mais seulement
 d'une manière éloignée & générale , à quel-
 ques endroits d'*Alzire* , & à la scène de l'entre-
 vue de Sévère & de Pauline dans *Polyeucte*.

L'entretien de Coucy & de Gabrielle , est
 interrompu par l'arrivée du redoutable Fayel :
 Gabrielle , pour l'intérêt de sa vie & de son
 honneur , motif sans réplique , oblige Coucy
 de se cacher , malgré la répugnance de celui-ci
 pour cette démarche timide , qui , en effet ,
 déplaît un peu au spectateur , comme autrefois
 la fuite de Polidore & sa retraite dans le
 tombeau des Rois , déplaisoient dans *Zelmire* ;
 Monlac court , pour retarder l'entrée de Fayel ;
 Gabrielle sort d'un autre côté avec Isaure.

Scène sixième. Fayel entre l'épée à la main ;
 il a percé Monlac , qui vient mourir à ses

yeux , en rendant un dernier témoignage à la vertu de Gabrielle , à l'innocence de Coucy : on l'emporte , & son corps reste sous un portique , que Fayel fait fermer , jusqu'à ce qu'il puisse joindre à cette première victime celles qu'il brûle encore d'immoler. Fayel , resté avec Albéric , a une scène d'explication , dont l'art ne doit point nous échapper. Quoiqu'en général un jaloux ne puisse être trop jaloux au Théâtre , parce qu'il n'y a point d'excès où cette affreuse passion n'entraîne , il ne faut pourtant jamais perdre de vue cette maxime d'Horace :

*Est modus in rebus , sunt certi denique fines ,
Quos ultra citràque nequit consistere rectum.*

L'Auteur a bien senti qu'on pourroit trouver Fayel trop crédule dans sa jalousie ; comment peut-il croire , en effet , que , pour le tromper , on ait imaginé un stratagème aussi grossier que celui de la feinte mort de Coucy , tandis que Coucy reparoissoit publiquement à la Cour ? Il est donc forcé de croire la vérité ; c'est-à-dire , de croire que Fayel , laissé pour mort , a été sauvé contre toute espérance , par quelque événement extraordinaire ; lorsqu'Albéric , ébranlé par les raisons de Fayel , insiste cependant sur cette question : *Pourquoi*

cette feinte mort ? Fayel est réduit à répondre : *Que fais-je ?* Il est vrai que ce n'est point à lui à résoudre toutes les objections , à expliquer tous les mystères d'un stratagème employé contre lui , & dont ses ennemis se sont réservé le secret ; il suffit que Fayel ait des raisons plausibles de se croire trompé. Voici ses raisons :

1°. Coucy , en partant pour la Terre-Sainte , s'étoit déjà introduit dans Autrey , où il avoit vu secrètement Gabrielle.

2°. Quand Fayel avoit proposé à Gabrielle , au nom du Roi & du Comte de Vergy , de venir à la Cour , elle avoit résisté ; c'est qu'elle vouloit rester dans la solitude d'Autrey , pour y voir à loisir son amant en l'absence de son mari. Ainsi , ce refus qu'elle avoit fait par vertu , & pour éviter les occasions de revoir Coucy , se tourne en indice contre elle , & devient une preuve d'infidélité. Voilà le grand art des intrigues dramatiques ; rien n'est plus ingénieusement conçu , ni plus habilement exécuté.

3°. Monlac annonce la mort de Coucy ; Gabrielle laisse adroitement surprendre dans ses mains un dernier écrit de Coucy mourant , (car voilà comment doit voir & raisonner la jalousie) ; & Coucy est vivant , & il vient à

Autrey voir Gabrielle ! D'après ces circonstances , Fayel ne met plus de frein à son imagination ; il suppose tous les crimes où l'infidélité peut conduire ; on en veut non-seulement à son honneur, mais à ses jours ; & cette idée est confirmée par la résistance que lui a opposée Monlac. Si l'artifice qu'on emploie pour le tromper , lui paroît mal choisi & inexplicable , le projet de tromper lui paroît évident. C'en est assez pour un homme du caractère de Fayel. Il mande Gabrielle ; elle vient.

Scène septième. Cette scène est d'un tragique terrible. Gabrielle y paroît comme une victime sous la main du Tyran qui va l'immoler ; il veut se déguiser , & ne connoît point cet art dangereux ; sa colère éclate à travers l'ironie amère qui cherche maladroitement à la couvrir ; des éclairs de fureur percent de temps en temps ce nuage.

Madame , auprès de vous mon amour me ramène ;
Prêts à nous séparer..... sans doute pour long-temps ,
Je viens vous confier quelques soins importants.
Vous voulez fuir la Cour , & j'y souscris sans peine ;
Seul , je suivrai Philippe aux rives de la Seine.
Puisqu'Autrey désormais a pour vous tant d'appas
De ces lieux si chéris..... vous ne sortirez pas.

J'ai su , près du Monarque , excuser votre absence.
De vos justes raisons j'ai senti la puissance ;
Votre vertu craignait de revoir un amant , —
Et doit plus que jamais le craindre en ce moment ;
Car , je n'en doute pas , vous êtes informée
Que Raoul , démentant la vaine renommée ,
Vit , & revient vainqueur. — Jugez si , dans ce jour ,
Où j'ai connu , par vous , sa flamme & votre amour ,
J'approuve & je chéris la noble retenue ,
Qui fuit si prudemment les dangers de sa vue.
Mon cœur à des soupçons ne peut plus s'arrêter ;
Je fais sur vos sermens combien je dois compter.

Il l'embarrasse par des questions pressantes.

Que j'aime à voir ce trouble !

Il me rassûre.

Il lui parle de cet Ecuyer de Rhétel , qui a
demandé à la voir , & qu'il fait être Coucy lui-
même :

Monlac l'attend ailleurs pour peu d'instans peut-être.

Mot effrayant pour Gabrielle , si elle pouvoit
en pénétrer le sens ; effrayant pour le specta-
teur , qui est dans la confidence. Mais , pour-
suit Fayel :

L'ami de Réthel devrait-il se cacher ?

G A B R I E L L E .

Il est parti.

F A Y E L.

J'en doute , & je le fais chercher.
Comme il connaît Raoul , je lui voudrais apprendre,
S'il songe à me tromper , le fort qu'il doit attendre.

Tout ces mots sont terribles. On vient avertir Fayel que les recherches ont été inutiles. Il part pour les redoubler. Gabrielle , épouvantée de cet entretien , se jette entre les bras d'Isaure , qui ne la rassûre pas.

Madame , la terreur est dans tous les esprits ;
Sur les fronts consternés vos malheurs sont écrits ;
Tout semble en ce Palais se troubler , se confondre.
Quand j'interroge , à peine on ose me répondre.
Quand je nomme Monlac , on me fuit en tremblant ;
J'ai cru voir un Soldat cacher son bras sanglant.

L'Acte finit par ces mouvemens d'effroi , qui préparent , par degrés , le spectateur à la catastrophe terrible de la Pièce.

A C T E Q U A T R I È M E.

Scène première. Fayel est parti pour accompagner Philippe-Auguste à Paris : il est parti , en affectant un calme , qui est d'autant plus suspect à Gabrielle , que la garde est redoublée à Autrey ; & que , si Raoul y est encore renfermé , il paroît impossible qu'il en sorte.

Il faut , sans détruire cette dernière objection , qui est certainement d'une grande force , paroît desirer que Coucy paroisse , pour recevoir de Gabrielle l'ordre absolu de ne la plus revoir , de ne plus l'exposer , de ne plus s'exposer lui-même à de pareils dangers.

Vous seule à ces raisons donneriez tout leur poids ;
L'amant désespéré n'entend plus qu'une voix :
L'arrêt , qui le résout à s'immoler lui-même ,
Doit être prononcé par la bouche qu'il aime.

Gabrielle ne se sent pas la force de prononcer cet arrêt :

Si je pouvais bannir Raoul de ma mémoire ,
Je sens que j'en mourrais , en pleurant ma victoire.

Il est impossible qu'on meure de douleur d'avoir oublié son amant ; il y a ici contradiction dans les termes : on peut mourir seulement des vains efforts qu'on fait pour l'oublier. Quand Thétis , dans M. de Fontenelle , dit à Pélée :

Mon cœur s'est engagé sur l'apparence vaine
Des feux que tu feignis pour moi ;
Et je veux m'en punir , en m'imposant la peine
D'en aimer un autre que toi.

Elle exprime un sentiment fin & très-vrai au moment où elle parle. Parvenir à aimer

un autre que Pélée , est une tâche pénible qu'elle s'impose , & qui doit alors lui paroître un supplice. Mais , en supposant cette victoire remportée , & une passion conçue pour un autre , il y a trop de subtilité à dire qu'on mourra de douleur de ne plus aimer son ancien amant. Gabrielle charge Ifaure d'aller porter à Coucy l'ordre de ne la plus voir.

Va , s'il est dans ces lieux , porte à ce cœur fidèle
D'un éternel exil la sentence mortelle ;

Mais adoucis les traits dont il faut l'accabler :

Hélas ! en le frappant , cherche à le consoler :

Dis-lui que ses malheurs font toute sa souffrance ;

Dis-lui que j'ordonnais..... & pleurais son absence.

Quel emploi je te donne ! Ah ! la seule amitié

Sait joindre le courage à la tendre pitié.

Après tout ce que nous avons dit pour & contre M. de Belloy , nous n'avons plus rien à ménager ; nous avouons avec franchise que ces vers nous paroissent charmans , qu'ils rendent Gabrielle encore plus aimable & plus intéressante. *Quel emploi je te donne !* est un trait profond. Gabrielle croit que le sentiment qui la possède , domine de même dans tous les cœurs ; & parce que cet emploi seroit trop pénible pour elle dans l'état actuel de son ame , elle le juge trop dur pour une autre. C'est connoître le cœur humain.

Scène seconde. Coucy paroît. Voilà donc une seconde entrevue de Coucy & de Gabrielle. La situation est la même qu'au troisième acte : Fayel est absent ; Coucy & Gabrielle se croient en sûreté ; le spectateur sent que la scène finira, comme au troisième acte, par l'arrivée subite de Fayel. Tout est donc absolument semblable, & cependant les deux scènes ne se ressemblent en rien, tant l'Auteur a su varier, par les détails, ce fond uniforme ! La scène du troisième acte, étoit une scène d'attendrissement ; celle-ci est une scène d'enthousiasme. Raoul a fait de son côté les mêmes réflexions que Gabrielle & Ifaure ; il vient prier Gabrielle de le sacrifier & de l'oublier ; & soit qu'elle conserve la vie, ou qu'elle y renonce, c'est son exemple en tout qu'il veut suivre. Gabrielle saisit son idée, & l'embellit encore :

Promettons-nous de vivre, & de ne plus nous voir.

Tandis que loin des Rois, je vais dans ces asyles
 Consacrer tous mes jours à des vertus tranquilles ;
 Sur un plus grand Théâtre en triomphe porté,
 Oracle de la France & de l'Humanité,
 Présentez aux Mortels le flambeau du Génie ;
 En éclairant le Monde, honorez la Patrie ;
 Ami de votre Maître, allez devant ses pas
 Être encor son égide au milieu des combats :

Et de vos grands succès m'offrant toujours l'hommage ,

Quand l'amour vous viendra retracer mon image ;
 Alors de vos vertus me croyant le témoin ,
 Pour les accroître encor , prenez un nouveau soin :
 C'est ainsi qu'éloignant l'ombre même du crime ,
 Notre amour deviendrait un sentiment sublime ;
 Et que , malgré l'hymen , le devoir & le sort ,
 Nous pourrions à jamais nous aimer sans remord.

Tout ceci est également noble & touchant ;
 cet amour est parfaitement dans les mœurs de
 la Chevalerie , & il est dans la nature du cœur
 humain de se faire de ces illusions. Le specta-
 teur regrette que Fayel ne puisse entendre
 cette scène ; elle pourroit le désarmer & le
 détromper.

Le couplet de Coucy n'est pas moins rempli de beautés :

Quel cœur m'avait choisi ! quelle amante je perds !....
 Vergy , par votre voix , que la gloire est puissante !
 Quel est de la beauté le charme séducteur !.....
 C'en est fait. Je dois compte au Monde , à ma Patrie ,
 Des trésors dont , par vous , mon ame est enrichie.
 Combien je ferais vil de les ensevelir !.....
 Je vivrai pour la France à nos deux cœurs si chère ,
 Pour tant d'infortunés — qui le sont moins que
 nous.....

Ce mot : *qui le sont moins que nous*, est un

trait naturel & senti, que le souvenir des malheureux doit nécessairement amener. Cette scène, par son contraste avec celle qui suit, par les différences heureuses qui la distinguent de celle du troisième acte, malgré la ressemblance du fond, mérite les plus grands éloges. L'idée de cette scène est d'un Poète intelligent, l'exécution d'un Poète sensible; le style même est d'un bon Ecrivain.

Remarquons sur ce dernier article, que si, dans le genre Epique, dans la Poésie descriptive, M. de Belloy est quelquefois emphatique & forcé :

Durus componere versus ;
Nam fuit hoc vitiosus.

Il est souvent très-heureux & très-naturel dans la Poésie de sentiment. Or, la Poésie Epique & descriptive, est quelquefois d'usage dans la Tragédie, comme le genre Dramatique dans l'Epopée; mais elle n'en est jamais la partie essentielle : c'est la Poésie de sentiment qui est l'ame de la Tragédie.

On peut trouver des fautes, & dans l'ensemble & dans les détails de cette même scène. Quant au fond, la difficulté que Gabrielle a elle-même proposée, subsiste toujours. Toutes les avenues du Château d'Autrey étant gar-

dées , comment Raoul pourra-t'il en sortir ? Or, Raoul & Gabrielle , étant dans un danger si pressant , ne doivent pas s'occuper d'autre chose ; leurs sublimes projets , leurs éloquens discours , & tous ces beaux traits d'enthousiasme , sont visiblement déplacés. L'Auteur a senti l'objection , & a voulu la prévenir , en faisant dire à Gabrielle : *Ce danger cesse enfin* ; mais elle le dit gratuitement ; car , sans compter les soupçons qui lui restent sur la fausse tranquillité de Fayel , elle a prouvé elle-même , que le redoublement de la garde , malgré l'absence de Fayel , laissoit subsister le danger.

L'Auteur a encore voulu affoiblir cette dernière objection , en faisant dire à Gabrielle :

Allez , vous connoissez tous les sentiers obscurs.....

Mais Fayel les connoît aussi , & les fait sans doute garder : Fayel va peut-être revenir , & , dans tous les cas , il est impossible à Coucy d'échapper.

On pourroit répondre , qu'à la vérité , le spectateur , qui s'attend au retour de Fayel , frémit du danger des deux amans ; mais qu'il est naturel que des amans l'oublient , qu'un Héros tel que Coucy le brave , que son amante se fasse illusion. Cette sécurité même , & cet oubli , ajoutent à la terreur & à la pitié.

Les

Les Critiques pourroient répondre aussi , que , si des amans peuvent oublier leurs propres dangers , ils doivent trembler l'un pour l'autre ; que l'oubli du danger peut ajouter à l'intérêt , quand il n'est qu'une imprudence , & qu'il ne va point jusqu'à la déraison : mais quand Gabrielle vient de prouver que , si Raoul est dans Autrey , il y est enfermé de manière à n'en pouvoir sortir , il est déraisonnable , qu'au lieu de chercher les moyens de l'en tirer , elle lui dise , & se dise à elle-même , que le danger a cessé , lorsqu'au contraire il est augmenté.

Quant aux détails , il y en a peu de défectueux dans cette scène : cependant , au moment de la séparation , Coucy dit : *Mon courage chancelle*. Et Gabrielle répond : *Non , Seigneur*. Que signifie ce , *Non , Seigneur* ? Gabrielle veut-elle dire à Raoul : *Vous vous défiez trop de vos forces , vous avez plus de courage que vous ne pensez* ? C'est le propos qu'on tient à un enfant qu'on veut piquer d'honneur. Toute autre réponse eût mieux valu. Mais c'est une légère tache dans une scène très-brillante & très-originale , quoique prise dans les mœurs de la Chevalerie.

Scène cinquième. Scène terrible. Fayel , qui

épioit Coucy , fond sur lui avec ses Gardes ; Coucy se débat contre eux ; son épée tombe ; on l'enchaîne ; Fayel fait ouvrir le portique où est le corps de Monlac ; il montre ce corps à Coucy & à Gabrielle. Prêt à les égorger eux-mêmes , il les accuse d'avoir attenté à sa vie ; Coucy lui donne un démenti.

Qui , nous ? contre tes jours tramer quelque dessein !
 Sans doute , quand tes feux m'allaient ravir sa main ,
 Si de ce coup fatal j'avais eu connaissance ,
 Tu m'aurais vu bientôt , armé par la vengeance ,
 Même aux yeux de son père , osant te défier ,
 L'obtenir , ou la perdre , en digne Chevalier....
 Eh bien ! vil imposteur ! j'ose te démentir....
 Je déclare innocens , Monlac , Moi , — Gabrielle :
 Tu n'es plus son époux , tu t'es armé contre elle.

Nous imprimons ce vers :

Je déclare innocens , Monlac , moi , — Gabrielle :
 comme M. de Belloy l'avoit imprimé , c'est-à-dire , avec la marque d'une suspension entre le mot : *Moi* , & le nom de Gabrielle ; suspension que l'Acteur , également intelligent & passionné , qui fait le rôle de Coucy , rend très-sensible dans son jeu. Oserions-nous dire que cette suspension nous paroît un peu équivoque , & que nous ne pouvons nous flatter d'en bien pénétrer le sens ? Il sembleroit

d'abord que Coucy hésite à garantir l'innocence de Gabrielle ; le contre-sens feroit trop fort. Coucy veut-il dire : » Ce feroit à toi , » vengeur-né de Gabrielle , à défendre son » innocence , & c'est faire un affront à son » époux , que de remplir pour lui ce devoir ; » mais

Tu n'es plus son époux , tu t'es armé contre elle ?

Quel que soit le sens de cette suspension , il ne nous paroît pas assez clair.

Fayel , aveuglé par la fureur , alloit se déshonorer par une vengeance lâche & cruelle ; il entend son rival réclamer la loi des Chevaliers : C'est moi , dit-il , qui la réclame.

Qu'on lui donne une armure. Allons au champ d'honneur.....

Je pourrais te punir , j'en ai le droit , sans doute : Tu croirais , en mourant , que Fayel te redoute.

Cette idée du duel est très-heureuse ; elle relève Fayel , elle lui sauve l'honneur , elle amène le dénouement de la manière la plus naturelle. Coucy lui-même , est obligé de rendre hommage à ce mouvement de l'ame de Fayel :

Ah ! ton cœur une fois s'est montré digne d'elle.

C'est le mot d'Edouard dans le *Siège de Calais*,

lorsqu'il reçoit le cartel de Philippe de Valois.

Valois est digne enfin de disputer mon Trône.

Une autre convenance , très-bien faisie , est que Fayel conserve toute sa férocité , excepté sur le seul article de la Chevalerie.

Tu mourras avec moi , quand il serait vainqueur ,

Dit-il à Gabrielle.

Soldats , loin de mes yeux entraînez l'infidelle ;

Sur l'ordre d'Albéric , vous disposerez d'elle.

C O U C Y , *aux Soldats.*

Barbares , de ses jours vous répondrez au Roi.

F A Y E L.

Seul je réponds pour vous ; n'obéissez qu'à moi.

Tout ceci est vif , rapide & terrible. Il ne reste qu'une espérance de salut pour Gabrielle ; c'est que Coucy soit vainqueur : alors on sent que , malgré la menace de Fayel , le sort de Gabrielle peut changer ; mais alors aussi son amant sera le meurtrier de son mari ; la situation ne peut être plus tragique , ni d'un intérêt plus pressant. Fayel termine l'acte par cette imprécation , si pleine de jalousie , de fureur & d'amour :

Ingrate ! puissions-nous , l'un par l'autre , périr !

Que tout ce qui t'aima , se puisse anéantir !

Garielle avoit dit :

Puisse tout ce que j'aime , être heureux après moi

ACTE CINQUIÈME.

Scène première. On combat ; Gabrielle est dans un cachot ; Raoul , affoibli par les blessures qu'il a reçues dans la Syrie , sera-t-il en état de se défendre ? C'est la réflexion que Gabrielle doit faire , & qu'elle doit condamner , comme renfermant des vœux criminels contre son mari.

Raoul ! les Sarrafins ont épuisé ton flanc ;
 Comment défendrais-tu les restes de ton sang ?
 De tes bras affaiblis , à peine as-tu l'usage ;
 Tes languissantes mains vont trahir ton courage. —
 Que fais-je ? --- ô mon époux ! pleine d'un lâche effroi ,
 Mon ame formerait quelques vœux contre toi !

Combien cette idée , si naturelle & si simple , est encore heureuse & adroite pour préparer à la défaite de Coucy , qui doit succomber , contre l'usage du Théâtre , où l'amant aimé semble devoir être toujours victorieux !

Remarquons encore dans cette scène ces deux vers :

Est-il dans l'Univers une ame infortunée ,
 Qui , voyant mes malheurs , plainût sa destinée ?

Voilà le plus grand fruit qu'on puisse tirer de l'Histoire & de la Tragédie , celui d'ap-

prendre à souffrir , en se comparant à de plus malheureux. Ce trait paroît imité de la Tragédie d'Euripide, intitulée *Hélène*. Cette Princesse est innocente , & l'Univers la croit coupable , parce que Pâris , trompé par Junon , a enlevé de Sparte un phantôme entièrement semblable à Hélène. Elle déplore sa destinée , & s'écrie : » Ah ! s'il est des malheureux , qu'ils » comparent leurs maux aux miens , ils les » trouveront supportables ! «

Scène seconde. Albéric vient annoncer la mort de Fayel , & la victoire de Coucy , qui s'avance pour délivrer Gabrielle ; celle-ci donne des ordres pour repousser Coucy , mouvement naturel d'une ame fidelle à ses devoirs , & sensible à l'honneur.

Scène quatrième. On voit paroître Fayel blessé , soutenu par des Soldats.

G A B R I E L L E.

Punissez-moi , Seigneur , votre mort est mon crime.

F A Y E L.

Tu seras satisfaite.

Il la fait sortir ; il fait tout préparer pour sa vengeance. Il n'avoit été que blessé , lorsqu'Albéric , par une erreur semblable à celle de Julie dans *Horace* , ou à celle d'Antoine dans *le Philosophe sans le savoir* , le voyant tom-

ber de cheval , l'avoit cru mort. Relevé par d'Armance , son autre Ecuyer , Fayel avoit vengé sa blessure , & tué Coucy. On apporte , par les ordres de Fayel , un vase couvert. Il fait revenir Gabrielle , il lui donne le billet de Coucy :

Tiens , voilà ton arrêt ;

Il lui montre le vase :

Et voici ma vengeance.

Elle va pour prendre le vase , où elle espère trouver du poison ; Fayel la retient :

Arrête. --- Son regard vient de me désarmer.

Il faut craindre ses pleurs , son désespoir extrême ;
Et détourner les yeux , en frappant ce qu'on aime ;

Il sort , & Gabrielle s'écrie :

Que je le plains !

Ce retour de tendresse de Fayel est beau & tragique ; il est d'ailleurs conforme à son caractère , *servatur ad imum*. Et Gabrielle , plaignant encore le barbare , qui lui présente le cœur sanglant de Coucy , pénètre l'ame d'attendrissement. Ce mot même : *Que je le plains !* ce mot , malgré l'erreur de Gabrielle , est sublime ; car elle croit , du moins , que ce vase renferme du poison , & c'est son bourreau qu'elle plaint.

Scène septième. Gabrielle est seule. Ses plaintes, dans ce dernier moment, sont pleines de tendresse pour Raoul, & d'indulgence pour Fayel. Elle relit le billet du premier :

Hélas ! traçant ces mots si chers à ma tendresse ,
Raoul ne croyait pas vivre encore après moi !

Rien de mieux choisi que ces idées pour le contraste ; il y a un goût infini dans ce choix. Voilà l'art du Théâtre.

Allons --- voici la fin de mon affreux supplice ;
Et des doins de Fayel , le seul que je chérissè.

Pas un reproche contre un mari si coupable.

Elle découvre le vase ; voilà le moment terrible , c'est le cœur sanglant de Raoul qu'elle y trouve : mais , osons le dire , malgré tant d'effroi de commande , malgré tant de cris prémédités de gens qui étoient venus là pour crier & pour s'évanouir , comme on a dit que Caton n'étoit venu au spectacle (1) que pour en sortir , à ce moment d'horreur , qui n'est qu'un point , succède un long attendrissement ,

(1) *Nosce jocosa dulce cum sacrum Flora ,
Festosque lusus & licentiam vulgi ,
Cur in Theatrum , Cato severe , venisti ?
An idcò tantùm veneras , ut exires ?*

& tout se résout en larmes, parce que les idées d'horreur sont habilement écartées, & remplacées par des idées tendres :

Cher amant ! le voilà sous mes yeux éperdus,
Ce cœur où je régnai.....

De tous les opprimés, ce cœur était l'asyle.

Nous ne pouvons mieux faire que de renvoyer, sur cet article, à la Préface de l'Auteur, & aux notes qui accompagnent cette Préface.

Observons seulement que, dans l'histoire, le cœur est mangé ; peut-être falloit-il, pour le complément du sujet, que l'image de cette affreuse scène fût au moins présentée de loin ; c'est ce que l'Auteur nous paroît avoir exécuté, avec la plus grande adresse, en donnant à Gabrielle un délire de désespoir, où ces horribles tableaux viennent s'offrir à elle.

Vois ce cœur palpitant que frappe encor sa rage ;
Sous les couteaux tranchans, j'entends ce cœur
gémir :

Vois ses lambeaux épars que Fayel vient m'offrir.
Arrête, monstre ! arrête ! --- Eh quoi ! tes mains
fumantes

Osent porter ce cœur sur mes lèvres sanglantes !

On lui annonce l'arrivée de son père ; elle croit le voir, & lui adresse ces quatre vers,

qui contiennent la moralité la plus importante de la Pièce :

C'est vous , mon père. --- Eh bien ! contemplez mes malheurs ,

Ce sang , ce cœur , ces morts , cet appareil d'horreurs.

Qui plonge votre fille en cet abyme immense ?

Qui ? --- l'abus de vos droits , & mon obéissance.

Fayel , que Vergy & Réthel , revenus de la Syrie , ont désabusé , en éclaircissant l'histoire du faux bruit de la mort de Coucy , revient s'accuser , & rendre témoignage à l'innocence de sa femme. Dans son égarement , Gabrielle le prend pour son père ; & par le mouvement le plus touchant , elle se jette dans ses bras , & lui demande son appui contre Fayel. L'horreur est bien loin dans ce moment , & l'attendrissement est au comble.

Mon père ! approchez-vous ! --- Ouvrez-moi donc vos bras.

J'y meurs digne de vous , & vous n'en doutez pas....

Mais empêchez Fayel de venir à ma vue

Compter tous les degrés de mes affreux tourmens ,
Insulter & sourire à mes derniers momens.

Il nous semble qu'il n'y a aucun Poëte ancien , ni moderne , qui ne se fût applaudi d'un pareil trait.

Gabrielle reconnoît Fayel au désespoir

affreux qu'il exprime ; elle meurt ; Fayel se tue.

Nous connoissons peu de Pièces plus attachantes que celle-ci , & qui se fassent écouter plus impérieusement au Théâtre ; le silence imposant qu'elle y fait régner , est un genre d'applaudissement bien plus flatteur que ces acclamations bruyantes & ces battemens de mains tumultueux , qui souvent ne prouvent qu'une cabale , & qui toujours attestent un petit défaut d'illusion (1). Ici on ne juge point , on écoute , on dévore le Spectacle. A la première représentation, quelques Spectateurs indécens voulurent le troubler ; ils parurent avoir oublié que l'Auteur n'étoit plus.

Et même par sa mort , leur fureur mal éteinte ,
N'aurait jamais laissé ses cendres en repos ,
si le Public, entraîné par l'intérêt, & avide
d'entendre , n'avoit étouffé leurs murmures
avec toute l'indignation due à une semblable
basseffe.

(1) » Ce n'est que le sang-froid qui applaudit à la
» beauté des vers dans un Spectacle «.

Brumoi , *Discours sur le parallèle des Théâtres.*



The following is a list of the names of the persons who have been appointed to the various positions in the Department of the Interior, under the act of March 3, 1879, entitled "An Act to provide for the better management of the public lands, and for other purposes."

Position	Name
Secretary of the Interior	John W. Foster
Assistant Secretary	William H. Hunt
Chief of Bureau of Land Management	John W. Foster
Chief of Bureau of Indian Affairs	John W. Foster
Chief of Bureau of Geographical Names	John W. Foster
Chief of Bureau of Fish and Game	John W. Foster
Chief of Bureau of Reclamation	John W. Foster
Chief of Bureau of Conservation	John W. Foster
Chief of Bureau of Forestry	John W. Foster
Chief of Bureau of Mines	John W. Foster
Chief of Bureau of Public Lands	John W. Foster
Chief of Bureau of Survey and Mapping	John W. Foster
Chief of Bureau of Waterways	John W. Foster
Chief of Bureau of Wildlife	John W. Foster
Chief of Bureau of Zoology	John W. Foster

100-443888-100

M É M O I R E

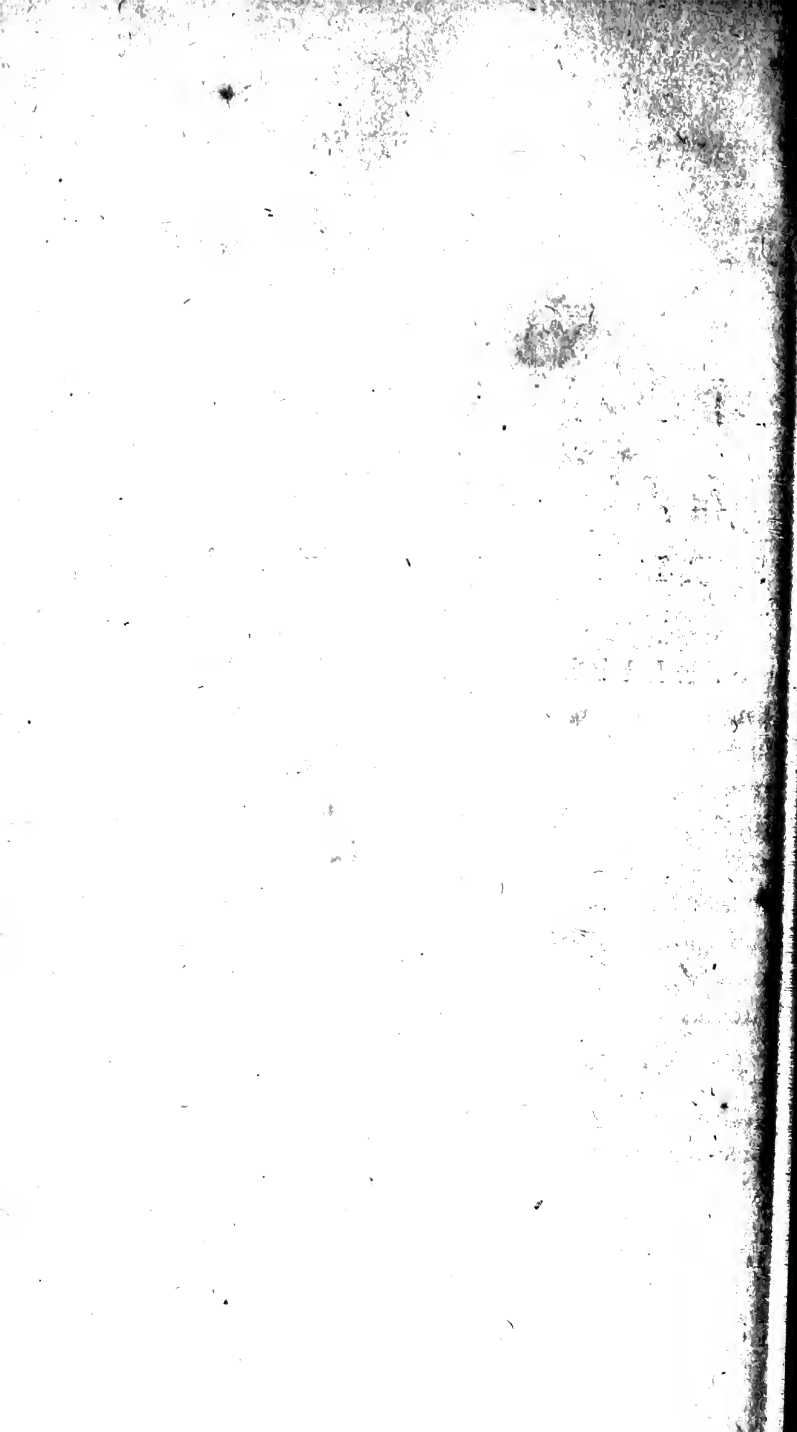
HISTORIQUE

SUR LA MAISON DE COUCY,

E T

SUR LA BRANCHE DE VERVIN,

ENCORE EXISTANTE,





M É M O I R E

H I S T O R I Q U E

SUR LA MAISON DE COUCY,

E T

SUR LA BRANCHE DE VERVIN,

ENCORE EXISTANTE (1).

L'OBJET principal de ce Mémoire , est de prouver le fait intéressant que j'ai annoncé au Public , l'existence actuelle d'une branche de la Maison de Coucy ; branche digne de sa tige respectable , & qui remonte de mâle en mâle jusqu'à Raoul I , le Héros de ma Tragédie de *Gabrielle*. J'ai entrepris , & suivi avec plaisir , le genre de travail que ce Mémoire exigeait , & les recherches dans lesquelles il m'a engagé ; objets moins agréables , sans doute , que mes

Différens
objets de ce
Mémoire.

(1) Ce Mémoire , & le suivant , qui concerne le Châtelain de Coucy & la Dame de Fayel , paroissent ici , avec des corrections que l'Auteur y a faites depuis la première édition , donnée en 1770.

Note de l'Editeur.

occupations ordinaires. Mais ce travail me devenait un devoir, d'après le plan que mon cœur m'a tracé : si j'ai consacré ma plume aux anciens Héros Français, leur race doit m'être encore plus chère que leur cendre. Dom Toussaint Duplessis, Bénédictin, qui écrivait sur la Maison de Coucy, en 1728, dit dans sa note 36 :
 » On m'a assuré, l'année dernière, qu'il y avait
 » encore en Champagne un Gentilhomme fort
 » âgé, descendu en droite ligne, de père en
 » fils, de Thomas de Marle, aïeul de Raoul
 » de Coucy ». Il est singulier que cet Auteur n'ait pas été tenté de suivre la lumière qu'on lui montrait. Je rends grâce à son indifférence ; il m'a laissé une gloire dont il pouvait s'emparer.

Au milieu de mes recherches, j'ai vu avec douleur la plupart de nos Historiens, sur la foi l'un de l'autre, flétrir la mémoire d'un Coucy, & s'associer en quelque sorte à ses persécuteurs, pour diffamer cet illustre infortuné, qu'ils auraient dû venger avec le plus grand éclat. Eh ! qui relèvera l'innocence opprimée ! qui lui donnera la faible consolation d'être enfin reconnue au tribunal de la Postérité, si l'Histoire va encore fouiller la tombe des malheureux, en y gravant l'opprobre, en y répétant les arrêts de l'injustice ? Jacques de Coucy.
 Vervin

Vervin a été traîné sur l'échafaud par d'infâmes calomniateurs : sa mémoire a été réhabilitée par un Monarque , fils du Roi même , dont on avait surpris l'équité ; & nos Historiens ont trouvé plus facile de croire que cette tache avait été lavée par égard pour le nom de Coucy , que de se donner la peine de discuter les témoignages qui démontrent l'innocence de l'accusé. Je les ai recueillis , tous ces témoignages dispersés : j'en ai fait un corps de preuves que je crois inébranlable ; j'espère qu'il servira un jour aux Ecrivains , amis de la vérité , & qu'il leur fera rétracter une condamnation presque aussi honteuse pour l'Historien qui la perpétuerait , que pour les Juges qui l'ont prononcée. J'ai cru servir l'Humanité , en offrant à ceux qui décident de la vie des hommes , un nouvel exemple de ces erreurs effrayantes , qui changent en bourreaux de l'innocence les protecteurs que le Ciel arme pour la défendre. J'ai cru d'ailleurs devoir ce nouvel hommage à la Maison de Coucy : Jacques de Vervin était le seul de cette race glorieuse que l'on eût accusé d'avoir mal servi la Patrie ; & , quoique le nom des Héros ne soit pas déshonoré par un traître , il est toujours heureux de ne pas compter de traître dans une famille de Héros.

Avant d'entrer dans ces détails, il est essentiel de donner une idée générale de la Maison de Coucy ; & par ce moyen , mon Mémoire sera divisé en trois Parties. 1°. Je parlerai de la première tige & de la branche aînée. 2°. De la branche de Vervin , & singulièrement de Jacques , décapité en 1549. 3°. De la branche de Coucy-Polecourt , sortie de celle de Vervin , & actuellement subsistante.



PREMIÈRE PARTIE.

*NOTION générale de la Maison de Coucy ,
avec un petit détail de la première tige
& de la branche aînée.*

IL n'y a point de Français, un peu instruit, qui ne sache que la Maison de Coucy a été l'une des plus illustres Maisons du Royaume. La ville de Coucy, qui a donné son nom à cette grande famille, faisait partie de l'ancien pays Laonois, & a depuis été réunie au Comté de Vermandois. Elle est dans une des plus belles & des plus heureuses situations, sur une montagne assez élevée. On regardait autrefois cette ville comme une très-forte place, & le château passait pour imprenable. Dans ce château avait été bâtie une tour fameuse, que l'on voit encore, presque entière, au milieu des ruines de tous les autres édifices qu'elle défendait; elle a cent soixante-douze pieds de hauteur, & trois cent cinq de circonférence. Elle était entourée, à quelque distance, d'une forte muraille beaucoup moins haute, construite de pierre dure, & qui avait dix-huit pieds d'épaisseur; cette muraille s'appelait, *la ché-*

Ville de
Coucy.

mise de la tour. On sent bien qu'avant l'invention de la poudre, il devait être presque impossible de forcer & la tour & la muraille, qui se protégeaient réciproquement. Le Cardinal Mazarin fit sauter la muraille en 1652, & la tour a été fendue de haut en bas, par le grand tremblement de terre du 18 Septembre 1692; mais elle n'en subsiste pas moins, comme un monument extraordinaire de l'industrie humaine & de la magnificence des anciens Seigneurs de Coucy.

Origine de
la Maison
de Coucy.

Ses Histo-
riens.

Je ne m'égarerai point dans les songes de l'Allouëte, pour chercher l'origine de cette grande Maison. L'Allouëte est encore plus inexact dans les faits, qu'il n'est ridicule dans la manière dont il les raconte. Il se perd au fond de l'obscur labyrinthe qu'il se creuse à lui-même, & il ressemble assez à un Ecolier qui ne peut plus lire sa propre écriture; ses bévues sans nombre lui ont donné une sorte de célébrité, & il est devenu fameux par son discredit. Les Auteurs sensés, tels que le savant Duchêne, le judicieux Dom Toussaint Duplessis, & même l'abbreviateur Jovet, relèvent ses erreurs à chaque page.

Albéric, en
1042.

Ils ne remontent dans la recherche des anciens Seigneurs de Coucy, que jusqu'à Albéric de Bove, vivant en 1042 & 1059, mais dont

la puissance attestait que sa Maison était déjà ancienne. On croit qu'elle descendait des Comtes de Vermandois. Ce fut Albéric qui fonda la riche Abbaye de Nogent-sous-Coucy, & il n'y a qu'un grand Seigneur qui ait pu entreprendre & achever un pareil établissement.

Albéric eut pour fils Dreux de Bove, qui épousa Ade de Marle, de laquelle il eut pour dot les Seigneuries de Coucy, de Marle, de la Fère, &c. de sorte que leur fils Enguerrand est réellement le premier de la Maison de Bove, qu'on puisse appeler Sire de Coucy. Cet Enguerrand, premier du nom, vivait en 1080, & mourut en 1116. Il était Comte d'Amiens; & le mariage de son père, en confondant les biens des deux plus riches Maisons du Vermandois, en avait fait un des plus puissans Seigneurs du Royaume. Il ajouta à tous ces biens de nouvelles acquisitions, qui furent encore augmentées par son fils Thomas, appelé communément Thomas de Marle, & trop célèbre par ses exploits, toujours suivis de cruautés.

Enguerrand I.

Thomas de
Marle.

L'ignorant l'Allouëte fait Enguerrand I, fils de Thomas de Marle. Cependant les Histoires du temps sont remplies des plus grands détails sur Enguerrand I, & sur les guerres qu'il eut

Bévue de
l'Allouëte.

avec son fils Thomas, à l'instigation de Sibille, seconde femme d'Enguerrand, qui déshonora la vieillesse de ce Seigneur par son ambition cruelle & par ses galanteries scandaleuses. Il paraît donc incroyable qu'un Auteur, qui se constitue Historien de la Maison de Coucy, ait pu tomber dans une méprise aussi révoltante, que celle de donner un fils pour père à son propre père.

Cruautés de
Thomas de
Marle.

Thomas de Marle est le premier qui ait pris le titre de *Sire de Coucy*, par la grace de Dieu, & en cela ses successeurs l'ont quelquefois imité. L'Histoire nous offre une peinture affreuse de la barbarie de ce Seigneur; mais on peut croire que ses crimes ont été bien exagérés. Tant qu'il vécut, il fit la guerre aux Moines, & les Moines étaient les seuls Historiens du temps. Dom Toussaint Duplessis remarque lui-même qu'on a souvent imputé à Thomas les crimes de ses voisins. D'ailleurs, il est à présumer que les Ecclésiastiques abusaient alors de leur autorité avec une tyrannie insupportable. Sans cela, comment concevoir les cruautés atroces auxquelles le peuple, malgré le joug d'une superstition imbécille, s'emportait quelquefois contre les Ministres de la Religion? Comment expliquer autrement le massacre de l'Evêque de Laon, le saccagement de sa ville & l'incen-

die de son Eglise, racontés par l'Abbé Suger ? Thomas de Marle, selon cet Historien, ne prit aucune part à tant d'horreurs ; mais il donna retraite à ceux qui les avaient commises, & qui étaient poursuivis par le Roi Louis le Gros. Cependant d'autres Ecrivains ont accusé Thomas de toutes ces abominations, & même d'avoir tué & mutilé l'Evêque de sa propre main. J'avoue que Thomas paraît avoir été très-incrédule ; mais le Peuple & les Soldats avaient une foi aveugle : & lorsqu'ils traitaient ainsi leur Evêque, celui qu'ils appelaient l'Oint du Seigneur, il faut nécessairement que sa conduite démentît à leurs yeux le titre sacré qu'il portait. On a poussé le ridicule jusqu'à écrire, que, lorsque Thomas de Marle, à l'article de la mort, leva la tête pour recevoir le Viatique, un diable invisible lui tordit le cou. L'Abbé Suger était trop sage pour répéter ce conte d'après la populace des Couvens.

Les Moines ont beaucoup loué Enguerrand II, qui restitua à plusieurs Eglises les biens dont Thomas, son père, les avait dépouillées. En général, on reconnaît qu'Enguerrand II était réellement un homme vaillant, doux & vertueux. Il s'allia avec la Maison Royale, en épousant Agnès de Beaugenci,

Enguerrand II.

cousine-germaine du Roi Louis le Jeune. Il mourut dans la seconde croisade ; & elles furent toutes fatales à la Maison de Coucy.

Raoul I. Raoul I, le Héros de ma Tragédie , exige quelques détails , d'autant plus qu'il est la souche d'où sont sorties les trois branches de sa Maison.

Raoul , que les Historiens appellent souvent Raoul de Marle , Raoul de la Fère , parce qu'il habitait plus ordinairement ces deux châteaux , que celui de Coucy , est toujours cité avec éloge dans les écrits de son temps. Il avait épousé en premières noces la fille de Baudouin , Comte de Hainault : cette Princesse était tante de la Reine de France , femme de Philippe-Auguste. On voit une belle preuve de la grandeur d'ame de Raoul de Coucy , dans la conduite qu'il tint , lorsque le Comte de Flandre , oncle & tuteur de Philippe-Auguste , voulut s'emparer du Duché de Valois & du Comté de Vermandois , dont il se prétendait l'héritier légitime. Raoul fut le premier qui remontra au Roi l'injustice de cette prétention , & qui lui donna le conseil de s'y opposer les armes à la main. Il savait bien qu'au premier signal de la guerre , ses Domaines seraient pillés & dévastés par le Comte de Flandre , qui , s'étant déjà mis en possession

*Histoire de
Valois , par
M. l'Abbé
Carlier.*

du Vermandois , entourait de toutes parts les terres de la Maison de Coucy ; mais Raoul se sacrifia pour son Maître ; il l'aida de toutes ses troupes , & mérita la confiance , l'amitié même , dont ce grand Roi l'honora toujours depuis cette époque.

L'Allouët tombe encore ici dans une étrange bévue. Il dit que Raoul de Coucy eut une armée de deux cent mille hommes , dans une querelle particulière qu'il fit au Comte de Flandre ; que Philippe - Auguste donna des secours à Raoul , & que celui-ci remporta une victoire complète. Il y a là autant de sottises que de mots. C'est le Roi de France qui était en guerre avec le Comte de Flandre , pour la Souveraineté du Valois & du Vermandois ; c'est Raoul qui amena ses vassaux à l'armée du Roi ; cette armée entière n'était pas de cent mille hommes ; il n'y eut pas de victoire remportée , puisqu'on ne donna point de bataille , & qu'après deux ou trois sièges , les deux Princes s'accommodèrent à la tête de leurs armées. Le pauvre Historien que ce l'Allouête , Bailli de Vertus (1) !

Nouvelles
fortifes de
l'Allouête.

(1) Que fait là ce titre de *Bailli de Vertus* ? c'est une plaisanterie assez déplacée sur un homme aussi obscur que l'Allouête , à peine connu de quelques Savans , &

Alliances
avec la Mai-
son Royale.

Coucy ayant perdu sa femme , dont il n'avait eu que trois filles , le Roi lui fit contracter une double alliance avec les Princes de Dreux , cousins - germains de Philippe - Auguste lui-même , & comme lui petits-fils de Louis le Gros. Raoul épousa Alix , sœur de Robert de Dreux , & donna en mariage à Robert , Yoland de Coucy , sa fille aînée.

Avec la Mai-
son de Choi-
seul.

Il n'est pas indifférent d'observer , après Duchêne , dans son *Traité de la Maison de Coucy* , édition de 1631 , pages 114 & 115 , que la fille de Robert de Dreux & d'Yoland de Coucy , fut mariée à Renault ou Rainard de Choiseul , *duquel toute la famille de Choiseul est sortie*. Cela fait voir quelle était dès-lors l'illustration des Choiseuls , puisque Renault épousait une Princesse du Sang. L'alliance des familles de Choiseul & de Coucy ne pouvait être plus glorieuse ; c'est par le sang même de nos Rois qu'elles ont été unies. Cette

que cette obscurité même sauve du ridicule. Quel ridicule d'ailleurs y a-t-il à être Bailli de Vertus ? Comme ce Mémoire est excellent , plein de recherches , plein de logique , également bien fait & bien écrit , nous l'examinerons avec des yeux sévères , nous n'y passerons pas un seul mot qui soit répréhensible , & cependant nous aurons bien peu d'observations critiques à faire.

Note de l'Editeur.

alliance, après 500 ans, s'est encore renouvelée entre les deux Maisons. Messieurs de Coucy de Bercy étaient parens du troisième au cinquième degré de M. le Duc de Choiseul, & du troisième au quatrième de M. le Prince de Beauvau, comme ayant une aïeule commune, issue de la noble & ancienne famille de Ligny. *Voyez la Généalogie des Coucys, dans l'Armorial général.*

Raoul I était si puissant, que dès 1166, avant qu'il eût épousé une petite-fille de France, il avait un Chambellan, un Bouteiller, & en un mot, tous les grands Officiers qui sont réservés aux Maisons Souveraines. Il se croisa avec Philippe - Auguste, & fut tué au siège d'Acre en 1191. Dom Toussaint Duplessis dit, *qu'il ne trouve rien de cette mort dans les Historiens des Croisades, mais qu'il ne les a pas lus tous.* J'en ai lu moins que lui, mais j'ai vu dans la Chronique d'Albéric des trois Fontaines, *Raoul de Marle*, au nombre des Seigneurs Français tués devant Acre. Ainsi voilà une autorité certaine, & conforme d'ailleurs à la tradition conservée dans l'Abbaye de Foigny, où son corps fut rapporté de Syrie.

Avant de partir pour la Terre - Sainte, il prévoyait apparemment qu'il y trouverait le sort de son père : il fit le partage de ses biens

Testament
de Raoul I.

Division des
trois bran-
ches.

entre les trois fils qu'il avait eus de son second mariage. Enguerrand, l'aîné, eut la plus grande partie des Domaines de sa Maison. Thomas, le second, eut les Seigneuries de Vervin, de Fontaines & de Landoufies. Robert, le troisième, eut la Seigneurie de Pinon. On peut voir ce testament dans Duchêne, il est en Latin : il contient une substitution réciproque entre les trois enfans qui étaient alors en bas âge ; mais malheureusement elle n'est point graduelle, & ne s'étend pas jusqu'à leur postérité. Il est étrange que des familles puissantes ne songent pas à perpétuer leur splendeur par ce noble & juste secours que la loi leur donne : pourquoi hasarder de laisser passer ses biens dans une autre Maison, & d'illustrer un nom étranger, tant qu'on pourra avoir des descendans mâles & des héritiers de son nom ? Les substitutions renouvelées avec soin dans les différens degrés, auraient conservé à la Maison de Coucy tous ses biens, & à la France un de ses meilleurs appuis : car les anciennes familles sont les plus sûrs & les plus fidèles soutiens d'un Etat. Voilà pourquoi les Romains s'attachèrent à les maintenir dans tout leur lustre par la loi des substitutions.

Suivons actuellement les trois branches.

Branche aî-
née.

Enguerrand III, surnommé le Grand, succéda

à son père Raoul, dans les Seigneuries de Coucy, de la Fère, de Marle, &c. Ce fut lui qui fit bâtir le superbe château de Coucy, & la tour dont j'ai parlé en commençant. Il embellit & fortifia la ville. Il releva les châteaux de Marle, de la Fère; augmenta le parc & la maison de Folembay, & laissa par-tout des traces de son goût & de sa magnificence.

Enguerrand
III.

Il eut avec l'Eglise de Reims une querelle qui donna lieu à un bon mot de Philippe-Auguste, rapporté par plusieurs Historiens. Le Roi avait demandé quelques secours à l'Eglise de Reims pour les besoins de l'Etat : on lui avait répondu, *qu'on ne pouvait faire autre chose que de prier le Seigneur* pour la prospérité de ses armes. Peu de temps après, l'Eglise de Reims se voyant attaquée par Enguerrand, les Prêtres s'adressèrent au Roi pour lui demander sa protection : Philippe répondit qu'il *ne pouvoit faire autre chose que de prier le Seigneur* de Coucy de ne pas les inquiéter.

Bon mot de
Philippe-Auguste.

Enguerrand fut marié trois fois ; en premières noces, à l'héritière des Comtes de Roucy, ce qui lui donna encore de nouveaux Domaines ; en secondes noces, à la petite-fille de Henri II, Roi d'Angleterre ; & en troisième noces, à l'héritière de la Maison de Mont-Mirel, qui lui apporta les Seigneuries

Excessive
puissance
d'Enguerrand III.

de la Ferté-sous-Jouarre, de la Ferté-Gaucher, d'Oisy, de Creve-cœur, &c. &c., avec la Vicomté de Meaux, & la Châtellenie de Cambray. Qu'on juge de sa puissance ! Il était destiné à l'accroître par des mariages : car on voit que Philippe-Auguste, qui craignait que les réunions d'héritages ne formassent des vassaux capables de se rendre indépendans, fit un traité avec le Comte de Nevers, par lequel celui-ci s'engagea à ne point donner en mariage sa fille unique, Agnès de Vergy-Donzy, ni au Comte de Champagne, ni au fils du Roi d'Angleterre, ni au Duc de Bourgogne, ni à Enguerrand de Coucy. Voilà donc Enguerrand mis en parité avec des têtes couronnées. Ce traité est rapporté par Duchêne dans les preuves de son dixième Livre de la Maison de Vergy. La fille du Comte de Nevers épousa depuis, le petit-fils du Roi de France.

Enguerrand III fut un des Seigneurs Français qui se signalèrent le plus à la bataille de Bovines. Il accompagna Louis VIII en Angleterre, lorsque ce Prince en fut nommé Roi. Enguerrand mena alors cinquante Chevaliers à sa suite ; & on voit que les plus grands Seigneurs n'en avaient que trente.

A-t-il aspiré
à la Couronne ?

Quelques Historiens assurent que plusieurs Grands du Royaume, ligués ensemble, firent

choix d'Enguerrand de Coucy pour le couronner Roi de France , pendant la minorité de Saint Louis. Cette fable , assez solidement réfutée par Daniel , peut l'être plus solidement encore. Elle n'est fondée que sur le récit de deux Chroniques , dont l'autorité ne peut avoir aucun poids. 1°. Parce qu'elles sont très-postérieures au temps où se ferait passé le fait qu'elles racontent. 2°. Parce qu'elles ne citent aucuns témoignages , aucunes preuves qui justifient leur récit. En effet , on sent bien qu'une conspiration , qui aurait eu pour objet de bouleverser l'Etat & la Monarchie , d'arracher le Sceptre à la Maison régnante , & d'établir sur le Trône une quatrième race de Rois , est une de ces grandes entreprises , qui , lorsqu'elles sont une fois connues , excitent la plus vive & la plus terrible sensation , remplissent tous les écrits contemporains , & laissent une profonde mémoire dans un Royaume. Or , il n'y a aucun monument , aucun Historien du temps , qui ait constaté ou affirmé le projet de cette étrange révolution ; & des événemens de cette importance , ne se croient pas sans les preuves les plus authentiques.

Nulla preuve
de ce fait.

D'ailleurs , la manière dont on raconte le fait , est encore moins vraisemblable que le fait même. Car on dit que les Seigneurs ligués

Conte sans
vraisemblance.

faisaient espérer au Comte de Boulogne, qu'il serait nommé Roi de France; & cependant on ajoute qu'Enguerrand III s'était déjà fait faire une Couronne & tous les autres ornemens royaux, & qu'il les portait dans son château de Coucy au milieu de sa petite Cour. Qui croira qu'un homme, à qui l'on suppose assez de force d'esprit pour entreprendre de monter sur un Trône auquel il n'a aucun droit, soit assez enfant pour jouer le Roi dans sa chambre en attendant que la Nation l'ait élu? Qui croira qu'en commettant cette imprudence puérile, il veuille, dans le moment même, tromper ses complices, & leur faire croire qu'il ne prétend pas à cette Couronne qu'il porte d'avance?

Altéré encore par l'Allouête.

L'Allouête, qui ne fait rien, & qui n'approfondit rien, enchérit, comme de raison, sur ce conte absurde. Il dit que les Grands offrirent la Couronne à Enguerrand III, & que ce Seigneur généreux & fidèle, la refusa. Mais les raisons que j'ai opposées aux premiers conteurs, sont encore plus victorieuses contre celui-ci. L'évènement d'une Couronne offerte par les Grands du Royaume, à un de leurs égaux qui la refuse, n'est-il pas un fait éclatant dont tous les coins de la France auraient retenti? Pourquoi donc n'y en a-t-il aucune trace? Je dis plus : pourquoi l'Allouête seul, de son autorité

rité privée , & fans aucune preuve , dément-il les deux Chroniqueurs , qui affùrent positive-
ment qu'Enguerrand voulut être Roi , *voluit esse Regem , voluit se coronari* , bien loin de dire qu'il ait refusé le Trône ? Ces bévues contra-
dictoires , une fois examinées avec attention , se détruisent l'une par l'autre , & ne méritent que le mépris des Lecteurs judicieux.

Venons à la vérité. Il est constant qu'il y eut une ligue entre une partie des Grands , tels que le Comte de Champagne , le Comte de Boulogne & autres , pour troubler la Régence de la Reine Blanche de Castille , mère de Saint Louis. Il est vrai encore qu'Enguerrand de Coucy fut entraîné dans cette ligue. Je croi-
rais aussi très-possible que ces Seigneurs , qui voulaient se soulever contre une Princesse qu'ils traitaient en étrangère , eussent en même temps le dessein d'affaiblir l'autorité Royale , qui , depuis Louis le Gros , commençait à reprendre toute la force qu'elle avait perdue sous les derniers Rois de la se-
conde race. Mais que ces Grands aient entrepris de détrôner leur Souverain , qu'ils aient choisi un d'entre eux pour lui succéder , & qu'ils aient préféré singulièrement Enguerrand de Coucy , qui était moins près du Trône , & qui y avait moins de droits apparens que

Vérité exacte
de l'évène-
ment.

les autres ligüés ; c'est , je le répète , ce qui est trop contraire à la vraisemblance , pour qu'on puisse le croire sans preuve , & sur la seule parole de deux Ecrivains obscurs , qui ne sont pas contemporains. Aussi nos Historiens les plus raisonnables , & en particulier l'Abbé Vély , ont-ils rejeté cette fable , dont le fond mérite si peu de foi , & dont les détails sont ridicules.

Devise d'Enguerrand III.

J'observerai , en finissant cette discussion , que ceux qui ont adopté les deux Chroniques , ont changé la devise d'Enguerrand III , pour la faire cadrer avec leur conte. La voici cette devise fière & modeste , qui annonce une grandeur sans faste & peu jalouse des titres :

Je ne suis Roi , ne Duc , Prince , ne Comte aussi ,
Je suis le Sire de Coucy.

Voici maintenant comment on l'a changée ; & la seule manière dont cette nouvelle leçon est conçue , indique la copie chargée , d'un original simple.

Roi ne puis-je être ?
Duc ne veux être ,
Ne Comte aussi ;
Je suis le Sire de Coucy.

Au reste , il est certain que , de tous les Seigneurs ligüés contre la Régente , Enguerrand fut le premier qui rentra dans le devoir ; &

que depuis , il servit son Maître avec la plus grande fidélité & la plus grande distinction , en signalant également son bras dans les armées & son génie dans les Conseils. Voilà ce qu'il fallait louer , & non le refus chimérique d'une Couronne , dont on ne prouve pas que l'offre lui ait jamais été faite.

Enguerrand III mourut par un accident bien singulier. En passant à gué une petite rivière , son cheval le jeta à la renverse ; par la violence du mouvement , son épée sortit du fourreau ; Enguerrand tomba sur la pointe , qui lui passa au travers du corps.

Mort d'Enguerrand III.

De six enfans qu'il laissa , il s'en trouve quatre dont il est bon de parler.

1°. Une fille qui fut mariée en premières noces au Roi d'Ecosse ; en secondes noces , à Jean de Brienne , Roi de Jérusalem , & depuis Empereur d'Orient.

Ses enfans

2°. Raoul II , qui fut tué à la Massoure , auprès du Comte d'Artois , frère de Saint Louis , jeune Prince dont la témérité causa la perte des Chrétiens dans cette sanglante journée ; car rien n'égalait la folie des entreprises de nos Croisés , que l'imprudence avec laquelle elles étaient conduites. Un Historien dit que *Raoul fit des choses plus qu'humaines , pour sauver le frère du Roi.*

Raoul II ; tué à la Massoure.

Enguerrand
IV.

3°. Enguerrand IV, qui hérita de Raoul II, son frère, & mourut comme lui sans enfans, en 1311.

L'Histoire raconte un fait très-singulier d'Enguerrand IV. Il était excessivement jaloux de sa chasse; faiblesse de tous les Grands, qui rend si souvent cruels ceux d'entr'eux qui sont les plus humains. Trois jeunes Gentilshommes Flamands ayant poursuivi un cerf sur ses terres, il les fit pendre sur le champ, sans autre forme de procès. Saint Louis, toujours juste, parce qu'il était toujours bon, trouva le moyen de faire arrêter Enguerrand, & voulut punir son attentat. Tous les Pairs & Barons étant assemblés pour prononcer sur son sort, on se rappela que les parens ne pouvaient point juger leur parent, & qu'il fallait exclure de l'assemblée les alliés de Coucy. A ce titre, tous les Juges furent obligés de se retirer l'un après l'autre. Le Roi resta seul, & s'aperçut qu'il n'auroit pas dû fortir le dernier. D'autres disent que le Roi avait permis au Sire de Coucy de *prendre conseil* de ses parens, & que toute l'assemblée s'étant levée pour entourer Enguerrand IV, le Roi sentit qu'il était aussi son parent d'assez près pour pouvoir se mettre lui-même au nombre de ses *Conseillers*. Cette circonstance & les prières de tous les Seigneurs lui firent obtenir

sa grace. Mais il fut condamné à une amende très-considérable, qui servit à fonder un Hôpital à Pontoise, & à bâtir des Ecoles publiques à Paris. Saint Louis, comme tous les grands Rois, savait contraindre le mal à produire le bien.

Le quatrième enfant d'Enguerrand III était une fille nommée Alix de Coucy; par la mort de ses frères, elle réunit tout l'héritage de sa Maison. Elle épousa Arnould, Comte de Guines, à condition que leurs enfans porteraient le nom & les armes de Coucy.

Seconde race
de la branche
aînée.

Cet Arnould, Comte de Guines, descendait de l'illustre Maison de Gand, qui s'est perpétuée jusqu'à nous par d'autres branches. Feu M. le Maréchal d'Isenghien en sortait : & Messieurs de Gand, aujourd'hui Officiers dans le Régiment du Roi, Cavalerie, & dans le Régiment de la Sarre, en font les derniers rejetons.

Maison de
Guines.

Messieurs de
Gand, aujourd'hui
vivans.

Comme la seconde race de la branche aînée des Sires de Coucy n'est pas de la descendance masculine de cette Maison, & qu'elle appartient plutôt à la Maison de Guines, elle n'entre pas dans mon objet. Je dirai cependant quelques mots de deux de ses Héros. Le premier était un cadet appelé Raoul de Coucy, & marié à Jeanne de Harcourt. Il vécut sous le

Roi Jean , sous Charles V & sous Charles VI. Froissart en parle souvent , comme d'un des plus braves Seigneurs d'un siècle où il y avait tant de braves.

Enguerrand
VII.

L'autre est le fameux Enguerrand VII , Comte de Soissons , homme très-éloquent , grand négociateur & grand guerrier. Il épousa , en premières noces , la fille du Roi d'Angleterre , Edouard III ; en secondes noces , la fille du Duc de Lorraine. Il eut du chef de sa mère , Princesse d'Autriche , des prétentions sur le Duché d'Autriche , & des droits certains sur l'Alsace & le Brisgau ; droits qui ont passé à la Maison de Bourbon , héritière de la branche aînée des Coucys. (*Voyez le Laboureur , Généalogie des Budes , page 22 , & Dom Toussaint Duplessis , note 59.*)

Refuse de suc-
céder à du
Guesclin.
*Voyez Frois-
sart.*

Il fut Maréchal de France , & Gouverneur Général de Picardie. A la mort de du Guesclin , Charles le Sage le choisit pour Connétable de France ; Enguerrand refusa avec une modestie assez vraie & assez courageuse , pour indiquer au Roi l'homme qui méritait mieux cette haute dignité ; c'était Olivier de Clisson. Mais peut-être que le refus de Coucy achève de justifier le premier choix du Monarque.

L'Histoire est remplie des services qu'Enguerrand VII rendit à la France , par ses armes

& par ses négociations. Il appaisa seul une révolte des Parisiens. Il combattit en Italie, en Allemagne, en Hongrie. Enfin, pris par Bajazet à la bataille de Nicopoli, il mourut peu de jours après dans les bras du Comte de Nevers, depuis Duc de Bourgogne, qui était aussi prisonnier; mais qui, pour le malheur de la France, retiré des fers des Ottomans, vint assassiner dans Paris son cousin-germain, le frère de son Roi, & fut puni par un autre attentat, dont la ruine du Royaume devint la suite effroyable.

Enguerrand VII fut le dernier mâle de sa Dernier mâle de sa branche. branche : elle s'éteignit entièrement avec lui en 1397. Il ne laissa que deux filles; Marie & Isabelle. Voyons (& ceci est relatif à mon objet) quel fut le sort des biens de la Maison de Coucy, qui étaient déjà passés dans la Maison de Guines.

Marie de Coucy, fille aînée d'Enguerrand VII, avait épousé le Duc de Bar, & en avait des enfans. Le Duc d'Orléans, qui fut depuis si lâchement massacré par le Duc de Bourgogne, eut envie de la Baronnie de Coucy, & des châteaux de Marle, de la Fère & de Folembray. Il força Marie de Coucy à les lui vendre : mais n'ayant pu les payer en entier, il lui rendit, ou du moins à son fils, Marle & la Fère. La Où passèrent ses biens. Seigneurie de Coucy fut conservée dans la A la Maison d'Orléans-Valois.

Maison d'Orléans jusqu'au moment où Louis XII parvint au Trône de France ; & alors elle fut réunie au Domaine de la Couronne. Le reste des biens de Marie de Coucy fut recueilli par Robert de Bar, son fils, qui joignit à l'héritage de sa mère celui de sa tante Isabelle, morte sans enfans.

A la Maison
de Bourbon.

Enfin à Mgr.
le Duc d'Or-
léans.

Toute cette succession passa, par différens mariages, de la Maison de Bar dans celle de Luxembourg, de celle-ci dans la Maison de Bourbon-Vendôme ; & fut encore réunie à la Couronne par l'avénement de Henri IV, qui comptait une Coucy parmi ses aïeules. Aujourd'hui M. le Duc d'Orléans a, dans son apanage, la Baronnie de Coucy, & presque toutes les autres dépendances que les anciens Seigneurs y avaient ajoutées. Qu'il est heureux & glorieux en même temps pour les cadets qui ont conservé le nom, les armes & la valeur héréditaire des Coucys, de voir tous les droits de l'aîné de leur Maison entre les mains d'un Prince si magnanime ! Héritier des vertus, & sur-tout de la sublime bonté de Henri IV, il daignera s'applaudir du titre de Sire de Coucy, quand il y verra une raison de plus pour protéger les restes d'une famille toujours digne de lui appartenir.



SECONDE PARTIE.

De la branche de Coucy-Vervin, & du malheureux Jacques de Vervin, décapité en 1549.

ON se rappelle ce que j'ai dit du testament de Raoul I, & du partage de ses biens entre ses trois enfans. Thomas, le second, qui avait eu la Seigneurie de Vervin, en tira son nom distinctif, qu'il transmit à toute sa descendance.

Idee générale de cette branche.

La troisième branche fut celle de Coucy-Pinon, ainsi appelée du nom d'une autre Seigneurie donnée par Raoul I à son troisième fils. Cette branche s'est éteinte vers l'an 1337, dès la quatrième génération, & je n'en parlerai pas davantage.

Celle de Vervin fut long-temps illustre, & ses alliances la rendirent assez riche; mais elle était loin de la splendeur & de l'opulence de la branche aînée. Thomas de Coucy, auteur de cette seconde branche, fit des prodiges de valeur, ainsi que ses frères, à la bataille de Bovines; & depuis, tous ses successeurs servirent toujours avec la plus grande distinction. Trois d'entr'eux, Renault, Enguerrand &

Raoul, furent successivement Chambellans des Rois Charles VI, Charles VII, & Louis XII. On se souvenait alors qu'ils descendaient d'une Princesse du Sang ; & le crédit de la branche aînée, qui subsistait encore, s'étendait toujours sur eux. Quand elle fut détruite, un vieux respect les soutint sous François I ; mais le règne de Henri II fut le terme de leur faveur : la plus sanglante catastrophe signala leur ruine.

Histoire & Procès de Jacques de Coucy-Vervin.

Fait prin-
cipal.

Jacques de Coucy-Vervin était fils de Raoul, Chambellan de Louis XII, & devint gendre du Maréchal du Biez. En 1544, sous François I, ce Maréchal étant Gouverneur du Boulonais, le Roi d'Angleterre y vint avec deux armées, & assiégea en même temps Montreuil & Boulogne. Le Maréchal se jeta dans Montreuil, le défendit pendant quatre mois, & fit lever le siège. Jacques de Vervin, qui était Lieutenant-Général du Boulonais, fut chargé de la défense de Boulogne. Après six semaines d'une résistance vigoureuse, il fut obligé de capituler. En 1549, sous Henri II, il fut accusé de trahison pour avoir rendu cette place, condamné à mort & décapité. Voyons & discutons ce que les Historiens racontent à ce sujet.

Mézerai dit que Vervin était un jeune homme à qui quelques volées de canon firent tourner la tête ; mais que cependant on le crut injustement condamné à mort , qu'il n'était pas un traître , qu'il fut jugé par des Commissaires , & que sa mémoire fut réhabilitée. D'autres ont dit qu'il n'y avoit jamais eu jusqu'alors d'artillerie si terrible ni si bien servie que celle des Anglais au siège de Boulogne , que le siège fut très-long , & que cependant Vervin fut équitablement condamné. Peut-on rien voir de plus contradictoire que ces deux récits ?

Et voilà justement comme on écrit l'Histoire.

Dans la vérité , ce jeune homme dont parle Mézerai , avoit 48 ans (1) : il s'était trouvé en 1515 à la bataille de Marignan , en 1524 à celle de Pavie : de plus , François I ayant , en 1543 , ravitaillé Landrecy , en retira Lalande & d'Essé qui y avaient commandé depuis le commencement du siège , & qui étaient excédés de fatigues : il leur donna pour successeur ce même Jacques de Vervin , qui réussit à délivrer la place. C'était ce succès qui avoit dé-

Erreur de
Mézerai.

(1) On le prouve par le partage qu'il fit avec ses frères en 1522 , & par l'inscription de son tombeau qui porte , mort en 1549 , âgé de 53 ans.

terminé le Roi & le Maréchal du Biez à lui confier, l'année suivante, le Gouvernement de Boulogne. On juge bien qu'un tel homme n'avait pas peur des premières volées de canon.

Je vois, dans l'Histoire de Calais, par M. le Févre, ce qui a pu occasionner l'erreur de Mézerai, sans la rendre excusable. La tour de l'Ordre, l'une des défenses de Boulogne, fut rendue le 22 Juillet par *François Bonos*, qui y commandait, & qui n'attendit pas que le canon eût tiré. Mais l'Historien de Calais avoue que Boulogne fut battue par cent pièces de gros canons, depuis le 3 Août jusqu'au 29 Septembre. Aussi est-il vrai que la place fut écrasée, & qu'au rapport de Belle-Forêt, Auteur contemporain, & de Dupuy, Ecrivain très-digne de foi, on tira sur Boulogne plus de cent mille coups de canon; que le siège dura sept semaines; qu'après la mort de Philippe Corse, qui commandait sous Vervin, & auquel la malignité attribua cette belle défense, la place tint encore long-temps. En effet, Corse fut tué le premier Septembre; & le 11, Vervin soutint & repoussa un assaut général donné par quatre brèches & qui dura sept heures. Quelques jours après, la poudre lui manquant, il assembla un Conseil de guerre, de l'avis duquel il se rendit

*Histoire de
Calais.*

*Belle Forêt;
Dupuy.*

le 14, & selon d'autres, le 29 Septembre : la capitulation fut très-honorable. Je défie de rien dire de plus fort pour sa justification : il faut bien en croire le grand nombre des Historiens, sur toutes ces circonstances, puisqu'en les avouant, il y en a qui condamnent encore Vervin.

Ajoutez à cela que ce Seigneur ne fut point inquiété sous François I ; & que même il donna un projet pour reprendre la place avant que les brèches fussent réparées : en effet, l'expédition fut entreprise : déjà la basse ville étoit emportée ; mais on n'envoya pas assez de troupes pour forcer la haute ville. Fouquesolles, beau-frère de Vervin, fut tué à cette attaque : François I écrivit une lettre de consolation au Maréchal du Biez sur la perte de son second gendre, & cependant on a dit aussi que Fouquesolles étoit un traître : car que ne dit-on pas quand on est en train de calomnier ! Venons à l'époque du procès.

Henri II étant monté sur le Trône, les ennemis du Maréchal du Biez & de Vervin crurent trouver le moment favorable de les perdre tous deux. Le Gouvernement de Picardie, que François I avait donné au Maréchal, & la survivance qu'il en avait accordée

Véritable
cause du pro-
cès.

à son gendre (1), excitaient l'envie & l'espoir des rivaux puissans auxquels ces deux Seigneurs s'étaient vus préférés. Un vieux manuscrit de 1576, très-authentique & très-curieux, qui est entre les mains de Messieurs de Coucy,

(1) Je ne vois pas, dans nos Historiens, que le Maréchal du Biez ait été Gouverneur de Picardie; mais il n'est guère possible d'en douter, puisque dans le procès ce titre lui est donné, & que son gendre y est qualifié *Lieutenant-Général pour le Roi en Picardie*. Il est vrai qu'en 1544, le Maréchal n'était Gouverneur que du Boulonais; mais il avait, en 1545, rendu d'assez grands services, qui avaient pu lui mériter une nouvelle grace. Malgré ce que plusieurs Historiens ont écrit contre lui, en interprétant malignement quelques petites expéditions qui ne lui réussirent pas, & surtout en lui imputant les fautes de l'Ingénieur qui bâtit le fort *Outreau*, il est certain qu'il défendit toujours ce fort avec la plus grande vigilance & le plus grand succès contre les entreprises des Anglais. Il les chassa vigoureusement de toute la terre d'Oye; il remporta une victoire signalée contre six mille hommes de leurs troupes qui étaient retranchées sous un fort près de Boulogne, & qu'il osa attaquer, n'ayant sous ses ordres que quatre mille deux cents hommes. C'est, sans doute, après cette campagne, que François I, qui l'aimait, lui donna le Gouvernement de Picardie; à moins qu'on n'ait confondu dans le procès & dans le manuscrit, ce Gouvernement avec celui du Boulonais; ce qui n'est pas vraisemblable.

donne cette origine au complot infame tramé contre du Biez & Vervin. En effet, telle est la source de presque toutes les haines des Courtisans : humilier & dépouiller un concurrent est la plus douce volupté de l'ambition. Henri II, n'étant que Dauphin, avait commandé l'armée destinée à faire lever le siège de Boulogne. Si la place eût tenu quelques jours de plus, elle était délivrée. Mais Vervin, enfermé de tous côtés par l'Armée & par la Flotte Anglaïses, ignorait la marche du Dauphin : tous les Historiens conviennent que Jacques d'Albon (depuis le Triumvir, Maréchal de Saint André) fit des tentatives inutiles pour pénétrer dans la ville.

Le Dauphin désespéré d'avoir manqué une occasion de se couvrir de gloire, en conserva un ressentiment qui le disposa à être plus facilement trompé.

On accusa donc Vervin de lâcheté & d'inexpérience. Mais comme il avait donné en sa vie trop de preuves de bravoure, & que l'inexpérience n'est pas une raison pour trancher la tête à un Officier, on crut avoir besoin de l'accuser de trahison, lui & le Maréchal du Biez. Ce parti parut d'autant plus nécessaire, qu'on ne pouvait reprocher au Maréchal, ni défaut de courage, ni défaut de science militaire; puisqu'il avait défendu Montreuil quatre

Procès de
Vervin.

mois entiers, & forcé les Anglais à se retirer avec une perte considérable. D'ailleurs, les faits de lâcheté & d'inexpérience dans un Général sont des faits publics, dont l'évidence & la notoriété seules peuvent déposer; au lieu que les actes de trahison sont toujours réputés des faits cachés, &, par conséquent, ils donnent plus de facilité aux calomniateurs pour apostropher trois ou quatre témoins obscurs, qui forcent la justice même à condamner l'innocence.

Interrogatoires & dépositions.

Pour jeter un plus grand jour sur toute cette affaire, & dévoiler complètement les manœuvres détestables qu'on employa contre Vervin & son beau-père, je vais examiner, relativement aux deux chefs d'accusation intentés contr'eux, leurs propres interrogatoires & les dépositions des témoins. Le procès a été recueilli par Dupuy, Garde de la Bibliothèque du Roi: il en a donné quelques détails dans un livre imprimé que j'ai déjà cité; & de plus, il a laissé au Roi des Manuscrits, dans lesquels j'ai vu l'extrait de tout le procès: ainsi on peut compter sur la certitude des faits que je vais rapporter.

On fait un crime au Maréchal du Biez de la prétendue inexpérience de son gendre: il répond, *qu'il l'a toujours connu pour un homme habile*

habile à la guerre ; que le Roi François I en jugea de même , quand il lui bailla le Gouvernement de Landrecy & celui de Boulogne. Vervin , à qui on fait le même reproche , oppose trente-cinq années de service , ses succès dans Landrecy , sa longue défense dans Boulogne , l'assaut général de sept heures qu'il a essuyé & repoussé , le défaut de poudre , l'avis du Conseil de guerre qui l'a autorisé à se rendre : ces réponses ne pouvaient pas certainement recevoir de répliques.

Le Maréchal , à qui on impute le défaut de poudre , dit , pour sa défense , que , dès avant le siège , il avait averti le Roi de la nécessité de pourvoir Boulogne de munitions de guerre ; mais que , faute d'argent , le Roi ne lui en avait pas envoyé.

Quand on reproche à Vervin d'avoir capitulé contre l'avis des Bourgeois , il soutient que leur zèle aveugle & sans expérience ne devait pas être sa règle ; que , s'il eût essuyé sans poudre un nouvel assaut , & que , par l'événement , la ville eût été emportée , & tous les habitans passés au fil de l'épée , selon l'usage de la guerre , le Roi aurait été en droit de punir de mort un Gouverneur assez insensé , assez barbare , pour avoir causé le massacre d'une ville entière , contre l'avis d'un Conseil de guerre ,

qui avait décidé qu'il fallait se rendre. Avouons que cette réponse est encore péremptoire.

Elle devient plus forte, s'il est possible, par une autre circonstance. C'est qu'on avait emprisonné avec Vervin les Officiers qui avaient composé son Conseil de guerre; c'étaient les Seigneurs de Longueval, des Paux, de Boncourt, des Frametzelles, d'Antibes, de Grignan; le Baron de la Garde, le Général Baiard, & autres. Or, ils furent tous absous (1). Donc Vervin devait l'être, puisqu'il s'était rendu par leur avis.

Le voilà, je crois, bien justifié de l'accusation de lâcheté & d'inexpérience. Passons à l'accusation de haute trahison, la seule sur laquelle il fut condamné à mort.

La première preuve de trahison que l'on allègue contre lui dans le procès, est, *qu'après la capitulation signée*, il survint un orage qui renversa les tentes des Anglais, & inonda une

(1) Le sieur de Longueval fut le seul à qui on fit payer son absolution. Il possédait la terre de Marchais, près de Laon. Cette terre convenait à un Ministre. Après le supplice de Vervin, on fit peur à Longueval, qui donna sa terre pour être mis en liberté. Le Président de Thou parle de ce pacte infame, avec l'horreur que tout homme vertueux en doit ressentir.

partie de leur camp ; de sorte , dit-on , que les Anglais n'auraient pu , avant deux jours , remonter à l'assaut ; par conséquent , Vervin devait refuser d'exécuter la capitulation ; & , s'il l'a exécutée , ce ne peut être que parce qu'il avait vendu la ville. Vervin dit , au contraire , que l'assaut aurait pu être donné dès le lendemain ; que l'orage n'avait pas apporté de poudre dans Boulogne , ni rétabli les brèches ; & que la pluie ne fait point manquer un Gentilhomme Français à sa parole & à une capitulation signée.

On l'accuse ensuite d'avoir eu des intelligences avec les Anglais ; d'avoir été de nuit dans leur camp ; d'avoir reçu dix-huit cents doubles ducats ; d'avoir envoyé du vin au Roi d'Angleterre. Il nie , avec indignation , & les intelligences , & les voyages nocturnes , & l'argent reçu : il convient du vin envoyé ; & si c'était un crime capital de faire ces galanteries à des Généraux ennemis , & sur-tout à un Roi , nous avons aujourd'hui plus d'un Prince à qui il faudrait des Lettres de grace.

On l'accuse d'avoir vendu sa poudre. Il répond qu'on fait bien qu'il ne pouvait pas en avoir à vendre , après sept semaines de siège ; l'interrogatoire de son beau-père , que j'ai déjà rapporté , fait voir une contradiction odieuse

entre ces deux accusations, l'une de ne s'être pas muni de poudre avant le siège, l'autre d'en avoir eu assez pour la vendre après sept semaines.

Autre absurdité plus révoltante. Pendant que des témoins assûrent que Vervin allait, ou envoyait, toutes les nuits, au camp Anglais, pour apprendre à l'ennemi ce qui se passait dans Boulogne, d'autres témoins disent qu'ils ont vu & ramassé des flèches lancées du camp dans la ville, avec des billets portans ces mots : *Rendez-vous* ; & des flèches envoyées de la ville au camp, avec ces mots en réponse, *au jour promis*. Quelle extravagance ! Si Vervin avait toutes les nuits, par lui ou par ses émissaires, des conférences secrètes avec le Monarque Anglais, ce Prince & lui n'avaient donc pas besoin du secours de ces prétendues flèches, qui ne leur auraient rien appris que ce qu'ils savaient, & qui l'auraient appris au Public. Cette imprudence folle & inutile est incroyable ; on reconnaît bien là les inventions d'une populace aveugle & soupçonneuse, à laquelle on a persuadé un crime, & qui veut ensuite en deviner, en arranger toutes les circonstances.

Quoique la procédure eût été, aux termes de Dupuy, très-longue & très-animeuse (c'est-à-dire, faite avec animosité) ; cependant les

rêveries dont je viens de rendre compte , ne purent déterminer les Commissaires à condamner Vervin & le Maréchal. Déjà même vingt-deux de ces Commissaires (1) avaient opiné à l'absolution , lorsque les ennemis des accusés trouvèrent le secret de faire ordonner un surcis , pour acquérir de nouvelles preuves. Pendant ce délai , *on laissa écouler les Juges venus des Parlemens de Province ; & ensuite on expédia une nouvelle Commission à treize autres Juges, dont on était plus assuré que des premiers ; on fit plus ; on avait déjà enlevé à Vervin presque tous ses moyens de défense , en impliquant dans le procès tous ses Officiers, tous les Membres de son Conseil de guerre, qui , se trouvant accusés , ne pouvaient plus être témoins & déposer en faveur de leur Chef : cette première ruse d'une chicane infernale fut suivie d'une seconde. On sépara le procès du beau-père d'avec celui du gendre , afin que l'un ne pût servir à la justification de l'autre. Ces faits sont attestés , non-seulement par Dupuy , mais encore par l'Ange dans sa Pratique Criminelle , chap. 20 ; & ce dernier Auteur est d'autant plus croyable , qu'il parle plus en Jurisconsulte qui discute une procédure , qu'en Historien qui*

(1) Ils étaient vingt-huit en tout.

juge un homme : il cite ce procès comme un monstre d'irrégularités, & comme l'assemblage des noirceurs les plus recherchées.

Condamna-
tion.

Enfin, dans ce nouvel état de la cause, & devant cette nouvelle Commission, on fit paraître des témoins bien stylés, bien endoctrinés, qui déposèrent uniformément des faits de trahison ; c'est-à-dire, de la vente de la poudre, des dix-huit cents ducats reçus par Vervin, & des billets envoyés par le moyen des flèches : alors ce malheureux descendant de tant de Héros fut condamné & exécuté. A Dieu ne plaie que je pense que ses treize Juges fussent des scélérats vendus à ses persécuteurs ! Sans doute il y en eut que la force des preuves, que l'accord unanime des faux témoins subjuguèrent, & qui furent obligés, par le devoir de leur état, à signer un Arrêt, dont ils gémissaient peut-être intérieurement (1). Quels remords affreux n'éprouvèrent-ils pas, quelques années après, lorsque l'imposture des faux témoins fut recon-

(1) Le Juge est obligé, par les loix, à juger selon les dépositions & les preuves, *secundum allegata & probata*. Or, la déposition unanime de deux ou trois témoins, bien concertés, forme une preuve complète. Voilà le malheur des Juges, & le désespoir de l'innocence.

nuë ! Plusieurs de ces scélérats , nommés par Dupuy & par l'Ange , avouèrent leur perfidie & la payèrent du dernier supplice. C'était Médard Pepin , Simon Bequet , le Chanoine Botté , & autres. Qu'après cela nos Historiens viennent répéter encore que ce fut par respect pour le nom de Coucy , & non par justice , que la mémoire de Jacques de Vervin fut réhabilitée.

Faux témoins reconnus & punis de mort.

Ils n'ont pas cependant été tous injustes. M. de Thou compte l'exécution de Vervin au nombre des violences & des cruautés commises sous le règne de Henri II , malgré la bonté de ce Prince. *Violenta regni initia hoc anno veluti recruduerunt.* Il atteste que Vervin nia constamment jusqu'à la mort la prétendue trahison. Néanmoins cet Historien est le seul qui dise que Boulogne fut rendue contre l'avis du Conseil de guerre. Il est évident qu'il s'est trompé , & qu'il a voulu dire contre l'avis des Bourgeois , puisqu'il convient ensuite qu'on fit le procès à ce même Conseil de guerre , pour avoir consenti à la reddition de la place. Belleforêt , dans son Histoire de France , page 1529 , dit expressément : *quelque cas que depuis on ait mis en avant , on ne sauroit dire qu'il y eût ni corruption , ni intelligence quelconque de ce Seigneur avec le Roi d'Angleterre.* Il assure aussi

Historiens favorables à Vervin.

que les remparts étaient écrasés par l'artillerie, & *qu'il ne fallait pas en croire le peu d'expérience des Bourgeois en ces choses.* Le Pere Griffet, dans ses Observations sur Daniel, se rend ouvertement le défenseur de Vervin, & si du Bellay & quelques autres ont pensé que la condamnation était juste, c'est qu'ils n'ont pas été instruits; c'est qu'ils ont écrit, pour la plupart, avant la réhabilitation, dans un temps où il n'était pas permis d'écrire contre l'Arrêt; & où l'on se piquait même d'en pénétrer les motifs, en rendant suspectes toutes les actions des accusés.

Repentir de
Henri II.

Il paraît que, peu de temps après le supplice de l'infortuné Coucy, la vérité parvint aux oreilles de Henri II. Ce Prince, sans avouer hautement son erreur, tâcha de la réparer. Il empêcha l'exécution de l'Arrêt de mort prononcé contre le Maréchal du Biez, & même il lui rendit ses biens & sa liberté. Il fit restituer au fils de Vervin la plus grande partie des biens confisqués sur le père. Il voulut assoupir une affaire qu'il craignait d'autant plus d'approfondir, qu'il avait été le premier moteur du procès, par le dépit qu'il avait témoigné contre Vervin; dépit fatal qui avait enhardi les persécuteurs. Tant qu'ils vécurent, toutes les bouches furent fermées en public pour la

justification de l'innocent condamné. Mais en 1575, elles s'ouvrirent enfin ; la vérité se fit entendre hautement ; Henri III, qui n'avait pas à rougir, comme son père, d'avoir laissé répandre le sang du juste, revit le procès, reconnut l'imposture des faux témoins, & réhabilita la mémoire de Vervin avec un éclat sans exemple.

Tous les Princes alliés de la Maison de Coucy voulurent honorer la pompe funèbre. Henri IV, alors Roi de Navarre ; le Cardinal de Bourbon, son oncle ; le Duc de Guise (Henri) petit-fils d'une Bourbon, envoyèrent chacun un député chargé de leur pouvoir exprès, pour assister dans l'Eglise de Vervin à cette cérémonie si intéressante. Antoinette de Bourbon, écrivant au Cardinal, qui était son neveu, lui parlait de Jacques de Coucy, fils du décapité, & s'exprimait en ces termes : *Je vous prie que, pour l'innocence de son père, si bien reconnue (1), sa Maison, qui nous est proche alliée, soit remise en son premier honneur.* On fit élever,

Réhabilitation de la mémoire de Vervin.

(1) Ce langage est d'autant plus fort dans la bouche d'Antoinette de Bourbon, que c'était elle à qui Henri II avait donné les biens confisqués sur Jacques de Vervin ; biens que cette Princesse était obligée de rendre, si la réhabilitation avait lieu, & qu'en effet elle restitua.

dans l'Eglise de Vervin, un superbe monument en marbre, dans lequel on renferma les cendres du malheureux. On y grava sa condamnation & sa réhabilitation, en y ajoutant ces mots, nobles & sans faste, qui portent le caractère de simplicité & de grandeur des Coucys.

Vixi non sine gloriâ , migravi non sine invidiâ.

Les Lettres de réhabilitation furent enregistrées au Parlement de Paris, au Bailliage de Laon, à Reims & à Boulogne. Ce fut une fête générale dans tout le Vermandois. Le Baron de la Bove, Capitaine des Nobles de la Province, assista, avec la plus grande partie de la Noblesse, à l'enregistrement fait au Bailliage de Laon; car, dit l'Avocat du Roi, *toute la Noblesse y est intéressée, pour l'injure faite à tout le corps d'icelle, d'avoir mis un tel opprobre en cette excellente & illustre Maison de Coucy, dans la personne de Jacques de Vervin, que LE ROI BIEN INFORMÉ AUROIT ENFIN DÉCLARÉ PUR ET INNOCENT.*

Je crois, après tous ces détails, que, si quelque Historien parle encore du siège de Boulogne & de Jacques de Coucy-Vervin, ce ne fera plus en flétrissant ce nom respectable par les épithètes honteuses qu'un Arrêt inique y avoit ajoutées. Si l'on me demande pourquoi,

malgré cette réhabilitation solennelle, malgré un fait aussi décisif que la punition des faux témoins, l'accusation a été répétée par tant d'Historiens modernes ; je répondrai que, dans des Histoires générales, rarement on se donne la peine d'éclaircir un fait qui ne regarde qu'un particulier. Si l'on me demande encore pourquoi il reste des préjugés dans le Boulonais, je répondrai par ces beaux vers :

Observation particulière pour les Bourgeois de Boulogne.

Que le mensonge un instant vous outrage,
 Tout est en feu soudain pour l'appuyer :
 La vérité perce enfin le nuage,
 Tout est de glace à vous justifier.

(*M. de Voltaire, Epître sur la calomnie.*)

Les Bourgeois de Boulogne voyaient avec dépit leur ville rendue au Roi d'Angleterre ; ils croyaient qu'ils se feraient bien défendus sans poudre ; ce sentiment généreux, ce noble désespoir a ouvert leurs esprits aux impressions qu'on leur a données contre leur Gouverneur. Les scélérats, qui ont déposé faussement contre lui en Justice, qui l'ont accusé d'avoir vendu la ville & les munitions, ont répandu les mêmes calomnies parmi les habitans ; & ces monstres ont été crus, sur-tout quand l'Arrêt eut confirmé les bruits qu'ils avaient semés. Il est même prouvé, par des Ecrits du temps, qu'on avait fourdement imputé à Jacques de

Vervin d'avoir fait assassiner sur la brèche Philippe Corse qui commandait sous lui. Cependant du Bellay, qui n'est pas suspect, atteste que *Philippe Corse fut tué d'un éclat d'artillerie venu du camp*. D'ailleurs, il n'est pas même question, dans le procès, de cet exécrationnable assassinat. C'était donc encore une calomnie évidente & atroce, semée habilement pour appuyer les autres. Qu'on juge, par ce trait seul, de la confiance que méritaient toutes ces accusations ! Que ce terrible exemple fasse frémir les arbitres de la vie des hommes ! qu'ils apprennent à se défier de toutes les voix qu'ils entendent, & même de leurs propres yeux !

Pour moi, la fraternité qui a toujours régné entre les Calaisiens & les Boulonnais, m'a fait trouver un nouveau plaisir à développer les preuves de l'innocence de Jacques de Coucy : & je ne me crois pas moins heureux d'avoir vengé la mémoire du Gouverneur de Boulogne, que d'avoir célébré celle des braves Bourgeois de Calais.

Suite & fin de la postérité de Jacques de Vervin.

Le fils de Jacques de Vervin, qui portait le même nom que son père, se distingua à la prise de Thionville, & au second siège de Calais ; lorsque le Grand Duc de Guise (François)

rendit à la France cette ville, qui en était démembrée depuis deux cents ans. Jacques II de Coucy-Vervin ne voulut point se mêler de toutes les intrigues qui agitèrent la Cour & le Royaume sous les trois derniers Valois. Il vécut en sage dans ses terres, & mourut adoré de ses Vassaux. Il ne laissa qu'un fils en bas âge, qui mourut depuis sans postérité; & deux filles, qui firent passer tous les biens de sa branche dans des familles étrangères, qui n'en avaient pas besoin. La cadette épousa Robert de Cominges, dont le nom seul annonce l'illustre origine. L'ainée, Guillemette de Coucy, fut mariée deux fois; en premières noces, à Louis de Mailly: leurs enfans prirent le nom de *Mailly-Coucy*. Que de titres d'honneur en deux mots! Leur fille aînée épousa Charles, Comte d'Apremont; la cadette, Charles de Joyeuse, Comte de Grandpré; & leur petite-fille, le Duc de Lorraine: c'était la seconde alliance des Coucys avec cette auguste Maison. Par-tout on voit le sang des Coucys mêlé au plus beau sang de la France, ou des Princes étrangers.

Ses biens
passent dans
les Maisons
de Cominges,
de Mailly &
de Croy.

En secondes noces, Guillemette de Coucy se maria avec Philippe de Croy (1), Comte de

Maison de
Croy.

(1) Il paraît que les Maisons de Croy & de Coucy avaient encore entre elles des alliances plus anciennes.

Solhre , l'un des ancêtres de M. le Duc de Croy & de M. le Duc d'Havré. Ce Philippe de Croy était un des premiers Seigneurs des Bays-Bas, Chevalier de la Toison d'or, Grand-Ecuyer de l'Archiduc d'Autriche, & Gouverneur de Tournay & du Tournaisis. Sa famille est une des heureuses acquisitions que la France ait faite par la conquête de l'Artois. Tous les rejetons nombreux de cette race illustre savent être à la fois sujets fidèles, patriotes zélés, citoyens vertueux, guerriers intrépides, & philosophes sensibles. Ils font gloire d'avoir des mœurs dans un siècle où l'on croit qu'il en faut rougir. Ils savent se faire des plaisirs de tous leurs devoirs. Ils cultivent les Arts agréables; mais ils n'en font que les jeux de leur loisir & le juste délassement de leurs travaux utiles. Nouveaux Français, ils sont les modèles des anciens..... Mais les anciens n'ont pas encore tous besoin de modèles.

On voit à Saint-Omer, dans l'Eglise de Saint Bertin, le mausolée d'un Croy, tué à la bataille d'Azincourt, & enterré derrière le chœur. Les quartiers de famille de ce Seigneur sont gravés ainsi sur le marbre :

Croy, Renty, Pecquigny & Brimeux,
 Craon, Flandres, Chastillon & Coucy,
 Priez pour l'ame du Chevalier preux,
 Donnez obsèque à la Dame qui gît ici.

TROISIEME PARTIE.

*De la branche cadette de Coucy-Vervin,
actuellement subsistante.*

JUSQU'ICI il n'y a rien de contesté dans la Généalogie de la Maison de Coucy : tous les Auteurs qui en ont écrit sont d'accord, depuis l'Allouëte, qui est le plus ancien, jusqu'à Dom Toussaint Dupleffis, dont l'Ouvrage n'a que 40 ans de date. Duchêne est le seul qui se soit arrêté à la troisième génération de la branche de Vervin en 1302 : *n'ayant pas*, dit-il, *les preuves nécessaires pour la suite*. Il est surprenant qu'il ne les ait pas cherchées. Duchêne écrivait en 1631, & il y avait alors 56 ans que Henri III, par les Lettres de réhabilitation de Jacques de Vervin, données en 1575, avait reconnu les Coucys-Vervin pour ses parens. De plus, Henri IV, en 1609, en faisant un don de droits seigneuriaux à Guillemette de Coucy-Vervin, l'avait encore déclarée sa parente dans les lettres de concession. Ainsi il n'y avait pas de difficulté pour se procurer les preuves d'une filiation si publiquement établie. Excusons cependant Duchêne par une raison,

Filiation bien
reconnue jus-
qu'à Jacques
de Vervin.

Son livre paraît avoir pour objet principal la Maison de Gand & de Guines, dans laquelle j'ai dit plus haut que la branche aînée des Coucys s'était perdue.

Au reste, je le répète, rien n'arrête dans la descendance depuis Albéric de Coucy, en 1042 & 1059, jusqu'à Jacques I de Vervin, en 1549. Cela est universellement reconnu; & c'est pour cette raison que j'ai évité de détailler à mes Lecteurs les noms & surnoms de chaque degré. Mais nous arrivons bien-tôt au seul point de difficulté, né de l'ignorance de ce pauvre l'Allouète (1).

Raoul, frère
de Jacques de
Vervin, au-
teur de la
branche exis-
tante.

L'extinction de la postérité masculine de l'infortuné Jacques de Vervin, n'était ni l'extinction entière de la Maison de Coucy, ni celle de la branche de Vervin même. Ce Jacques I de Coucy-Vervin avait eu trois frères : Raoul, Jean & Robert. Raoul servit avec le courage de ses Ancêtres; il fut Chambellan de François I. Jean & Robert ayant embrassé le parti de l'Eglise, furent Aumôniers de ce Monarque, & obtinrent de riches Abbayes. On rapporte aujourd'hui le partage des biens du père com-

(1) Si l'on est curieux de voir un beau recueil des fortises de l'Allouète, on peut lire les Mémoires de M. de Zurloben sur Enguerrand VII.

mun, fait entre les quatre frères en 1522; & une tranſaction ſur ce partage paſſée en 1534. Jean, Abbé de Bonne-Fontaine, avait eu dans ſon lot les terres de Chéhéry, de la Beface, & ſingulièrément celle de Polecourt, ſituée en Champagne, qui était déjà depuis long-temps dans la Maifon de Coucy-Vervin (1). Il en était encore en poſſeſſion en 1536; on le prouve par un titre original, portant conſtitution d'Officiers de Juſtice.

En 1538, l'Abbé de Bonne-Fontaine, ſe trouvant aſſez riche des biens de l'Egliſe, crut qu'il était juſte de rendre le patrimoine de ſa famille à Raoul ſon frère, qui ſervait l'Etat. Il lui donna ceſtrois terres par acte du 14 Janvier; on produit cette donation en forme. On produit les actes originaux de la priſe de poſſeſſion de la terre de Polecourt, & les différentes conſtitutions d'Officiers qui y furent faites par Raoul de Coucy en 1539 & 1556: il y a entre autres un *Jean de Martignicourt* établi pour Receveur & Greffier, dont il ſera bon de ſe ſouvenir.

Il eſt Seigneur de Polecourt.

C'eſt ce Raoul de Coucy qui eſt l'Auteur de la branche de Coucy-Polecourt, aujourd'hui

Difficulté ſur ſa deſcendance.

(1) Les anciens titres écrivent *Polecourt*, les titres plus modernes *Poillecourt*; mais la première prononciation a prévalu.

subsistante ; & voici l'article devenu litigieux. L'Allouète avance que Raoul de Coucy ne laissa que trois filles bâtarde, & qu'il mourut sans s'être marié. A ce propos, il fait une belle harangue sur l'incontinence, mère de la bâtardise. Ce sermon est au fol. 258 ; & on en lit un autre encore plus grossier & plus stupide contre les femmes en général, au fol. 179.

Par la sottise
de l'Allouète.

Le style de cet Auteur est aussi dégoûtant, que son ignorance est coupable (1).

Raoul eut
un fils nommé
Louis.

Il écrivait en 1577, & dès 1560 Raoul de Coucy avait marié son fils *Louis*, & lui avait

(1) On a beau faire, on ne fera point rire aux dépens de l'Allouète, il est trop obscur. Le Lecteur ne rit que de ceux qu'il connoît. Quand l'Auteur du Commentaire sur Corneille, s'écrie au sujet de Scudéri : *Mais que tu es ennuyeux avec ton Aristote !* Lorsqu'empruntant les vieux mots de cet Auteur, il dit *ET PAR AINSI le Gouverneur de Notre - Dame de la Garde a fort mal démontré*, il fait rire, parce que Bachaumont & Chappelle ont rendu ridicule le Gouvernement de Notre-Dame de la Garde, & que Boileau a rendu ridicule la personne de Scudéri ; mais l'Allouète, & son ignorance, & sa sottise, & son style, qu'on n'est pas tenté de connoître, ne peuvent faire rire personne. Cependant ces impatiences de l'Auteur, en donnant à l'Allouète une sorte d'existence, répandent peut-être quelque intérêt sur cette discussion ; mais l'intérêt véritable naît du mérite même de la discussion.

L'Auteur avoit dit d'abord en cet endroit, que

donné en mariage la terre de Polecourt. Comment l'Allouëte a-t-il donc pu écrire que Raoul n'avait pas eu d'autre enfant que des filles bâ-tardes ?

On prouve que Louis était fils de Raoul par plusieurs titres. 1°. Par les cueillerets de la terre de Polecourt, tenus en forme par *Jean de Martignicourt*, & écrits en entier de sa main. Il dit expressement à la tête de deux de ces cueillerets de l'année 1561, faits après la mort de Raoul, qu'il reçoit les différens droits de la terre de Polecourt, *pour M. Louis de Coucy, Seigneur de Polecourt, comme ayant cette Seigneurie par donation, par contrat de mariage, de M. Raoul de Coucy, son père.* Cela est positif.

Preuves.

2°. Par un acte du 26 Novembre 1571, dans lequel Jean de Coucy, Abbé de Bonne-Fontaine, Raoul & Louis sont nommés comme s'étant succédés l'un à l'autre dans la propriété & possession de la terre; & sont également qualifiés *honorés Seigneurs.*

3°. Par les registres de la terre, continués en

l'Allouëte haïssoit les femmes par représailles; il a senti de lui-même que cette plaisanterie portoit à faux, parce qu'il est impossible de savoir si l'inconnu l'Allouëte était ou n'était pas un homme à bonnes fortunes dans son Bailliage de Vertus.

Note de l'Editeur.

1552, 1553, & jusqu'en 1594, contenant la même preuve de la succession des trois Seigneurs, Jean, Raoul & Louis.

4°. Par plusieurs contrats de vente de différentes portions de la terre de Polecourt faits par Louis de Coucy & Marie de Bezanne, sa femme : tous actes originaux. Il y en a qui sont signés de la propre main de Louis de Coucy & de celle de Marie de Bezanne. Il y en a même où la terre est énoncée comme *propre naissant* de Louis de Coucy, ce qui appuie encore la qualité de fils portée dans deux des actes précédens. Car cette terre était un acquêt dans la personne de Raoul, qui la tenait de son frère ; & elle n'a pu devenir un *propre naissant* dans la personne de Louis, que parce qu'il était fils de Raoul de qui il la recevait. Il n'y a qu'une succession ou donation *de père à fils* qui puisse faire un *propre naissant*. Si Louis eût été seulement neveu de Raoul, la terre n'auroit été qu'un acquêt pour Louis. Donc la qualité de *propre naissant* prouve & énonce positivement la qualité de fils. On peut défier qui que ce soit de réfuter cette preuve démonstrative.

5°. Par un grand nombre d'autres titres qui attestent que Louis de Coucy resta en possession de la terre jusqu'à sa mort arrivée en 1602, & qu'il la transmit à son fils & à leur postérité.

6°. Le seul fait, que Louis de Coucy ait succédé à Raoul dans la terre de Polecourt, prouve que Louis était fils de Raoul ; car sans cela, la terre aurait appartenu de droit, en 1560, après la mort de Raoul, à son frère l'Abbé de Bonne-Fontaine, ou à son neveu Jacques de Coucy, fils du décapité. Cela est encore incontestable.

On demandera comment l'Allouëte, Auteur contemporain, a ignoré tout ce que je viens de dire. Je n'en fais rien : voilà les titres, & il n'en parle pas. Quand il dit qu'il travaille sur les papiers de la famille, il ment : ou bien il ne les avait pas tous, puisque voilà des titres authentiques qu'il passe sous silence. Bien plus : il avance le contraire de ce qui est écrit dans ces titres ; car il annonce l'Abbé de Bonne-Fontaine comme ayant toujours possédé, jusqu'en 1577, la terre de Polecourt ; & voilà une donation en forme, des registres, des actes de toute espèce, qui prouvent qu'en 1538 l'Abbé avait donné la terre à Raoul ; & qu'en 1577 il y avait seize ans que Louis, fils de Raoul, en était propriétaire & possesseur. Une ignorance aussi bien démontrée doit ôter tout crédit à ce plat Ecrivain ; & je n'imagine pas qu'un pareil témoignage puisse désormais en imposer à personne.

Démonstration contre l'Allouëte.

Louis était
fils légitime.

Mais s'il est établi que Louis de Coucy était fils & successeur de Raoul ; peut-être la malignité voudra-t-elle se persuader qu'il n'était pas fils légitime, & que l'Allouête en disant, Raoul n'a laissé que des bâtardes, ne s'est trompé que sur le sexe.

A cet égard, je commencerai par faire une question à ceux qui voudraient adopter ce préjugé dénué de preuves ; préjugé que l'on élève toujours contre les branches négligées d'une race illustre, & que par conséquent il est essentiel de détruire ici. Où prendrait-on cette idée de l'illégitimité de Louis de Coucy ? On la prendrait dans l'Allouête, qui, s'étant trompé sur l'existence d'un fils, n'est plus croyable sur l'état de ce même fils. Pourquoi voudrait-on faire tomber l'infidélité de l'Auteur, plutôt sur un fils bâtard qu'il n'a pas connu, que sur un fils légitime ? Dès qu'il a menti sur une partie du fait, il faut rejeter son témoignage sur l'autre partie ; & ce témoignage une fois rayé, il ne reste plus une seule autorité, une seule parole de qui que ce soit au monde, qui combatte la possession constante où Louis de Coucy a été toute sa vie de son état de fils légitime ; possession confirmée & continuée jusqu'à présent, sans trouble, dans toute sa postérité.

Possession
d'état.

Allons plus loin. Les personnes qui connais-

sent les Loix du Royaume, savent quelle est la force, quels sont les droits de la possession d'état. L'Edit de 1600, sur la Noblesse, veut expressément que *la possession d'état noble* constitue & assure la noblesse jusqu'à ce qu'on apporte des titres contraires. Celui qui est en possession n'a rien à prouver, sa possession est sa preuve; c'est à celui qui combat la possession, à prouver contr'elle. De-là il résulte que dans tous les Tribunaux de France, Messieurs de Coucy, étant aux droits de *Louis*, l'un de leurs aïeux directs, & rapportant des titres qui constituent la possession que *Louis* a eue toute sa vie de son état de fils légitime, cet état serait reconnu & consacré par la Justice, à moins qu'on ne produisît contr'eux un titre juridique. Or, l'allégation isolée d'un Auteur n'est pas un titre, sur-tout quand il est prouvé que cet Auteur a menti sur le fait même dont il parle. Cet argument doit paraître invincible à tous les gens de Loi.

Mais je ne veux pas me renfermer dans cette règle stricte, qui quelquefois décide le Juge sans persuader l'homme. Je ne veux pas laisser dans l'esprit ces nuages qui pèsent à l'ami de la vérité, & dont la malice aime à se repaître. Démontrons par pièces authentiques, & le mariage de Raoul de Coucy, & la légitimité de Louis son fils.

Preuves du
mariage de
Raoul.

L'Allouête dit donc que Raoul est mort sans s'être marié. Messieurs de Coucy produisent un titre juridique & en bonne forme qui prouve le contraire. C'est un contrat de donation que Raoul fit en 1553 de la terre de Chéhéry à Pierre du Lys. Cette terre venait aussi de l'Abbé de Bonne-Fontaine & de la succession paternelle ; les partages le justifient. Raoul l'avait considérablement augmentée par différentes acquisitions ; il y avait bâti le château de Rocan, qui est encore aujourd'hui une espèce de forteresse. Or, il donne cette terre avec tous les *acquêts & conquêts* qu'il a faits. Il avait donc été marié ; car les *conquêts* sont les acquisitions d'un homme en communauté de biens avec sa femme : jamais Notaire n'a employé ni pu employer ce mot pour exprimer les acquisitions d'un homme qui aurait été célibataire toute sa vie. Voilà donc le démenti le plus formel donné *juridiquement* à l'Allouête.

Le récit même de cet Auteur vient encore à l'appui du titre dont je parle. Selon l'Allouête, ce n'est que dans les dernières années de sa vie que Raoul de Coucy *s'enamoura* d'une jeune Bourgeoise de Vervin, & cela est vrai. Il en eut trois filles qu'il laissa en bas âge, & qui furent élevées, après la mort de leur père, dans la maison de Jacques de Coucy, leur cousin-

germain, fils du décapité. Ce fut Jacques qui les maria avec les biens que Raoul lui avait laissés pour cet objet : cela est encore vrai. Mais Louis de Coucy avait été marié en 1560, avant la mort de son père, & par son père même; il n'était donc pas né de cette fille dont Raoul s'étoit *enamouré* neuf ou dix ans avant sa mort. Joignez à ce fait, l'acte qui prouve que Raoul avait été marié, puisqu'il avait fait des conquêtes; il en doit résulter que ce n'est que depuis son veuvage qu'il avait eu ses bâtarde; & que le fils étant né long-temps avant l'époque où le père avait pris cette maîtresse, était donc né pendant le mariage.

Venons à quelque chose de plus décisif. La donation, faite par Raoul à Louis son fils, de la terre de Polecourt, établit la légitimité de Louis, par une circonstance qui lève tous les doutes. C'est que la Coutume de Vermandois, sous l'empire de laquelle Raoul demeurait, & qui régit la terre de Polecourt, défend expressément de donner des biens-fonds, même par contrat de mariage, *à autres enfans qu'à ses hoirs procréés en légitime mariage*. Il n'y a plus d'équivoque.

J'ajoute encore à cette preuve. La Coutume de Vermandois a été rédigée en 1556, cinq ans avant le mariage de Louis de Coucy; &

Preuve invincible de la légitimité.

Addition à la preuve.

son père Raoul est nommé dans le procès-verbal , comme un de ceux qui avaient présidé à cette rédaction. Aurait-il fait à son fils , cinq ans après , une donation qu'il aurait su être nulle de plein droit ? Un Notaire l'aurait-il écrite ?

Il ne paraît pas , sans doute , qu'il soit possible de rien dire de plus fort. Eh bien ! nous le pouvons cependant. Raoul de Coucy savait si parfaitement , qu'une donation de biens-fonds, faite par un père à son bâtard, était nulle, que , lorsqu'il voulut pourvoir au sort de ses filles naturelles , il usa de la ressource du fidéicommis. C'est l'explication toute simple que la famille a toujours faite de cette singulière donation de la terre de Chéhéry , dont j'ai parlé il n'y a qu'un moment. Pierre du Lys , à qui Raoul donne cette terre , était son fondé de procuration , son régisseur dans la terre de Polecourt , comme l'attestent des titres de 1556. Quelle raison pour donner à un pareil homme un bien tel que la terre de Chéhéry ? La nécessité où était Raoul de faire un don indirect à ses filles naturelles , auxquelles la Loi lui défendait de donner directement. On ne voit pas d'autre interprétation de ce contrat si bizarre.

D'un autre côté , selon l'Allouëte même ,

Raoul laissa à Jacques de Vervin, son neveu, 50000 livres de ce temps, qui font 200000 livres d'aujourd'hui, *pour marier ses bâtardes*. Cette somme ne fut pas laissée en argent comptant; la fortune de Raoul ne le lui aurait pas permis; mais il donna encore une terre à son neveu, & celui-ci en paya le prix aux filles. Ainsi quand on voit qu'il fait des dons déguisés à ses bâtardes, & qu'au contraire il fait à son fils publiquement une donation en nature d'une terre considérable, cette différence prouve évidemment la légitimité du fils.

On dira peut-être que Raoul avait obtenu des lettres de légimation en faveur de son fils, pour le rendre capable de recevoir une donation. A cela, deux réponses encore victorieuses. 1°. Louis, dans le cours de sa vie, a vendu des portions considérables de la terre de Polecourt: on rapporte jusqu'à treize de ces contrats de vente, sans ceux que l'on ne connaît pas, tous faits à ses voisins, à des gens du pays. Or, si Louis eût été un bâtard légitimé, les lettres de légimation auraient été mentionnées dans ces contrats; car, sans les lettres, les contrats étaient nuls, ainsi que la donation: ces lettres étaient donc le titre des acquéreurs, la seule sûreté de leur acqui-

Point de lettres de légimation.

sition. Louis de Coucy n'aurait eu aucune raison de les cacher , si son père n'avait jamais été marié , c'était un fait bien connu dans le pays ; il n'y avait pas moyen de dissimuler la bâtardise ; & au contraire , on avait intérêt de faire connaître la légitimation. Rien n'est plus clair. Par conséquent , les lettres n'étant point mentionnées dans les contrats de vente , c'est une preuve qu'elles n'ont jamais existé.

Cette preuve acquiert une nouvelle force , quand on considère que , dans ce siècle , l'état d'un bâtard n'était point honteux , & qu'on ne rougissait pas de l'avouer publiquement. J'ai donné , à la suite de ma Tragédie de Gaston & Bayard , l'ordre de bataille de l'armée de France devant Ravenne , écrit dans le temps même , & où l'on a vu plusieurs Commandans , naïvement appelés *le bâtard de Clèves* , *le bâtard de la Balme* , *le bâtard de Rieux* , &c. Or , jamais Louis de Coucy n'a été ainsi qualifié ; & au contraire , ses sœurs naturelles ont toujours été publiquement nommées bâtarde.

2°. J'ai fait moi - même les recherches les plus exactes à la Chambre des Comptes. Il est vrai que l'incendie de 1737 a causé beaucoup de perte & de désordre dans ce dépôt ; mais

on conserve à la Bibliothèque du Roi un Registre, fait il y a soixante ans, & dès-lors très-antérieur à l'incendie. Ce Registre contient le relevé bien complet de toutes les légitimations accordées depuis cinq siècles. J'y ai cherché, avec le plus grand soin, en commençant à l'année 1500, & poursuivant jusqu'à l'année 1630, c'est-à-dire que j'ai vu depuis la naissance de Raoul de Coucy jusqu'à la trentième année après la mort de son fils, & je n'ai point trouvé de légitimation de Louis de Coucy. Il est donc démontré qu'il n'y en a jamais eu ; & par conséquent la donation portée en son contrat de mariage, devient une preuve invincible de sa légitimité.

Ainsi voilà cette légitimité établie de toutes parts sur des fondemens inébranlables. 1°. Le père a fait des conquêtes ; preuve judiciaire qu'il a été marié. 2°. Il a donné à son fils, par contrat de mariage, une terre située en Vermandois ; preuve judiciaire que le fils était légitime. 3°. Le fils a eu un *propre naissant* ; nouvelle preuve judiciaire de sa légitimité ; les bâtards n'ont pas de propres. 4°. Ramenons ici, pour faire un tout de nos preuves, & la possession d'état & la possession de la terre. Louis a joui de la terre après son père Raoul ;

Conclusion
des preuves.

donc il a été son héritier ou son donataire ; donc il fallait , en Vermandois , qu'il fût légitime. Enfin , il a joui , sans aucun trouble , par lui & par ses descendans , pendant plus de deux cents ans , de son état de légitimité : par conséquent cet état serait encore confirmé dans tous les Tribunaux , quand il ne serait pas justifié par les titres authentiques dont je viens de rendre compte. Concluons donc que , sous quelque point de vue que l'on considère le fait dont il s'agit , cent l'Allouëte ne pourraient plus le rendre douteux.

Les titres ont
été vérifiés &
reconnus.

A toutes ces preuves , à toutes ces raisons , joignez encore , par surabondance , une suite continuelle d'actes , dans lesquels Louis de Coucy est toujours nommé avec son père en parité de qualification , *Chevalier* , *honoré Seigneur* ; ce que jamais un bâtard n'eût obtenu. Voyez , avec moi , que son fils , Jacques de Coucy-Polecourt , a été qualifié de même. De génération en génération , les titres de ses descendans ont été produits & reconnus valables. Benjamin de Coucy , petit-fils de Louis , après avoir soumis ses titres à l'examen de l'Intendant de Champagne , en 1641 , est nommé par le Roi , pour assembler & commander la Noblesse du pays. François & Henri , fils & petit-fils de Benjamin , voient encore leurs

En 1641.

titres vérifiés & reconnus dans différentes circonstances ; & notamment en 1687 , par M. de Caumartin , Intendant de leur Province. Le même Henri , père de M. de Coucy , aujourd'hui vivant , fait ses preuves , en 1712 , devant M. d'Hozier , Juge d'armes de la Noblesse Française , & ses preuves sont admises. Enfin , celles de M. de Coucy lui-même le sont en 1762 , & deux fois en 1769. On connoît l'exactitude & les lumières de M. d'Hozier de Sérigny : ainsi les titres de cette illustre famille ne pouvaient être confirmés d'une manière plus éclatante , & qui méritât mieux la confiance du Public.

En 1687.

En 1712.

En 1762 & 1769.

Il faut convenir que cette dernière fois les titres ont été bien plus nombreux , l'examen beaucoup plus sévère. L'incendie du château de Polecourt ayant privé Messieurs de Coucy d'une partie de leurs papiers , ils ont eu le bonheur de trouver des titres précieux , & dont même ils ignoraient l'existence , entre les mains de M. le Duc d'Havré leur parent , qui s'est empressé de leur en faire le sacrifice. Ils ont bien voulu me les confier tous : je les ai examinés avec soin , j'ose dire même avec scrupule , & je n'ai rien avancé dans ce Mémoire que je n'aie vu par mes yeux. J'ai pensé qu'il serait intéressant pour la Nation , de con-

Dernière vérification des titres.

naître le détail des preuves qui lui rendent cette famille chérie, dont elle se croyait privée. J'ai pensé qu'il était essentiel pour Messieurs de Coucy, qu'on ne pût pas jeter des doutes sur leur état, & prétexter de la faveur dans un jugement qui n'a été que le résultat de l'équité la plus rigoureuse. On doit regarder ce Mémoire comme un compte rendu des motifs qui ont déterminé M. le Juge d'Armes de la Noblesse de France, à certifier au Roi, que *les titres de Messieurs de Coucy sont à l'épreuve de la critique la plus sévère, & qu'il en résulte incontestablement qu'ils descendent en ligne masculine de la très-illustre Maison de Coucy, connue par Chartes dès l'an 1042.* Ce sont les propres termes de son certificat. Maintenant récapitulons, en deux mots, cette dernière partie du Mémoire.

Récapitulation du Mémoire.

Depuis Albéric de Coucy, vivant en 1042, si l'on descend jusqu'à Jacques de Vervin, décapité en 1549, & à Raoul son frère, mort en 1561; si de Messieurs de Coucy d'aujourd'hui, on remonte jusqu'à Louis, fils de ce même Raoul, il n'y a pas la plus légère interruption, la moindre incertitude dans toute la Généalogie : la seule difficulté, grace au bavardage de l'ignorant l'Allouête, était le point de réunion de Louis à Raoul; mais cet

article

article est éclairci par les preuves authentiques du mariage de Raoul, & de la légitimité de son fils.

Voilà donc plus de sept cents ans d'une descendance directe, & de mâle en mâle; avantage que n'a pas eu la branche aînée, qui ne laissant plus de mâle dès la troisième génération après Raoul I, le Héros de ma Tragédie, s'est perdue dans la Maison de Guines, & n'a conservé qu'en partie les armes de Coucy. Messieurs de Coucy-Polecourt les portent encore sans aucun mélange, sans aucune altération. Mais c'est l'ame de leurs aïeux qu'ils ont conservée encore plus entière. Que l'on juge s'ils ont dégénéré de leur race illustre. Gruningue, Laufelt, Rocoux, Fontenoy, d'Ettingue, Philisbourg, Parme, Gualtalle, Malplaquet, Turin, Fleurus, Nervinde, &c. ont toujours vu des Coucys, ou vainqueurs, ou morts, ou blessés.

Sept cents ans de filiation bien prouvée.

Armoiries conservées.

Si la branche de Coucy-Polecourt est aussi inférieure par l'opulence à la branche de Coucy-Vervin, que celle-ci l'était à la branche aînée des Sires de Coucy, c'est un de ces jeux de la fortune que les substitutions, je le répète, auraient pu empêcher. Bel exemple, sur-tout dans ce siècle, où l'infame intérêt personnel rend cette précaution des pères de

Etat actuel de la Maison de Coucy.

famille plus nécessaire que jamais ! D'ailleurs Roul de Coucy - Polecourt , auteur de cette branche , a ruiné son fils pour établir ses bâtarde. La terre de Chéhéry , & les 200000 liv. dont j'ai parlé , retranchées de son patrimoine de cadet , réduisirent Louis de Coucy à la seule terre de Polecourt. Il est vrai que cette terre était encore un objet assez important ; mais Louis de Coucy ayant voulu vivre comme son père , quoiqu'avec une fortune diminuée de plus de moitié , entama prodigieusement ses fonds , & l'on voit par une multitude de contrats de vente , qu'il démembra la plus grande partie de la terre de Polecourt , le seul héritage de ses descendants. Eux-mêmes ont été obligés , pour se soutenir dans le service , de faire de nouveaux démembrements de cette terre patrimoniale ; ce qui leur a fait préférer dans la suite le séjour de la terre d'Ecordal , qu'ils ont acquise par une alliance honorable , & qui est dans le voisinage de Polecourt.

Ses services
militaires.

Une décadence si accablante avait jeté dans cette Maison infortunée la triste indifférence que l'on a pour des titres qu'on ne peut plus soutenir avec l'éclat qu'ils exigeraient. Messieurs de Coucy se sont bornés à servir la Patrie , à prouver leur nom par leur courage.

Ils ont passé successivement, l'un trente, l'autre quarante, l'autre soixante années dans les premiers Régimens du Royaume, *vieillissant tour-à-tour dans les honneurs obscurs de quelque légion* : tout ce que la fortune donne, leur a été interdit ; tout ce que la valeur mérite, ils l'ont obtenu. Le grade de Brigadier des armées du Roi, ce terme de l'ambition de la Noblesse qui n'a que des vertus, a borné la fortune militaire de l'oncle & du père de M. de Coucy. Lui-même, père de quinze enfans, dont six vivent encore, il a été obligé de quitter le service, après trente années, pour donner à la France, par l'éducation de sa famille, des Coucys aussi dignes que lui du beau nom qu'ils portent. Son fils aîné, âgé de vingt-quatre ans, compte déjà douze années de service, & a fait cinq campagnes.

Je fais qu'il y a plusieurs anciennes familles qui languissent ainsi oubliées dans des coins du Royaume. C'est un malheur pour la Patrie..... c'est peut-être une ressource. En relevant les anciennes colonnes de la Monarchie, on la soutient plus fortement, on prolonge plus sûrement sa durée & sa splendeur. Les vieilles races ramènent les vieilles vertus, & raffermissent les premiers fondemens d'un Etat, que des vices nouveaux pourraient ébranler.

Mais parmi tant de familles délaissées, y en a-t-il une qui réunisse ces trois avantages, de descendre de nos Princes du Sang, d'avoir donné des aïeules aux Bourbons (1), & de voir les biens immenses de ses ancêtres possédés, à titre d'héritage, par les fils mêmes de nos Rois? Telle est la seule Maison de Coucy. Que de grandes ames j'outragerais, si je croyais sa disgrâce éternelle!

(1) La Maison Royale descend de Louis le Gros, par les mâles, & de Raoul de Coucy, par les femmes. Messieurs de Coucy descendent de Louis le Gros, par les femmes, & de Raoul, par les mâles. Cette double alliance mérite bien de n'être pas oubliée.

F I N.

L E T T R E
D E M. D E B E L L O Y,
A M. D E C O U C Y,

Fils de celui à qui la Tragédie de Gabrielle de Vergy est dédiée, comme au Chef de la Maison de Coucy.

M O N S I E U R ,

J'AI l'honneur de vous envoyer la Tragédie dont M. votre père a bien voulu accepter la dédicace. Puissé cet Ouvrage être jugé digne d'une telle faveur ! Puissé-t-il, en annonçant votre respectable famille, fixer sur vous, Monsieur, les regards de la Nation ! C'est à vous à lui rendre tout ce qu'elle croyait avoir perdu. La France vous redemandera vos braves ancêtres, & les retrouvera dans votre cœur. Placé vraisemblablement dans un rang plus digne d'eux & de vous, vos vertus pour-

ront se déployer avec avantage. On rougira de les avoir laissé languir ; & votre ame , libre enfin de prendre son effor , s'agrandira par la seule facilité qu'elle aura de se montrer toute entière. Je me fais cette agréable image de votre destinée , & je présume trop de ma Patrie & de vous , pour ne pas promettre avec confiance à tous les deux , que vous serez contents l'un de l'autre. Vous verrez dans mon Mémoire Historique , que j'ose rappeler à la France tout ce qu'elle vous doit , avec la même franchise que j'ose vous entretenir ici de ce que vous lui devez. Mais , Monsieur , vos premières obligations seront toujours pour Monsieur votre oncle , dont le zèle , la tendresse & le courage infatigables , auront été les premiers mobiles de la restauration de votre illustre Maison. Quelles obligations ne lui ai-je pas moi-même de m'avoir procuré la gloire de contribuer bien petitement à ce grand ouvrage , & le bonheur inexprimable d'ennoblir ma plume en l'employant pour vous !

Je suis , avec un profond respect ,

MONSIEUR ,

Votre très-humble &
très-obéissant serviteur ,

DE BELLOY.

A Paris , ce 4 Février 1770.



OBSERVATIONS DE L'ÉDITEUR,

Sur l'objet du Mémoire précédent.

LES vœux & les espérances de M. de Belloy ont été remplies en partie dès son vivant. C'étoit la destinée particulière de ses Ouvrages de produire de grands effets , & sur-tout des effets utiles. Dans les siècles de Pédanterie & de Scholastique , on distinguoit les Savans par les titres ridiculement fastueux de Docteur angélique , séraphique , irréfragable , illuminé , subtil , &c. Dans ce siècle éclairé où l'on fait que la véritable gloire, dans les Lettres , comme en tout autre genre , est d'être utile, M. de Belloy a mérité d'être appelé, par excellence , le Poëte patriotique & l'Ecrivain utile. Son Mémoire , sur la Maison de Coucy, a servi & cette Maison qu'on croyoit éteinte, & l'Etat qui a toujours intérêt de conserver ses grands noms. Les mêmes titres qu'il analyse avec tant de sagacité dans ce Mémoire , ont fait, de son vivant même, admettre deux Demoiselles de Coucy dans le Chapitre de Maubeuge , dont on connoît l'attention délicate & sévère sur les preuves.

Messieurs de Coucy n'ont rien négligé pour donner aux leurs toute l'authenticité qu'elles pouvoient recevoir : des Généalogistes distingués par les lumières, par la critique, par une intégrité scrupuleuse & sévère, ont fondé sur les titres que M. de Belloy avoit vus, & sur plusieurs autres, recouvrés depuis, la généalogie de la Maison de Coucy, telle qu'elle avoit été rapportée par M. de Belloy ; ils ont combattu l'autorité, d'ailleurs si peu importante de l'Allouëte, par les mêmes raisons dont M. de Belloy l'accable.

Les Jurisconsultes les plus célèbres ont opposé au même l'Allouëte l'autorité invincible des Loix ; ils ont employé les mêmes moyens de droit que M. de Belloy avoit fait valoir avec tant d'avantage.

Des Savans, accoutumés à rechercher les matériaux, à creuser les fondemens de notre Histoire, à en discuter les divers points, ont joint leur suffrage à celui des Généalogistes & des Jurisconsultes.

Tous ensemble ont consacré, par l'autorité réunie des Loix, de la critique & de l'Histoire, l'existence & la légitimité de la branche de Coucy-Polecourt ; vérités que M. de Belloy avoit poussées jusqu'à la démonstration & à l'évidence.



M É M O I R E

HISTORIQUE

SUR LE CHATELAIN DE COUCY,

E T

LA DAME DE FAYEL.

8000

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ASTOR LENOX AND TILDEN FOUNDATIONS

500 N. 5TH ST. NEW YORK, N. Y.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ASTOR LENOX AND TILDEN FOUNDATIONS

500 N. 5TH ST. NEW YORK, N. Y.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ASTOR LENOX AND TILDEN FOUNDATIONS

500 N. 5TH ST. NEW YORK, N. Y.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ASTOR LENOX AND TILDEN FOUNDATIONS

500 N. 5TH ST. NEW YORK, N. Y.



M É M O I R E H I S T O R I Q U E SUR LE CHATELAIN DE COUCY

E T

LA DAME DE FAYEL,

*Avec le précis d'un ancien Manuscrit qui est à
la Bibliothèque du Roi.*

CHAPITRE PREMIER.

Notions préliminaires.

L'HISTOIRE nous retrace en vain les cruautés sanglantes dont l'Amour a souillé si souvent les mains des hommes : malgré l'expérience de tant de siècles , nous sommes toujours prêts à douter que le plus tendre des sentimens de la Nature puisse conduire aux actions les plus dénaturées. Ce forfait atroce , imputé au Seigneur de Fayel , ce prodige d'horreur qui renouvelle les abominations des Atrées & des Prognés , rencontre beaucoup d'incrédules.

On aime à se persuader qu'un crime si monstrueux n'a pu être conçu que par une imagination oisive. Pourquoi ne pas penser qu'il a été enfanté par le délire de la passion ? L'Humanité peut-être en aurait moins à rougir. Il serait trop affreux que de certaines horreurs eussent été imaginées de sang-froid : quelle serait l'excuse de l'ame noire qui les aurait créées par amusement ? Je crois même qu'il y a des genres d'atrocités que les Ecrivains n'inventèrent jamais , & qui répugnent si fort à l'ame, qu'elle n'a pu les produire que lorsqu'elle a été emportée hors d'elle-même par un violent accès de colère ou de jalousie. L'homme est capable de tout dans ces momens terribles : il oublie la Nature ; il cesse d'être homme ; il devient un tigre , & ne conserve rien de son premier être , que la malheureuse facilité de surpasser les animaux les plus féroces, par le raffinement de ses barbaries. Sans doute l'on a vu & l'on verra souvent des Auteurs rassembler & combiner, dans une Histoire feinte, des cruautés éparées dans les archives de nos crimes : mais faire manger à une femme le cœur d'un homme, est une idée qui ne peut être venue qu'à celui qui l'a exécutée.

Je comprends bien, & mes Lecteurs le concevront comme moi, que, lorsqu'un pareil

attentat a une fois déshonoré la Nature, la perversité humaine a pu le répéter : & que tel homme, qui, dans le calme de sa raison, n'aurait jamais voulu croire qu'on eût commis une action aussi épouvantable, sera poussé par l'égarement de ses passions jusqu'à se faire un plaisir de la commettre une seconde fois. C'est peut-être ce qui est arrivé au Seigneur de Roussillon, à qui plusieurs Ecrivains attribuent le crime du Seigneur de Fayel. Entrons dans le détail des monumens qui nous restent de ces deux horribles aventures.

Les amours du Châtelain de Coucy & de la Dame de Fayel sont connues par une tradition très-ancienne. Le Président Fauchet, dans son Livre des Poètes Français, rapporte quelques fragmens de quatre Chançons faites par le Châtelain pour sa Dame, & recueillies dans un vieux manuscrit appartenant à M. de Mesmes, Conseiller d'Etat. Ce manuscrit contenait les Poésies de 64 de nos premiers Auteurs : celles du Châtelain de Coucy y étaient placées immédiatement après celles du Roi de Navarre. Les recherches immenses que M. de Sainte-Palaye a faites dans les manuscrits de France & d'Italie, lui ont procuré plus de vingt Chançons du Châtelain : la passion y respire, y parle avec la naïveté de ces temps, où l'on savait aimer &

Châtelain de
Coucy. I

le dire. J'aurai bientôt occasion d'en citer quelques traits.

Chronique
du Président
Fauchet.

C'est dans le même Livre du Président Fauchet qu'on trouve une Chronique ancienne , contenant le détail de l'affreuse catastrophe qui termina les longues amours du Châtelain , & qui les rendit si tristement célèbres. Fauchet est un des Ecrivains les plus accrédités : on fait qu'il ne hasarde jamais un fait témérairement ; & quand il garantit que sa Chronique est digne de foi , on peut compter sur son témoignage. Il assure qu'elle est écrite il y a deux cents ans , c'est-à-dire , vers 1380 , car Fauchet écrivait avant 1580 : & en effet , le langage de cette pièce est celui du quatorzième siècle : il suffit , pour s'en convaincre , de la comparer avec les ouvrages de Froissard.

Romans ma-
nuscrit.

Cette Chronique parle d'une Histoire plus ancienne des amours du Châtelain de Coucy. L'inventaire des Livres de Charles V , annonçait aussi que ce Prince avait un manuscrit intitulé : *du Châtelain de Coucy & de la Dame de Fayel*. La Bibliothèque des Romans indiquait le même manuscrit ; mais on n'a pu parvenir à le retrouver dans la Bibliothèque du Roi. Cependant on y a découvert , au mois de Juin dernier , une autre copie de la même Histoire , copie très-ancienne & portant le même titre de *Roumans*

du Châtelain de Coucy & de la Dame de Fayel. On lit sur la première feuille que ce *Roumans* a été fait vers 1228 : mais je dois observer que la certitude de cette date n'est constatée que par le style de l'ouvrage. Ce style, qui s'entend beaucoup plus difficilement que celui de Froissard & que celui de la Chronique de Fauchet, paraît être le vrai langage du treizième siècle. Ainsi le *Roumans* doit être postérieur de très-peu de temps aux faits qui y sont racontés. Remarquons encore que le mot *Roumans* ou *Romans*, ne signifiait pas autrefois ce que nous entendons aujourd'hui par Roman, un tissu de fables imaginées pour l'amusement des Lecteurs ; mais une Histoire particulière écrite en *langue Romance*, Histoire où le fond des événemens était vrai, & où les Auteurs ne se permettaient l'invention que dans le détail des circonstances. Quelques-unes de ces Histoires étaient rimées, & celle-ci l'est en effet. On sait que l'Histoire de Philippe-Auguste, par Guillaume le Breton, est en vers hexamètres.

Comme la Chronique du Président Fauchet est fort connue, je me dispenserai de la copier ici. Mais je vais donner un extrait du *Romans* conservé à la Bibliothèque du Roi. Je crois que ce manuscrit jettera un grand jour sur les faits que j'entreprends de discuter ; & je pré-

viens mes Lecteurs qu'il va bien changer les idées que nos Historiens modernes nous ont données de cette sanglante Tragédie.

C H A P I T R E I I.

Extrait du Roman manuscrit.

LE commencement du récit, & même l'Histoire entière, jusqu'à l'effroyable catastrophe qui la termine, ne nous offre que des événements très-simples, & quelquefois assez plaisans. On voit clairement que ce n'est point un amas d'aventures romanesques, inventées par une imagination triste & sombre, qui aurait cherché à rendre toute sa fable analogue au dénouement. On y trouve par-tout la nature & le caractère de la vérité : jamais le Héros n'y est échassé, comme dans nos vieux conteurs.

Ce Héros est appelé *Renault de Coucy*, *Châtelain de Coucy*, & représenté comme un *Chevalier célèbre, beau, courtois, plein de savoir, qui faisoit Chants & Poésies, mais qui n'étoit pas fort riche d'avoir*. La Dame n'est point nommée de son nom de fille; on dit que Coucy n'en devint amoureux que lorsqu'elle étoit déjà mariée au *sire du Châtel que on appeloit de Fayel*. Elle assis-

tait

taît souvent aux tournois, où son mari était un des Preux ; c'est là que Coucy l'avait vue. D'ailleurs le château de Fayel étant à la porte de la ville de Saint Quentin, & par conséquent très-près de la Fère, de Coucy, de Marle, & de toutes les autres possessions de la Maison de Coucy, le voisinage seul suffisait pour lier le Châtelain avec la famille des Fayels.

On retrouve bien dans cette Histoire l'amour héroïque des siècles de l'Honneur. Coucy ne fonde ses espérances que sur la réputation de son courage & de sa vertu, sur ce que sa Dame entend dire de ses exploits & de *sa loyauté*. Il travaille à accroître encore sa renommée ; quand il a déclaré son amour, quand la Dame de Fayel fait enfin que c'est à elle seule qu'il fait hommage de ses lauriers. Elle est émue au récit de la gloire de son amant : c'est l'honneur qui le rend plus aimable ; & il faut avouer que l'Amour devait être bien puissant, bien dangereux, quand il se présentait sous une forme si séduisante. Hélas ! c'est un péril dont nos mœurs ont su nous affranchir ; & la gloire n'est plus guère le piège où l'Amour prenne les femmes. Ce que j'en dis n'est pas pour les humilier, & pour flatter les hommes : il serait difficile de décider quel est celui des deux sexes que le relâchement des mœurs a le plus avili.

Coucy se fert de toutes ses armes pour vaincre la Beauté qu'il adore : & tandis que ses triomphes parlent pour lui, il fait parler encore ses talens. Il envoie à la Dame de Fayel des chansons tendres & ingénieuses par un *Menestrel* (un Musicien) du pays, qui allait souvent chanter chez les Seigneurs d'alentour. La plupart des chansons de Coucy, qui nous restent dans les vieux manuscrits découverts par M. de Sainte-Palaye, se trouvent placées dans le Roman, à l'époque précise de l'événement pour lequel elles ont été composées : elles servent de preuves aux faits que l'Historien raconte, & doivent donner encore plus d'autorité au récit. Il y en a une où je remarque une idée qu'il est bon de rapporter, parce qu'elle peint bien le génie du temps. Coucy se compare à un enfant qui voit une belle étoile au firmament, & qui la demande avec fureur : il regarde la possession de sa Dame comme une chose presque aussi impossible à obtenir. Dans une autre chanson, et ce morceau cité par le Président Fauchet, & qui prouve que la Dame de Fayel combattit long-temps contre son propre cœur.

Les délais, en amour, sont un cruel tourment ;

Différer ses dons, c'est les vendre.

Ah ! la moindre faveur qu'on fait courtoisement,

Touche & flatte plus un cœur tendre,

Que le bonheur suprême arraché lentement,
Et qu'on a fait payer par l'ennui de l'attendre.

Je traduis un peu : car il n'y a guère de Lecteurs qui comprissent les termes *démaie*, *délaie*, *ensement*, *ennuiaument*, &c.

Il paraît que Coucy allait souvent au château de Fayel : le Seigneur Ly recevait avec toute la courtoisie des Chevaliers ; & , comme il arrive à tant de maris de notre siècle, il se donnait tous les soins possibles pour rendre sa maison agréable à l'amant de sa femme. Il l'engagea même une fois à rester avec elle, & à la *compagnier* pendant un petit voyage qu'il était obligé de faire. Ce n'est point du tout ce mari farouche & cruel, enfermant son épouse comme un jaloux de Florence ; tel, en un mot, que quelques personnes se sont représenté Fayel, en confondant plusieurs Histoires dont elles n'ont fait qu'une seule : c'est un bon mari Français, bien confiant, bien sûr de la vertu de sa femme, & à qui il ne vient pas seulement dans l'idée qu'on en veuille à son honneur : mais qui, tenant encore aux mœurs sévères de son temps, deviendra terrible quand il se croira trompé.

Ce séjour du Châtelain à Fayel, pendant l'absence du mari, avance un peu son bonheur, mais ne l'achève pas. On est tendrement affecté de la sagesse douce & charmante avec laquelle

la Dame de Fayel résiste à son amant & se défend d'elle-même. Tout ce qu'il peut obtenir, est un bracelet qu'il veut porter au bras droit, pour être reconnu de sa Dame, dans un grand tournoi que le Sire de Coucy prépare avec une pompe royale entre la Fère & Vandeuil. La Dame le lui promet; & ce n'était point s'engager encore: car, selon les usages de la Chevalerie, *une Dame pouvait aimer honnêtement un Bachelier, & lui donner quelque joïau, qu'il portait en souvenir d'elle & pour être plus preux.*

Le Roman donne une brillante description du tournoi. C'est le Sire & la Dame de Coucy qui en font les honneurs. On ne les nomme pas; mais ce doit être Raoul I & Alix de Dreux sa femme; du moins si l'on en juge par les autres circonstances que j'aurai occasion de relever. Ce tournoi paraît un trait historique: on nomme les Grands Seigneurs qui s'y trouvèrent; le Duc de Limbourg, le Comte de Flandres, Philippe, Comte de Namur, & tous les principaux Chevaliers: on fait même le détail de leurs armoiries. Le Seigneur de Fayel est du nombre, & on le cite comme un des plus braves. Sa femme donne au Châtelain la *mance* (le bracelet) qu'elle lui avait promise, qu'elle avait travaillé elle-même, & avec laquelle il combat & triomphe à ses yeux.

L'Auteur dit que ce tournoi n'a pas nui aux affaires du Châtelain. La résistance de la Dame de Fayel fut pourtant encore longue & opiniâtre. Le jour même, fixé pour un rendez-vous dans les formes, la pudeur l'emporta sur l'amour, & la porte fatale indiquée au Châtelain, resta impitoyablement fermée : il passa la nuit dans le parc de Fayel, & fut contraint de retourner à Saint-Quentin comme il était venu. Quelque-temps après, une maladie terrible, qui fit trembler pour ses jours, acheva d'attendrir & de vaincre son amante; & il ne vit plus son triomphe différé que jusqu'à sa convalescence.

L'Auteur ne nous apprend pas combien dura le bonheur paisible de Coucy & de sa Dame. Ce fut sans doute un engagement de plusieurs années : car il dit que le Châtelain *servit longtemps armes & amours*; qu'il n'y avait ni guerre ni tournoi où il ne fût *chercher aventures*; & que, lorsqu'il était revenu dans le pays, il le faisait savoir à la Dame, non par un de ses gens, qui aurait pu être reconnu, mais par *un garçon de Saint-Quentin*, qui portait ses lettres à la Chambrière & recevait d'elle les réponses. On voulait que le commissionnaire même crût que c'était la Chambrière dont Coucy était amoureux. Le Chevalier avait une maison à Saint-Quen-

tin; c'est de-là qu'il partait à pied, le soir, quand tout son monde était couché; il prenait un manteau pour cacher ses armes; & le matin, au point du jour, il revenait avant que ses gens fussent levés.

Le mérite du Châtelain, les charmes de sa figure, les graces de son esprit, l'éclat de sa valeur, qui le rendaient si heureux, causèrent enfin son infortune, en donnant une rivale à la Dame de Fayel. Une femme, que le Roman ne nomme pas, peut-être parce qu'elle vivait encore en 1228, dans le temps où l'on dit qu'il a été écrit, conçoit pour le Châtelain la plus ardente passion. Elle lui fait des avances auxquelles il ne répond pas. Elle trouve qu'il est trop beau, trop digne Chevalier, pour n'être pas amoureux; & qu'il a l'air trop content pour n'être pas aimé. Mais comme on ne lui connaît point de Dame, elle soupçonne un grand mystère, & se jure à elle-même de le découvrir. La jalousie a cent yeux: & l'ingénieuse Mythologie n'imagina Argus, que pour peindre la vigilance d'une femme jalouse. La Dame en question, dans un grand souper, qui se donne après un tournoi, surprend quelques regards entre Coucy & la Dame de Fayel: elle croit tout deviner; & pour être plus sûre de son fait, elle charge un espion de suivre Coucy

au premier voyage qu'il fera à Saint-Quentin. En effet, le Chevalier y va quelques jours après ; mais il a beau prendre ses précautions ordinaires quand il part le soir pour Fayel, il est suivi jusqu'à la porte : on fait que le mari est absent : on le voit entrer chez son amante, & on court en instruire la rivale.

Furieuse, elle ne trouve pas d'autre moyen de se venger & de les punir de leur bonheur, qu'en révélant ce mystère, quelques jours après, au Seigneur de Fayel qu'elle voyait souvent. Elle ose lui faire cet aveu, dans la crainte, dit-elle, que l'aventure ne vînt à éclater, & qu'il ne l'apprit trop tard par la voix publique. Fayel rejette cette accusation avec horreur, il ne doute point du cœur de sa femme ; mais on lui propose de s'éclaircir par lui-même, & alors le soupçon naît dans son esprit. Désolé, il confie tout à Gobert, son Ecuyer. Celui-ci lui jure que c'est une calomnie ; que la Dame de Fayel est la plus vertueuse des femmes ; que s'il y a quelqu'amitié entr'elle & Coucy, *en tout honneur & tout bien est.* (On voit que ce proverbe n'est pas nouveau.) Mais enfin les détails qu'on a faits au mari des précautions des deux Amans, lui montrent la voie sûre de les surprendre.

Il se fert de cette ruse si simple, qui a toujours

réussi & qui réussira toujours. Il feint un voyage d'une semaine, & il revient le soir même. Il prend la résolution d'assassiner Coucy ; mais Gobert lui remontre le danger de cette action qui l'exposerait à la vengeance de la famille la plus puissante du Vermandois : *le Châtelain est trop bien parenté*, &c. Fayel se cache près de la petite porte par laquelle il fait que Coucy vient ordinairement. Il le voit arriver, entend ouvrir ; & dans l'instant que le Chevalier entre, il s'élance & entre avec lui. Mais le bonheur des deux Amans, leur adresse, celle de la Chambrière, qui se sacrifie pour sa maîtresse, dont elle est parente, les fait échapper à ce danger presque inévitable ; & Fayel à qui on soutient que le Châtelain ne vient que pour la Femme-de-Chambre, est réduit à conserver ses soupçons, à les voir augmenter même, sans avoir pu acquérir de preuves.

Une nouvelle chanson de Coucy, qui se plaint des médifans & des maux qu'ils lui causent, vient encore à l'appui du récit de cette aventure intéressante. Cependant la jalousie de Fayel, les dangers auxquels elle expose sa femme, obligent l'Amant à un exil prudent & nécessaire. Le mari ne sort plus : il se borne, pour s'assurer de la vertu de son épouse, à se gêner lui-même en ne la quittant point. Il

affecte cependant d'être la dupe des prétendus amours de Coucy avec la Chambrière qu'on a chassée. Il feint cent prétextes pour éviter les tournois ; & consent que Gobert , son Ecuyer , pour ne pas perdre chez lui son temps , son talent & sa gloire , aille servir le Châtelain même dans ses joutes guerrières. Il croyait donner un surveillant au Châtelain ; mais celui-ci gagna l'Ecuyer dès qu'il fut à son service , & Gobert porta , dans différentes occasions , des lettres à la Dame de Fayel.

Enfin le mari veut se débarrasser du poids affreux de la honte & de la douleur dont il est accablé ; & voici le stratagème dont il se sert. Il déclare à sa femme qu'il a le projet de faire le voyage de la Terre-Sainte , & de la conduire avec lui , à l'exemple de tant de Chevaliers qui emmenaient leurs épouses. La Dame de Fayel ne tarde point à écrire ce dessein à son ami , qui n'en est pas autrement inquiet ; il croit voir le remède en même temps que le mal. Le Roi d'Angleterre , Richard I , (& tout ceci est très-vrai , ou tient parfaitement à l'Histoire du temps) avait fait publier un grand tournoi , où se rendoient en foule les Chevaliers de la Chrétienté. Coucy ne manquait pas de telles occasions ; il y vole. A la fin du tournoi , Richard prend la croix ; tous les Chevaliers l'imitent ,

comme il s'y attendait bien : il n'avait même donné le tournoi que pour cet objet. Coucy se croise un des premiers : l'amour l'y invitait autant que la gloire. Il comptait avoir sa Dame pour témoin de ses triomphes : il n'avait pas l'air de ne se croiser que pour la suivre , puisqu'il s'engageait avant le Seigneur de Fayel : car celui-ci n'avait point été en Angleterre. Mais le même Légat qui y avait prêché la Croisade, étant ensuite passé en France , la Dame de Fayel fut confondue, quand elle vit son mari refuser de prendre la croix , & s'excuser sur une maladie : elle sentit enfin qu'il l'avait trompée , & qu'il la soupçonnait toujours.

Le désespoir s'empare de son ame ; elle mande en pleurant cette horrible nouvelle au Châtelain ; il en est frappé comme d'un coup de foudre. L'excès de la rage & de la douleur égare son esprit dans vingt projets différens. Quelquefois il ose concevoir la pensée de ne point partir : mais il se rappelle sa gloire , sa parole , & sa parole donnée à Dieu ; la réputation & le bonheur même de son amante , qui sera infailliblement déshonorée & persécutée , s'il ne part point : car Fayel & le Public, après leurs soupçons, ne pourront plus douter que c'est pour elle seule qu'il aura osé rester en France

malgré sa promesse. Tout le confirme donc dans la résolution d'accomplir ce fatal voyage : il borne ses desirs à dire à sa Dame un cruel adieu, qui fera peut-être le dernier.

Aux premiers transports de son désespoir succède une douleur plus douce, qu'il exprime dans plusieurs Poésies dont on aimera à voir ici quelques fragmens. Elles peignent les mœurs du siècle : elles font honneur à l'ame & à l'esprit du Châtelain. » Je ne partirais pas, si j'en
 » croyais mon amour ; mais ma Dame est in-
 » capable d'exiger de moi une lâcheté.... Je
 » m'en vais soupirant en Syrie, mon ame reste
 » à Fayel..... Je pars pour servir Dieu ; si je
 » reviens, ce sera pour vous servir..... Je
 » doute que vous me revoyiez jamais ; ah !
 » quelque part où le corps puisse aller, pensez
 » au cœur... J'atteste Dieu & l'amour, que je
 » vous prouverai à quel excès je vous ai aimée...
 » Je donnerais tout au monde, pour la tenir
 » encore une fois entre mes bras. «

Coucy trouve le moyen d'aller prendre congé de sa Dame. Leurs adieux tendres & déchirans sont mêlés des doux souvenirs de leur bonheur passé. Une séparation si longue, & qui sera peut-être éternelle, semble en cet instant enchaîner leurs cœurs par des nœuds plus forts. Ils se font ces présens si chers, par les-

quels l'amour croit tromper l'absence. La Dame de Fayel donne à son amant un anneau précieux qu'elle avait toujours porté ; elle coupe une tresse de ses cheveux qu'il reçoit en pleurant , & qu'il jure de garder jusqu'au dernier soupir. Ces gages douloureux & consolans nourrissent & soulagent le chagrin qui les oppresse. Leurs pleurs & leurs âmes se confondent. Ils s'arrachent enfin des bras l'un de l'autre. L'espoir de se revoir un jour , & peut-être avec plus de liberté , rappelle leur courage & leur fait supporter l'horreur de ce cruel moment.

Le Châtelain part. Il s'embarque à Marseille sur la flotte du Roi d'Angleterre , avec lequel il avait pris la croix. Il arrive à Acre , qu'il trouve déjà soumis aux Chrétiens. Il combat & triomphe avec le Roi Richard à la célèbre journée de Césarée & au siège d'Ascalon ; portant toujours sur son casque un *couvre-chief ou bourlet de soie & de fin or* , que sa Dame lui avait donné. Il passe deux ans en Syrie , toujours avec Richard , qui en effet y resta un an de plus que Philippe-Auguste. Enfin , les Sarrasins veulent surprendre un château où Richard faisoit sa résidence ; les Chevaliers Chrétiens , & Coucy le premier , repoussent l'ennemi , le poursuivent avec trop d'ardeur ; & c'est-là que l'infortuné Châtelain reçoit le coup

de la mort par *un quarrel envenimé qui le perce fort avant entre les côtes*. On le porte auprès du Roi d'Angleterre. Ce Prince fait venir tous ses *Mires* (Médecins) qui , après avoir retiré la flèche , assûrent que l'entière guérison ne peut tarder plus de vingt jours ; à moins que le fer ne soit empoisonné , ce dont ils ne peuvent répondre. Mais , quelle qu'en fût la cause , le malade dépérissait de jour en jour , quoique pourtant assez lentement. Il se lasse enfin d'une langueur qu'il ne croit pas mortelle : il demande à revenir en France , espérant que l'air natal & la vue de son amante pourront le rétablir.

On l'embarque sur un vaisseau dans lequel un des Cardinaux , Légats de la Croisade , repassait en Italie. La mer augmente les maux du Châtelain ; en peu de jours il se trouve à la dernière extrémité. Alors il fait approcher Gobert de son lit ; il lui parle de son amante , comme on en parle quand c'est pour la dernière fois. Il se fait apporter un petit coffre d'argent , où il enfermait les dons de la Dame de Fayel ; il les arrose de larmes , les baise avec ivresse , commande à Gobert de les rendre à la Dame , & le prie d'y joindre un présent plus terrible & plus cher : ce présent est son cœur , qu'il lui fait jurer de prendre après sa mort , & de porter ,

dans le même coffret , à celle pour qui seule ce cœur avait soupiré. Ensuite il dicte une lettre pour la Dame de Fayel ; il s'évanouit plusieurs fois en la dictant ; il la signe , il la cache à lui-même , & jette son cachet dans la mer. Enfin , après s'être confessé au Cardinal , il meurt en recommandant encore à son Ecuyer d'exécuter ses ordres & de consoler sa Dame. Cette circonstance montre toute la bizarrerie du mélange continuel que l'on faisait alors de la Religion avec l'amour. C'est de nos passions celle qui a toujours su le mieux composer avec la piété même. J'en trouve un singulier exemple dans une des chansons que Coucy fit avant son départ pour la Terre-Sainte : il y parle , avec l'enthousiasme de son temps , de cette grande entreprise qui doit *venger le Créateur* , & dont l'amour est la récompense.

Car on conquiert *paradis* & honneur ,
Et prix , & los , & l'amour de sa *mie*.

Le Paradis & la Mie forment un assemblage plus digne d'un Musulman , que d'un Chrétien qui allait combattre Mahomet. Autre trait encore plus bizarre : » Les graces , dit Coucy dans ses vers , » que Dieu garde aux » Guerriers qui vont combattre pour sa défense , se répandront , & sur les femmes qui

» feront loyales à ces Guerriers, & sur les Gens
 » d'Eglise qui feront des aumônes pour les
 » frais de la guerre «. (C'est ce qu'ils n'enten-
 daient pas , puisqu'ils se faisaient donner, à
 titre d'aumônes, les biens des Chevaliers qui
 partaient.) Mais quelle singulière inconsé-
 quence, que de recommander , de la part de
 Dieu, à une femme mariée, d'être fidèle à son
 amant !

Voici l'instant de frémir. Nous touchons à la
 catastrophe. L'Ecuyer, avec un autre domesti-
 que , nommé Ideux , ouvre le corps de son
 maître, y répand *du sel & des épices*, ainsi que
 sur le cœur. Trois jours après, le vaisseau arrive
 à Brindes, où l'on enterre le Chevalier. Gobert
 revient en France & vole droit à Fayel. Il s'ar-
 rête à deux lieues du Château, s'informe de ce
 qui s'y passe, croit le moment propice, prend
 une route détournée à travers ce bois qu'il con-
 naissait si bien ; mais malheureusement il y ren-
 contre le Seigneur de Fayel, qui revenait chez
 lui par un autre chemin ; & qui , ayant appris
 pendant l'absence de Coucy, que l'Ecuyer
 avait servi les amours de sa femme , court à lui
 & menace de le tuer, s'il ne lui avoue pour
 quelle raison il vient à son château, & en quels
 lieux est le Chevalier. Gobert lui apprend la
 mort de son Maître : Fayel n'en veut rien croire,

& lui ordonne de se dépouiller pour voir s'il n'a pas quelque lettre sur lui : alors l'Ecuyer est obligé de déclarer le secret de son message , & de remettre au Seigneur de Fayel le petit coffre qui contient le cœur , la lettre & les autres effets. Fayel les reçoit avec une joie mêlée de rage , & chasse Gobert , en lui jurant qu'il le fera pendre si jamais il le retrouve sur ses terres. Il rentre dans le château , donne le cœur à son cuisinier , & lui recommande en secret de faire un effort de son art :

Qu'il se peine efforciément ,

pour apprêter ce cœur de manière qu'il puisse être mangé. Le cuisinier se donne tant de soins & accommode le cœur avec tant d'adresse , qu'il en fait un très-bon mets.

A tant diluec le queus s'en tourne
Ce mets appareille & atourne ,
Le mangiers fu très délitable.

J'insiste sur ces circonstances , & on en devine peut-être les motifs ; mais poursuivons. Je retrouve par-tout les mœurs & les usages du siècle. On sert à la Dame de Fayel , *pour sa portion* , le mets horrible qui lui était destiné ; & l'on sert au mari , pour la sienne , d'autre viande hachée & accommodée de la même manière.

Quand

Quand la Dame a mangé, Fayel lui demande si elle a trouvé *cette viande bonne* ; elle lui répond qu'elle l'a trouvée *excellente*. » Je le crois , » dit-il, elle doit être délicieuse pour vous, car » c'est le cœur du Châtelain de Coucy « . Elle ne peut croire cette atrocité : elle fait que son amant est en Syrie ; & n'imagine pas comment son cœur aurait été apporté à Fayel. Le barbare époux consomme sa vengeance en lui jetant sur la table la lettre, le coffret & les bijoux qu'il contenait. La Dame de Fayel est convaincue de toute son infortune ; elle en voit les détails ; elle en reconnaît & examine les tristes gages. Les sanglots lui étouffent la voix ; elle est comme anéantie par cette première stupidité de la douleur extrême : elle pousse enfin quelques accens plaintifs, & retrouve la parole pour faire le juste serment de ne jamais manger après ce funeste repas.

Je vous affi certainement
 Qu'en nul jour mets ne mangierai ,
 D'autre morcel ne mettrai
 De sure si gentil viande.

Elle tombe évanouie : on la porte sur son lit ; on lui donne des secours : elle revient, jette des cris de désespoir ; jure cent fois de ne pas survivre à cette horreur ; sa vue s'égare & se perd ;

les évanouissemens se succèdent , & sont interrompus par des convulsions effroyables que l'Auteur peint avec des couleurs assez fortes :

Les points se tors & se déchire ,
Les œuils lui tournent.

Ce tableau paraît être celui de la Nature ; il présente l'effet nécessaire du faisissement affreux qu'une telle abomination a dû produire sur une amante. On a vu des femmes mourir à l'instant en apprenant une nouvelle funeste : qu'on juge s'il y eut jamais un coup aussi terrible , aussi capable d'exciter une révolution entière , & de tuer dans le moment une infortunée , que rien ne préparait à son malheur ! Enfin , elle expire baignée des pleurs de son indigne époux , qui n'est pas plutôt vengé , qu'il sent l'atrocité de sa vengeance , & le désespoir de perdre ce qu'il aime.

L'Auteur finit en disant que les parens & amis de la Dame voulurent tirer raison de sa mort ; qu'on trouva moyen de les appaiser ; que le Seigneur de Fayel s'éloigna du pays ; qu'il alla passer deux ans outre mer : & qu'après son retour il vécut dans une morne tristesse , & ne vécut pas long-temps. Je vois en effet , par les Cartulaires des Abbayes voisines (de Fervayques & de Saint-Prix) , qu'Eudes de Fayel , à

qui cette aventure est imputée, & qui était Seigneur de Fayel en 1192 & 1193, fit à-peu-près dans le même temps plusieurs de ces dons pieux, si communs alors, & par lesquels les coupables croyaient racheter les plus grands crimes.

CHAPITRE III.

Réflexions sur cette Histoire.

J'AI déjà observé une vraisemblance générale dans les faits que rapporte ce manuscrit, jusqu'à l'instant du dénouement : c'est leur simplicité ; & cela dans un siècle où toutes nos Histoires sont pleines de merveilleux. Ici l'on ne voit pas une aventure extraordinaire & hors de la vie commune. Rien n'est chargé dans la peinture de la valeur de Coucy : car, à l'exception du tournoi dont j'ai parlé au commencement, il n'y a pas une seule description de ses faits d'armes, ni dans les autres joûtes, ni à la guerre. Un simple éloge de sa valeur en Syrie, mais nul détail. J'avoue que cela m'inspire une grande confiance, parce que cela est entièrement opposé au génie des anciens Romanciers, chez qui tous les Héros

sont des pourfendeurs gigantesques ; & même au génie des Romanciers de tous les temps , qui ne négligent jamais les occasions de décrire des batailles , des sièges , & qui en inventent quand l'Histoire ne leur en fournit pas.

Mais relativement à la catastrophe , qui est l'objet intéressant , & celui que je m'attache à éclaircir , je trouve des caractères de vérité auxquels je crois qu'il est bien difficile de se refuser.

1°. Il est assez dans l'artifice de la jalousie , & sur-tout d'une jalousie honteuse & concentrée , que Fayel ait tendu un piège à Coucy pour se débarrasser de lui en l'engageant adroitement à se croiser. Ce trait paraît même indiqué par la Chanson dont j'ai parlé , & dans laquelle Coucy annonce qu'il avait eu un motif caché pour prendre la croix , car il dit : *Je ne partirais pas si j'en croyais mon amour ; mais ma Dame est incapable d'exiger de moi une lâcheté*. Mais pourquoi ferait-il lâche en restant ? Mille autres Chevaliers n'avaient pas pris la croix , & restaient en France sans être des lâches. Pourquoi donc l'avoit-il prise , malgré l'intérêt de sa passion ? Ce n'était pas par l'ordre du Roi , puisqu'alors Coucy ne ferait pas le maître , comme il le dit , de rester & d'en croire son

amour. Il est donc clair qu'il avait eu une raison pour se croiser, & une raison secrète qu'il n'ose avouer. Le Romans nous explique la Chançon; & la Chançon étant l'ouvrage de Coucy même, cet accord donne le plus grand poids au récit du Romans.

2°. Que Coucy ait pris la croix en Angleterre, qu'il soit parti avec le Roi Richard, qu'il soit resté avec lui en Syrie; ce sont des faits qu'on doit regarder comme véritables, parce que l'Historien, loin d'avoir aucun intérêt de les inventer, en avait un très-grand au contraire de les changer. En effet, ce ne sont pas des ornemens qu'il ait cherchés pour embellir son récit; car il n'a décrit, ni le grand tournoi après lequel Coucy se croise, ni ses exploits à la bataille de Césarée & au siège d'Ascalon: il n'y a pas même un seul mot à l'éloge du Roi Richard, dont les Auteurs contemporains rapportent tant de merveilles. Un Romancier se ferait ouvert un bien plus beau champ, en faisant prendre la croix au Héros dans la Cour même de Philippe-Auguste, son Roi légitime, & avec le Sire de Coucy Raoul I, qui fut tué dans cette Croisade au siège d'Acre. Il est déjà parlé dans le Romans de ce même Sire de Coucy; un Conteur n'aurait pas manqué de le faire reparaître

au dénouement, puisque le siège d'Acre lui en offrait l'occasion : il n'aurait pas manqué de représenter le Châtelain à ses côtés, faisant des prodiges de valeur pour sauver son ami, son Seigneur, le chef de sa famille. Mais je vois une bonne foi singulière dans l'aveu que fait notre Auteur, que le Châtelain arriva quand la ville d'Acre était déjà prise. C'est un fait connu que Richard, s'étant arrêté à conquérir le Royaume de Chypre, aborda devant Acre vers la fin du siège, & précisément, comme dit M. Hume, pour en partager la gloire. Rien n'était donc si facile à l'Historien de Coucy, que de faire débarquer son Héros avec Richard ; & cependant il dit bonnement que Coucy ne vint qu'avec les derniers vaisseaux Anglais, quand tout était déjà fait. Je ne vois rien qui annonce mieux l'exactitude scrupuleuse de l'Ecrivain. Il faut que ce fût une vérité connue de son temps, pour qu'il se soit assujetti à la dire au détriment, en quelque sorte, de son Héros.

3°. On trouve encore ici une foule de ces faits indifférens, inutiles même, qui portent l'empreinte de la vérité, & que n'écrit jamais un Auteur qui invente, parce qu'il a toujours un objet en inventant. Tel est, par exemple, la circonstance du cachet que le Châtelain

jette à la mer , après avoir scellé sa dernière lettre à la Dame de Fayel. Telle est la confession du Châtelain au Cardinal , & le passage de ce Cardinal sur le même vaisseau. Quelle raison pour inventer ces faits ? Ce n'est ni pour moraliser , ni pour décrire ; car l'Auteur ne dit pas un mot de plus que ce que je dis ici moi-même. Telle est encore la mort de Coucy dans le vaisseau : il était fort égal à l'Auteur de le faire mourir sur terre , soit en Syrie , soit à son arrivée en Italie. Il ne tire pas le moindre avantage , dans sa narration , de tout ce que lui présentait ce voyage sur mer. On ne trouve aucun tableau , aucune description. Cette simplicité est l'indice d'un récit vrai , & n'est pas le caractère d'un conte supposé. Ceux qui sont accoutumés à peser les probabilités en fait d'Histoires , trouveront celles-ci assez fortes & assez persuasives.

Maintenant si nous venons au fait principal , & d'abord à l'ordre que donne le Châtelain , de porter son cœur à sa maîtresse ; toute extraordinaire que cette idée puisse nous paraître aujourd'hui , elle est très-croyable dans un homme enivré d'une de ces passions violentes , qui voudraient s'éterniser & survivre à notre destruction : elle est conforme aux

mœurs de ces temps , où le fanatisme entraînait dans l'amour comme dans la religion. Je remarque , en particulier , que tous les Sires de Coucy , morts dans les Croisades , ont ordonné de porter leur cœur en France , à telle ou telle Abbaye. Les gens pieux l'envoyaient à l'Eglise ; un amant passionné l'envoie à sa maîtresse ; cela est également dans la nature. Il y a des femmes , dont l'ame forte chérit ces gages terribles & tendres , qui feraient horreur à d'autres : elles ont besoin d'entretenir , de fatiguer , d'user leur douleur : elles jouissent encore de l'objet qu'elles ont aimé , en contemplant ses tristes restes. Nous en voyons tous les jours , qui conservent avec délices des cheveux de leur amant , de leur frère. Un des Administrateurs généraux des Postes , m'a assuré qu'on lui avait adressé d'Italie une boîte , contenant un cœur & une lettre , qu'une Dame , à l'article de la mort , avait donné ordre d'envoyer à un Français qu'elle avait aimé.

L'usage que Fayel fait du cœur de Coucy est effroyable , est dénaturé , & n'en est pas moins vraisemblable. Qu'on se représente ce furieux , qui , pour la première fois , est assuré & convaincu de sa honte , par la lettre qui accompagne le cœur. Il n'a plus de vengeance à exercer sur son rival ; il veut se venger sur

ce qui en reste , & par la voie que ce rival même lui indique : » Tu lui envoies ton cœur ? » Eh bien ! elle l'aura «. Je frissonne de cette horreur ; mais je la conçois de la part d'une ame noire & forcenée.

Quant à l'impossibilité que quelques personnes trouvent à faire manger un cœur desséché , embaumé , *qui devait* , disent-elles , *sentir la boutique d'un Apothicaire* ; elles n'ont pas réfléchi sur le fait , tel qu'il a dû se passer dans l'exacte vérité. L'Ecuyer du Châtelain n'était pas un Droguiste : il ne pouvait d'ailleurs confier qu'à lui-même le funèbre ministère dont il était chargé. S'il eût fait embaumer ce cœur par des gens de l'art , on aurait pu lui demander un jour ce qu'il en avait fait , en quelle Eglise il l'avait porté. Le bon-homme n'eut d'autre secret , pour le conserver , que celui avec lequel on conserve toute espèce de chair. Il le mit dans *du sel* & dans *des épices* ; voilà les propres termes du Manuscrit & de la Chronique. On pouvait donc le faire manger aussi facilement & avec les mêmes apprêts qu'une autre viande salée. Tout l'art du Cuisinier fut d'en changer la forme , & de le préparer avec un mélange trompeur & d'une façon agréable , pour mieux remplir le projet de son exécration maître. Chaque mot que

j'écris me révolte ; mais comment éclaircir un fait historique , fans en discuter les détails ?

Mademoiselle de Luffan & les autres Ecrivains modernes , ont cru avoir besoin , pour rendre ce repas vraisemblable dans nos mœurs , de feindre que le mari ne mangeait pas ordinairement avec sa femme , & qu'il vint ce jour-là assister à son dîner ; ou bien qu'il prétextait une incommodité , un défaut d'appétit. Mais nos Ecrivains du temps ne persuadent pas moins le fait , en le disant simplement tel qu'il s'était passé. On servoit alors à chacun sa portion toute prête , comme on fait encore chez les Moines ; & par ce moyen , ainsi que je l'ai dit , le mari mangea , selon sa coutume , à la même table que sa femme ; mais il mangea *d'autre viande hachée & accommodée tout pareillement*. Cet usage était si constant , que je me souviens d'avoir lu dans un autre écrit ancien , qu'à l'occasion de je ne fais quelle fête où il y avait beaucoup de monde , on servit , contre l'ordinaire , une écuelle pour deux.

La mort de la Dame de Fayel , telle que je l'ai décrite d'après le Romans & la Chronique , paraît encore marquée à ce coin de vérité que la fiction n'imité guère. Presque toutes les femmes sentent que , si elles éprouvaient une semblable horreur , elles parleraient & fini-

raient de même. Nos Ecrivains postérieurs ont encore décélé leurs inventions romanesques, en voulant se rendre plus croyables, & en disant que la Dame de Rouffillon s'était jetée par la fenêtre, ou tuée d'un coup de poignard.

CHAPITRE IV.

Autres autorités qui prouvent le fait principal.

A toutes ces vraisemblances, tirées du manuscrit même, joignons présentement des autorités concluantes; & d'abord le récit de la Chronique du Président Fauchet, qui s'accorde dans toutes les circonstances avec le récit du Romans. Il y en a quelques unes de moins dans la Chronique, mais il n'y en a pas une qui contredise en rien celles du vieux manuscrit. Cette conformité entre deux Ecrivains si anciens, est bien propre à constater la certitude de l'évènement.

Chronique
du Président
Fauchet.

2°. Le Chevalier de la Tour, dans une instruction à ses filles, écrite en 1371, & imprimée à Paris en 1514, parle des mariages qui ont été défaits & périss par l'amour auquel des femmes mariées se sont abandonnées; & il cite

Le Chevalier
de la Tour.

pour un des plus terribles exemples, *l'amour de la Châtelaine de Vergie pour le Châtelain de Coucy*. Cela suppose évidemment que l'Histoire du cœur était un fait constant & connu ; car, jusqu'à ce triste dénouement, les amours de Coucy & de la Dame de Fayel n'avaient occasionné aucun malheur capable d'épouvanter les femmes. Les Poésies du Châtelain en font preuve.

Christine de
Pisan. mss.
Bibl. du Roi,
7692.

3°. Christine de Pisan, qui vivait sous Charles V, fait mention de la Dame de Fayel, & de sa résolution opiniâtre à *ne vouloir, pour rien, vivre & manger*, après son horrible repas.

Froissart,
Poésies man-
uscrites, Bi-
bliothèque du
Roi, n°. 7214,
fol. 152.

4°. Voici l'autorité la plus forte. C'est celle de Froissart, le fameux Historien, qui vivait aussi sous Charles V, & qui, vraisemblablement, connaissait l'Histoire de la Dame de Fayel, existante alors à la Bibliothèque de ce Prince. J'ai lu dans un manuscrit des Poésies de Froissart, une pièce de vers intitulée, *la Prison d'amour*, dans laquelle j'ai trouvé les vers suivans :

La Châtelaine de Vergy,
Et le Châtelain de Coucy,
Qui outre mer mourut de doël,
Tout pour la Dame de Fayel :
Après la mort du Bâcler 1,
On ne le peut, ne doit celer,

1. Bachelier,
jeune Cheva-
lier.

Pour ce qu'on vouloit se vangier ,
 Des vrais amans , on fit mangier
 La Dam' , le cœur de son ami....
 Jamais plus boire ne me faut ,
 Car sur mortel 2. si précieux ,
 Si doux & si délicious ,
 Nul boire ne pourai prendre.
 On ne l'y put puis faire entendre
 Qu'elle voïst 3. manger , ni boire ;
 Cette mattere est toute voire 4.

1. Morceau

3. Voulû

4. Vraie

On voit que cet Auteur , qui , en sa qualité
 l'Historien , craignait qu'on ne prît pour une
 invention poétique le trait qu'il raconte dans
 ces vers , s'attache par deux fois à en affirmer
 la vérité. *On ne le peut , ne doit celer.... cette ma-
 nière est toute vraie.* Dès-lors cela devient un
 témoignage historique , & l'on fait de quel
 poids est toujours celui de Froissart.

5°. Si vous réunissez à cette autorité celles
 que j'ai déjà citées , & qui sont toutes du
 même temps , je veux dire celles du Cheva-
 lier de la Tour , de Christine de Pisan , de la
 Chronique de Fauchet , écrite aussi vers 1380 ,
 sur-tout du vieux manuscrit de Charles V ,
 qui pouvait être beaucoup plus ancien que ce-
 lui de la Tour , & qui l'était effectivement , à en ju-
 ger par le style , comparé au style de Froissart :
 cette suite , cette liaison de témoignages si
 anciens , forme le corps d'autorités le plus
 imposant.

Historiens
modernes.

6°. Une foule d'Ecrivains plus récents, la Croix du Maine, Mézerai, Jovet, l'Abbé Vély, Hémeré, Historien de la Ville de Saint-Quentin, M. l'Abbé Carlier, Historien du Valois, ont raconté le même évènement. Ils se sont trompés sur le nom du Héros, qu'ils ont appelé Raoul, Sire de Coucy, au lieu de Renault Châtelain de Coucy : l'éloignement des temps a causé cette erreur que j'expliquerai dans un moment. Mais le fait principal & toutes ses particularités sont attestées unanimement, sans aucune altération. C'est toujours le cœur d'un Coucy envoyé à la Dame de Fayel, & surpris par le mari, qui en fait à sa femme un abominable festin.

Tradition.

7°. Tant d'autorités écrites annoncent la tradition constante & publique de cette Histoire. Il ne faut pas compter pour rien la tradition particulière qui s'est perpétuée à Saint-Quentin, & à Fayel, où les enfans répètent encore cette aventure d'après leurs pères. On se montre dans un mur du château de Fayel une très-ancienne figure de pierre, que l'on dit être le portrait de la malheureuse amante du Châtelain de Coucy.

Conclusions
des preuves.

En un mot, je ne crois pas qu'on puisse rassembler plus de preuves sur un fait si reculé, & qui, n'étant pas un évènement public.

comme une bataille , un siège , une mort de Prince , n'a pas dû être constaté par des monumens publics ; sur un fait qui a dû même être caché avec soin & assoupi dès le premier moment , par égard pour les familles qu'il intéressait. Le Manuscrit & la Chronique disent , en effet , également , *que la chose fut rappaisée du Roi & des Barons du pays*. Mais la vérité a percé , parce qu'elle perce toujours ; parce qu'on n'aura pu imposer silence , que pour un temps , à l'Ecuyer , au Cuisinier , & à tous les Domestiques , témoins de la mort étrange de la Dame de Fayel. Concluons donc qu'il y a dans l'Histoire peu d'événemens particuliers auxquels on puisse ajouter foi , si celui-ci ne paraît mériter aucune croyance.

CHAPITRE V.

Remarques sur le lieu & sur les personnes.

L'HISTOIRE manuscrite , & la Chronique de Fauchet , ne laissent aucun doute sur le lieu qui fut le théâtre de cette scène atroce. C'est le château de Fayel en *Vermandois* , situé à une demi-lieue de Saint-Quentin ; & qu'Hémeré appelle *Dinastya suburbana*. Il y a encore ,

Le lieu de la scène.

en face du château, un allée du parc, qui répond directement à la tour de Coucy. On allumait des feux sur cette tour, afin d'avertir les Paysans de l'arrivée des ennemis ; & alors ils se retiraient dans les souterrains du voisinage. Quelqu'un, qui est descendu depuis peu dans ceux de Fayel, m'a assuré qu'ils étaient très-vastes.

Famille des
Fayels.

Je n'ai connaissance de la famille des anciens Seigneurs de Fayel, que par les Cartulaires des Abbayes voisines ; & le premier Fayel que j'y voie, est nommé *Rogon*, & qualifié Chevalier *Miles*, en 1144. Son fils, qui était Seigneur de Fayel en 1191, s'appelait *Odo* (Eudes) ; & c'est lui que sa jalousie a rendu l'Atrée de la France. Le dernier Fayel nommé dans ces Cartulaires, s'appelait *Renault*, & vivait en 1324. La terre n'était plus dans la même famille dès l'année 1340, & elle appartenait à une Jeanne de Fienne, de qui elle passa, en 1538, à Marguerite de Roye, Châtelaine de Beauvais. Elle est possédée actuellement par M. Laillier, beau-père de M. le Président de Bonneuil. Elle relève immédiatement de la Baronnie d'Estrées, & médiatement du Duché de Guise, appartenant à M. le Prince de Condé. On dit qu'il y a encore des descendans des anciens Fayels du Vermandois, établis actuellement
en

en Champagne, dans le voisinage de Messieurs de Coucy.

Au reste, la conformité de nom a fait croire à plusieurs personnes que le lieu de notre scène était le château *du Fayel* en Valois, situé près de Verberie (1). Mais il est évident que Coucy ne pouvait pas aller & revenir à pied, en une nuit, de Saint-Quentin à Verberie, & de Verberie à Saint-Quentin; il aurait fait trente-six lieues. Ainsi, notre manuscrit fixe irrévocablement la scène à *Fayel en Vermandois*. La Chronique de Fauchet dit de même, que Coucy, *Chevalier du Vermandois*, aimait une *Dame du pays*, & non une Dame du Valois.

C'est une invention ridicule, ou une ignorance grossière en fait d'Histoire & de Généalogie, que d'avoir avancé, comme on l'a fait, que les Fayels fussent de la Maison de Mailly. J'ai vu le sceau des Fayels du Vermandois attaché à plusieurs titres du Chapitre de Saint-Quentin. Cette famille portait des chevrons sans nombre. Quant aux Fayels du Valois,

(1) Cette Seigneurie qui appartient à Madame la Maréchale de la Motte-Houdancourt, fut érigée en Duché par Louis XIV. Le Duché s'est éteint, faute de descendance masculine du Maréchal de la Motte, en faveur duquel l'érection avait été faite.

c'était une famille toute différente ; elle portait un fautoir cantonné de quatre fers de lance : on en voit encore l'empreinte en cire attachée à une chartre de l'année 1231 : cette chartre est à l'Abbaye de Saint - Corneille de Compiègne , d'où l'on m'en a envoyé une copie , avec la figure exacte du sceau. Quel rapport ces deux armoiries ont - elles avec celles de la Maison de Mailly ? Au reste , les Fayels du Valois & du Vermandois ont été de braves Chevaliers , de bons Gentilshommes ; mais ils n'ont jamais été illustrés ni par de grands talens , ni par de grands services , ni par de grandes places , puisque l'Histoire de France , ni les Archives du Royaume , n'ont rien conservé de remarquable sur ces deux familles. Revenons à l'amant de la Dame de Fayel.

Nom de l'a-
mant de la
Dame de
Fayel.

Son nom est fixé par le Manuscrit du Roi & par la Chronique de Fauchet. C'est *Renault de Coucy* , *Châtelain de Coucy*. Tous les anciens Auteurs , & en particulier Froissart & Christine de Pisan , ne l'ont jamais appelé autrement que *le Châtelain de Coucy* ; & cela devait prouver clairement aux Historiens modernes , qu'il n'était pas *Sire de Coucy*. On nommait Châtelain , le Gouverneur d'un château , & non pas le Concierge , comme l'a cru Hémeré : car le fameux Enguerrand III

de Coucy était Châtelain de Cambrai ; & certainement ce Seigneur, dont la puissance égalait celle des Souverains, n'était pas un Concierge. On voit même que les Sires de Coucy choisirent souvent leurs Châtelains dans leur famille. Enguerrand I donna sa fille en mariage au Seigneur de Torote, & le fit Châtelain de Coucy. Il y en eut un depuis, nommé Roger de Coucy, qui épousa une fille du Connétable Mathieu de Montmorency. Dans la liste que Duchesne donne de quelques-uns de ces Châtelains, on n'en trouve pas qui porte le nom de Renault ; mais cette liste n'est ni exacte, ni suivie ; il n'y a point de Généalogie en règle, & Duchesne ne garantit rien sur cet article. On lit dans Ville-Hardouin, qu'un *Guy, Châtelain de Coucy*, partit pour la Croisade de 1198. Peut-être était-ce le frère ou le neveu de notre Renault. Mais ce qu'il y a de positif, c'est que l'existence d'un Châtelain de Coucy, amant de la Dame de Fayel, ne peut être contestée, puisque l'on a ses Poésies qui n'ont jamais porté d'autre nom que le sien. Cela est évident.

Je vois ce qui a occasionné l'erreur de nos Historiens modernes. Ils ont appris par la Tradition publique, & par la Chronique de Fauchet, que le Héros de notre aventure avait

été tué à un siège , dans la Croisade de Philippe-Auguste & de Richard Cœur-de-Lion ; ensuite ils ont vu dans les anciens Historiens , que Raoul I , Sire de Coucy & de Marle , avait été tué au siège d'Acre. Dès - lors ils ont cru que c'était le même homme. Ils ont aussi confondu Acre & Ascalon , parce que plusieurs des Historiens Latins du siècle de Philippe-Auguste ont appelé Acre *Acharon*. Le Président Fauchet est tombé le premier dans ces deux erreurs de nom , qui sont bien excusables. Cependant si on eût fait réflexion que les *Chansons de Coucy* pour la Dame de Fayel , n'ont jamais été appelées autrement que les *Chansons du Châtelain de Coucy* , on aurait vu clairement que ce n'était pas le Sire de Coucy qui avait aimé la Dame de Fayel.

D'ailleurs (& c'est ce qui me choquait toujours avant que je fisse toutes mes recherches), comment concevoir qu'en 1192 , Raoul I , âgé de plus de cinquante ans , & qui avait été marié deux fois , qui l'était assez récemment à une jeune Princesse du Sang , eût conservé pour la Dame de Fayel une passion assez violente , pour lui envoyer son cœur après sa mort ? Il n'y a qu'une jeune ame , & de jeunes amours , qui enfantent de pareilles idées. C'est

peut-être l'âge de Raoul I, qui a engagé Mézerai à attribuer cette aventure à Raoul II, tué à la Maffoure ; mais au lieu de corriger l'erreur, il en a commis une seconde, puisque l'évènement s'est passé sous Philippe-Auguste, & non sous Saint Louis, & que Raoul II, Sire de Coucy, n'était pas plus l'Auteur des Chansons du *Châtelain*, que Raoul I.

A l'égard du nom de fille de la Dame de Fayel, on ne le trouve ni dans le Manuscrit, ni dans la Chronique. Le Chevalier de la Tour & Froissart, sont les premiers qui l'appellent de *Vergy*, de *Vergie*. Il ne faut pas s'effaroucher des différentes orthographes dans ces anciens temps : souvent dans le même acte on trouve le même nom écrit de trois façons ; & Duchesne, à la tête de son Histoire de la Maison de Vergy, indique cinq manières différentes dont son nom a été écrit & prononcé : *Vergé*, *Vergy*, *Vergie*, *Vergey* & *Vergier* ; j'en ai vu ailleurs une sixième, *Verzier*.

Nom de famille de la Dame de Fayel.

J'avoue que je ne pouvais croire que, dans ces temps où les alliances étaient proportionnées, & où les Seigneurs n'allaient guère chercher des gendres dans les provinces éloignées, à moins qu'ils ne fussent de la plus haute Noblesse, une fille de la puissante Maison de Vergy de Bourgogne eût épousé un petit Seigneur de

Fayel en Vermandois. C'est même dans le desir de m'éclairer sur cet article, que j'ai entrepris des recherches qui, de l'une à l'autre, m'ont conduit si loin, & se sont heureusement terminées par la découverte des descendans de Raoul de Coucy. Duchesne qui a écrit avec le plus grand détail & la plus grande exactitude sur la Maison de Vergy, qui en a indiqué scrupuleusement toutes les alliances, n'a parlé d'aucune fille de cette Maison, mariée à un Fayel. Eh ! comment aurait-il pu oublier la plus célèbre des Vergys ? Je voyais d'ailleurs que, du temps de Philippe-Auguste, il n'existait que trois filles de la Maison de Vergy ; l'une nommée *Alix*, de la branche de Vergy-Autrey, était femme du Duc régnant de Bourgogne ; la seconde était de la branche de Vergy-Châlons, & fut mariée au Comte Souverain de Bourgogne & d'Auffonne ; la troisième, fille d'Hervé de Vergy-Donzy, Comte de Nevers, épousa le petit-fils de Philippe-Auguste, l'héritier présomptif de la Couronne de France. Il n'y avait point d'autre Vergy, fille ; & s'il y en avait eu, on juge facilement qu'un simple Seigneur du château de Fayel n'aurait pu y prétendre.

J'écrivis donc à Saint-Quentin, pour savoir si l'on aurait dans le pays quelque notion particulière sur cet objet. On me manda qu'il y

avait à deux lieues de Fayel un village appelé *Levergies* ; je crus recevoir un trait de lumière ; & je ne fus pas déconcerté de ce qu'on me marquait en même temps , que cette Seigneurie de *Levergies* appartenait au Chapitre de Saint-Quentin , soixante années environ avant Philippe-Auguste. Je conçus sans peine qu'il était très-possible qu'un dévot eût donné son bien au Chapitre ; & que cependant sa famille se fût perpétuée dans le pays. En effet , j'ai poursuivi mes recherches , & j'ai vu une famille de *Levergies* , bien existante en Vermandois , à l'époque même de notre évènement & longtemps encore après.

J'ai vu , dans le Cartulaire de l'Abbé de Clairefontaine , en 1147 , un *Jean* , un *Anselme* & un *Robert de Levergies* , père , fils , & petit-fils : dans celui du Mont Saint-Martin , en 1207 , un *Robert* & un *Baldouin de Levergies* : dans le *Gallia-Christiana* , en 1213 , un *Othon de Levergies* , Abbé de Saint Prix à Saint-Quentin : dans Hémeré , un *Guillaume de Levergies* , Custode de l'Eglise de Saint-Quentin , en 1249 , *ex nobili Familiâ*. Les Cartulaires des Abbayes sont les trésors des titres de ce temps-là , & j'y ai rencontré à tous momens des *Levergies* & des *Fayels* , également qualifiés du titre de Chevalier , *Milites* : dès-lors je n'ai plus douté

*Mss. de la
Bibliothèque
du Roi.*

que la Dame de Fayel ne fût une Levergies du Vermandois, donnée en mariage au Seigneur de Fayel, son voisin, puisqu'il est prouvé d'ailleurs que la Maison de Vergy de Bourgogne n'avait point alors de fille mariée en Vermandois.

Voilà ma découverte, que l'extrême vraisemblance me fait regarder comme une vérité. Froissart & le Chevalier de la Tour auront retranché la syllabe *le*, en croyant que c'était un article, & auront dit simplement la Châtelaine de *Vergy*, de *Vergie*, au lieu de *Levergies*; cette petite erreur aura jeté dans l'embarras les Historiens postérieurs, qui, voyant bien que la Dame de Fayel n'était point une Vergy de Bourgogne, ont évité de la nommer de son nom de fille. Mais les Conteurs modernes l'ont attachée hardiment à la branche des Vergy-Autrey.

Au reste, de quelque famille que fût la Dame de Fayel, sa malheureuse aventure est trop constatée, ce me semble, pour qu'on puisse la révoquer en doute. Venons à celle de la Dame de Rouffillon, qui est la même atrocité, ou imitée par un autre mari féroce, ou copiée par des Conteurs plagiaires. Mais il faut auparavant dire deux mots de la Châtelaine de Vergy & de la fille de Tancrede.

CHAPITRE VI.

*De la Châtelaine de Vergy, & de la fille
de Tancrède.*

I.

L'HISTOIRE de la Châtelaine de Vergy n'a rien de commun avec celle de la Dame de Fayel ; mais la ressemblance du nom de l'Héroïne , a causé la méprise de plus d'un Ecrivain. Voici le fait en peu de mots.

Une ancienne Duchesse de Bourgogne, femme du Duc Hugues I, étant devenue amoureuse d'un jeune homme de sa Cour, & n'ayant pu l'engager à répondre à sa passion, osa, comme une autre Sténobée (1), l'accuser

Fait historique.

(1) Tout le monde peut ne pas savoir que Sténobée, femme de Prætus, Roi d'Argos, dédaignée de Bellerophon qu'elle aimoit, l'accusa devant son mari d'avoir voulu la séduire ; ce qui jeta Bellerophon dans des dangers dont il ne se tira que par son courage.

*Ut Prætum mulier perfida credulum
Falsis impulerit criminibus, nimis
Casto Bellerophonti
Maturare necem, referi.*

Horat. Od. L. 3. Od. 7.

Note de l'Editeur.

d'avoir attenté à son honneur. Cette calomnie causa la mort du jeune homme & celle d'une tendre amante dont il était adoré. Le Duc, apprenant tout-à-coup & l'infidélité & la noire barbarie de sa femme, par un billet qu'elle-même avait écrit, la poignarda publiquement; & quelque temps après il se retira à Cluny, où il se fit Moine & Prêtre en 1078.

*Heptameron,
Nouvelle 70.*

La Reine de Navarre a conté cette aventure d'après un ancien Historien, qu'elle regarde comme très-digne de foi, & dont l'écrit paraît avoir été contemporain de l'événement, puisque cette Princesse en trouve le style très-vieux & difficile à entendre. Nous ne connoissons pas cet Historien; mais j'ai vu un ancien Romans en rimes, qui est à la Bibliothèque du Roi, & dans lequel la même Histoire est contée très-simplement & avec un grand air de vérité. Il est intitulé, *de la Châtelaine de Vergy*. L'Héroïne est le seul personnage qui y soit nommé: on la dit nièce du Duc de Bourgogne, qu'on ne nomme point.

*Mss. de
Notre-Dame.
n^o. 2.*

*Romans en
rimes.*

Dans ce Romans, il est parlé du Châtelain de Coucy, & de son amour pour la Dame de Fayel; ce qui prouve encore combien leur Histoire était connue. Il résulte d'ailleurs de cette circonstance, que ce Romans n'a pas été composé dans le temps du fait qui y est

décrit , puisque le crime de la Duchesse de Bourgogne fut commis dans le onzième siècle, & celui du Seigneur de Fayel à la fin du douzième. Dès-lors il est vraisemblable que ce Poème manuscrit n'est pas l'ouvrage ancien dont parle la Reine de Navarre.

Cette Princesse s'accorde cependant avec le Romans en rimes sur tous les détails de son récit ; mais elle ne nous apprend pas non plus le nom des personnages. Au reste, on ne peut douter que le Duc de Bourgogne , dont il est question dans cette funeste Histoire , ne soit Hugues I, petit-fils du Roi Robert , & arrière-petit-fils de Hugues Capet. Car la Reine de Navarre dit expressément , que le Duc dont elle parle , se fit Moine ; & il n'y a , parmi les Ducs de Bourgogne , que Hugues I qui ait eu cette dévotion. Le Pape même condamna le zèle de ce Prince , & fit des reproches très-vifs à l'Abbé de Cluny , sur ce qu'il avait reçu dans son Cloître un Souverain vertueux , *né pour être utile à ses Sujets , & digne de travailler à leur bonheur*. Je remarque , avec plaisir , cette morale d'un Pontife éclairé (1). Quand la Tiare est sur la tête d'un Philosophe Chrétien ,

Preuves que
le fait s'est
passé sous
Hugues I.

Détails sur
ce Prince.

(1) Il paroît que ce Pape étoit Grégoire VII.

l'empire des Moines est resserré dans des limites étroites.

Hugues I avait été un Prince également sage & courageux. En 1075, il avait mené en Espagne une puissante armée, pour soutenir Dom Sanche, Roi d'Arragon, dont le père avait été détrôné & cruellement écorché par les Sarrafins. Hugues fut vainqueur de ces Barbares, & eut la gloire de rétablir Sanche sur le trône. *Voyez Duchesne, Histoire de Bourgogne.* La Reine de Navarre dit aussi un mot de cet événement.

Conte de
Bandel.

Bandel, ou Bandella, ce Religieux Italien qui a fait un Recueil si célèbre d'Histoires tragiques & galantes, a longuement raconté celle-ci. Je ne fais pourquoi, dans un des derniers Mercurès, en parlant de la Tragédie d'Hamlet, on a voulu faire honneur à Bandel de l'invention des Histoires qu'il a contées ; car il les a presque toutes prises dans les Fabliaux & les anciens Contes. Il vivait en 1515, & par conséquent dans le même temps que la Reine de Navarre. Or nous voyons clairement, par rapport à l'Histoire de la Châtelaine de Vergy, que l'ancien Historien, cité par la Reine, & le Roman en rimes avaient devancé Bandel de deux ou trois siècles.

Belle-Forêt n'a fait que traduire Bandel , mais il a donné un nom à l'amant de la Châtelaine ; il l'appèle Charles de Vaudray.

Belle-Forêt,
Nouvelle 84,
tome 5.

En 1722 , le Commandeur de Vignacourt a voulu récrire la même aventure en langage plus moderne ; mais en changeant les noms , il l'a rapprochée de nous de près de deux siècles. Il a nommé le Duc de Bourgogne , Eudes III , & sa femme , Alix de Vergy : il conserve seulement le nom que Belle-Forêt a donné à l'amant , c'est toujours Charles de Vaudray : il fait de la jeune amante une nièce du Duc de Bourgogne , veuve d'un Comte de Vergy , & née Princesse de Lorraine. Son Roman , appelé *la Comtesse de Vergy* , moins agréable que la Nouvelle de la Reine de Navarre , mieux fait que le Conte de Bandel & de Belle-Forêt , a le défaut de tout ramener aux mœurs de notre temps , & de choquer presque par-tout les usages & le costume du siècle qu'il veut nous peindre. Je trouve surtout fort étrange qu'il ait fait tuer la Duchesse Alix de Vergy par Eudes III son époux , elle qui lui survécut trente-trois ans , & qui éleva avec tant de gloire les enfans qu'elle avait eus de lui. La liberté des Romanciers doit-elle aller jusqu'à diffamer & calomnier la vertu , jusqu'à représenter comme un monstre

Roman de
la Comtesse
de Vergy en
1722.

de scélératesse , une femme qui a laissé la mémoire la plus chère & la plus révérée ?

Nouvelle
édition falsi-
fiée en 1766.

En 1766 , on s'est avisé de faire réimprimer le Roman du Commandeur de Vignacourt , sans y mettre son nom. On en a un peu referré le style , qui était assez lâche ; & cependant , à force de séparer les lignes & d'agrandir les marges , on est parvenu à faire deux volumes *in-12* , de ce qui n'avait formé d'abord qu'un demi-volume *in-16*. Cette honnêteté typographique a été accompagnée d'une autre honnêteté littéraire. On a changé le nom de l'amant , *Charles de Vaudray* , en celui de *Raoul de Coucy*. On suppose que Raoul fait ses premières armes en 1214 , à la bataille de Bovines , & il était mort en 1191 , âgé de plus de cinquante ans. On le représente comme un jeune Page de la Duchesse de Bourgogne , lui qui avoit eu des Pages , un Chambellan & tous les grands Officiers d'un Prince Souverain. Pourquoi tout ce bouleversement dans l'Histoire ? Pourquoi ce travestissement du seul personnage de Charles de Vaudray en Raoul de Coucy ?

La raison en est simple : les Papiers publics annonçaient alors que les Comédiens se préparaient à donner la Tragédie de Gabrielle de Vergy. Un de nos Contrebandiers litté-

raires imagina qu'il pourrait , à la faveur de cette Tragédie , revendre le Roman du Commandeur de Vignacourt , en falsifiant le titre & en faisant croire aux curieux qu'on leur présentait l'Histoire de Raoul & de Gabrielle. Voilà tout le secret. Voilà comme on vole , sans pudeur , les Auteurs & le Public.

I I.

De la fille de Tancrede.

On trouve encore dans le Décaméron de Bocace (Nouvelle 2 , de la quatrième journée) , un Conte qui a plus de rapport avec l'Histoire de la Dame de Fayel , & qui , s'il était vrai , serait l'original que nos Auteurs auraient copié. Tancrede , Prince de Salerne , qui en est le principal personnage , est en effet bien plus ancien que les Seigneurs de Fayel & de Rouffillon.

Ce Prince a une fille appelée Sigismonde , qui , étant restée veuve dans l'âge des passions , ne peut déterminer son père à la remarier , & à avoir pitié de son veuvage. Elle prend le parti de se consoler avec un jeune homme de sa Cour , nommé Guiscard. Le père les surprend sans qu'ils s'en apperçoivent. Quelques jours après , il arrête l'amant , & vient faire à

sa fille un long sermon , auquel elle répond fort naïvement , qu'elle est jeune , que la Nature lui parle , qu'elle ne l'a point caché à son père , qu'il a refusé de la marier , qu'il a été insensible à ses besoins , & qu'elle a été forcée d'y pourvoir. Elle ajoute que son père a grand tort de lui reprocher de l'avoir déshonoré , puisqu'elle s'est conduite avec les plus grandes précautions , & puisqu'il est seul instruit du mystère. Tancrède n'est point touché de ses raisons ; il sort , va faire égorger Guiscard , & envoie , dans une coupe d'or , son cœur tout palpitant à la malheureuse Sigismonde. Cet aspect la saisit d'horreur : peu-à-peu elle s'y accoutume , & l'objet ne devient plus que tendre & douloureux pour elle : son désespoir s'exhale en plaintes très-touchantes ; elle arrose le cœur de larmes , & finit par s'empoisonner.

Réflexions. J'avoue que voilà , de toutes ces Histoires , celle qui me paroît la moins vraisemblable. Un père concevoir une barbarie aussi dénaturée , l'exécuter , & venir lui-même repâître ses yeux de ce monstrueux spectacle ! La jalousie d'un mari peut égarer sa raison ; la rage peut le conduire à la férocité : mais qu'un père punisse ainsi une faute qui ne l'offense pas personnellement , & encore un père que Boccace assure avoir été jusqu'alors *d'une humeur très-*

très-bénigne, non, les témoignages les plus authentiques pourraient à peine me le persuader, & nous n'avons ici que Bocace pour garant.

On a vu, dans ma Tragédie, que j'ai employé deux ou trois pensées de cet Auteur. Si je compte pour rien son autorité, en fait d'Histoire, je n'en aime pas moins sa manière de narrer; & il m'a fait trop de plaisir, pour que j'entreprenne de porter atteinte à sa réputation de Conteur agréable & intéressant.

CHAPITRE VII.

Histoire de la Dame de Roussillon & de Cabestang.

CABESTANG est le nom d'un Poète Provençal, qui vivait au commencement du treizième siècle. Issu de l'ancienne Maison des Servièrès, il avait été attaché dans sa grande jeunesse à un des Seigneurs de Cabestang, & il en avait pris le nom. Ces Seigneurs étaient maîtres d'une petite ville, ainsi nommée Cabestang, parce qu'elle était défendue par un château fort, qui commandait à un grand étang : *caput stagni*. La ville & l'étang sub-

Véritable
Histoire de
Cabestang.

sistent encore aujourd'hui entre Narbonne & Béziers, près du canal de Languedoc.

Le Poëte Cabestang était un très-brave Chevalier. Le Moine de Mont-Maior, le plus ancien Auteur qui en ait parlé, convient que sa célébrité était égale dans les armes & dans l'art des vers. Ces deux professions étaient souvent réunies. M. de Sainte-Palaye a recueilli une grande quantité de Chançons de Cabestang ; elles sont pleines de grace & de sentiment. On y trouve quelques-unes de ces idées du temps, qui sont devenues très-plaisantes pour nous. En voici une : *Si la foi me rendait aussi fidèle à Dieu, que l'amour me rend fidèle à ma Dame, j'entrerais sans faute en Paradis.* C'était annoncer bien honnêtement à quel Paradis il en voulait.

Cette Chançon, & presque toutes les autres, étaient faites pour la Dame de Roussillon, qui y fut sensible ; mais dont l'amour devint funeste à Cabestang. Roussillon est une Seigneurie située en Provence, à quelques lieues d'Aix & de Tarascon. Le Seigneur de cette terre trouva fort bon que Cabestang chantât sa femme. Les Troubadours honoraient un mari en célébrant les charmes de son épouse, mais ils devaient s'en tenir là. Et Guillaume de Roussillon, voyant que le Poëte passait ses privilèges, l'assassina assez lâchement.

Voilà l'exacte vérité de l'Histoire de Cabestang , telle qu'elle est rapportée par les premiers Ecrivains de sa Province qui ont fait mention de lui , & qui , étant voisins du temps & des lieux où il avait vécu , devaient être bien instruits. Le Moine de Mont-Maiïor , que j'ai déjà cité , celui des Isles d'Or , Saint-Césari qui était un Troubadour célèbre , disent simplement que Cabestang fut tué en trahison. Le premier de ces Auteurs assure même que *Cabestang se laissa égorger comme un pourceau , lui qui avait été si fameux par sa valeur.*

Prouvée par
les Auteurs
anciens.

Pétrarque n'en dit pas davantage : *Les Chansons de Cabestang causèrent sa perte à la fleur de son âge.*

Pétrarque ,
Triomphe
d'amour ,
ch. 4.

E quel Guglielmo
Che per cantar ha'l fior de fuoi di scemò.

Il est vrai que le Traducteur Français ajoute , que son cœur fut mangé par sa maîtresse ; mais ce *Docteur ès-loix* (devait savoir) que les loix de la traduction ne permettent pas de falsifier ainsi le texte. Les Commentateurs de Pétrarque , le Tassoni , Muratori , Pasquier même , qui , dans ses recherches , a disserté sur ce passage particulier , ont été plus réservés , & n'ont pas dit un mot de cette prétendue Histoire du cœur de Cabestang.

Recherches de
Pasquier, t. 1,
p. 692.

Ms. du Roi
Ms. 7227.

Matfrès, Ermengaud de Béziers, Ecrivain du treizième siècle, & presque contemporain de Cabestang, fait l'éloge de ce Poète dans un Ouvrage, intitulé *Breviari d'Amor*, & ne parle pas non plus de cet étrange évènement : il dit, comme Pétraque, que *Cabestang mourut à la fleur de son âge*.

Ce sont des Ecrivains postérieurs qui ont imaginé de coudre, à l'Histoire de Cabestang, celle du Châtelain de Coucy. Ils ont trouvé une conformité entre ces deux Chevaliers, renommés par leurs exploits & par leurs Poésies. La rivalité ancienne qui existait entre les Poètes Provençaux & les Poètes Picards, a excité quelque Provençal à attribuer à son pays l'horrible évènement arrivé en Picardie. Voilà, a-t-il dit, encore un Poète tué par un mari jaloux : il est tout simple d'ajouter que ce mari a fait aussi manger à sa femme le cœur du Poète. Car un Conteur, qui veut être lu, se rend intéressant par toutes sortes de voies, & cela se conçoit aisément. Mais ce que je ne conçois pas, c'est que des gens indifférens soient jaloux de conserver à leur Province *la propriété d'un tel crime*. Il me semble qu'on devrait plutôt être tenté d'en rejeter l'infamie sur ses voisins ; mais on envie même la célébrité de la honte ; & je connais des Proven-

aux qui ne me pardonneront pas cette dissertation , si elle enlève à leur Patrie le déshonneur d'avoir produit un second Seigneur de Fayel. Ce sera cependant le résultat des éclaircissemens dans lesquels je vais entrer , & qui , je l'espère , n'ennuieront pas les Lecteurs.

Conte de
Bocace

Bocace est le premier Auteur connu qui ait transporté ce crime en Provence. C'est dans sa Nouvelle 9 , de la quatrième journée , qu'on lit cette Histoire assez longuement racontée. Mais il est très-bizarre de voir d'abord que le Héros n'en soit pas Cabestang ; c'est un Seigneur de Gardastaing , que Bocace n'annonce point du tout comme un Poète Troubadour ; circonstance qu'il n'eût pas oubliée , si elle eût été vraie. Donnons le précis de sa Nouvelle.

Guillaume de Rouffillon & Guillaume de Gardastaing , étaient deux Seigneurs Provençaux , tous deux célèbres par leurs faits d'armes , & dont le voisinage avait fait deux amis intimes. Mais leur liaison en avait produit une plus tendre entre Gardastaing & la Dame de Rouffillon. Un jour le mari surprend des preuves non équivoques de cet amour trop imprudent. Il renferme sa rage au fond de son cœur , continue de témoigner à Gardastaing la même amitié , à sa femme une

égale tendresse ; & quelques jours après , il fait inviter Gardastaing à souper , sous prétexte d'aller ensemble le lendemain à un grand tournoi. Il va l'attendre au coin d'un bois , par où il devait passer pour se rendre à Roussillon ; il l'assassine , lui arrache le cœur , apporte ce cœur tout sanglant à son Cuisinier ; lui dit que c'est un cœur de sanglier , & lui ordonne de le mettre en hachis. On le sert à la Dame de Roussillon ; elle le mange : son mari lui tient les mêmes discours que nous avons vus dans l'Histoire du Seigneur de Fayel : la Dame se lève de table , & se jète par la fenêtre. Le Seigneur de Roussillon , épouvanté du funeste effet de son crime , & redoutant sur-tout la colère du Comte de Provence , fuit & disparaît sans retour. Le Comte fait enterrer la femme & son amant dans un même tombeau , sur lequel cette aventure fut gravée en vers.

Relevation

Bocace était contemporain de Charles V : l'aventure de la Dame de Fayel était écrite avant Charles V , puisque le Manuscrit était dans la Bibliothèque de ce Monarque : d'ailleurs la Chronique de Fauchet , écrite du temps de Bocace , atteste que le *Romans propre* du Châtelain de Coucy était ancien : les Œuvres de Froissart , de Christine de Pisan &

du Chevalier de la Tour , tous contemporains de Charles V & de Bocace , prouvent à quel point cette Histoire était publique de leur temps , sur-tout puisque les deux derniers se contentent d'indiquer ce fait comme une chose trop connue , pour exiger qu'on la décrive. Ainsi il est plus que vraisemblable , que le Conte Italien n'est qu'une copie de cette autre Histoire , qui avait acquis une autorité certaine avant Bocace.

Cet Auteur ne garantit pas même la vérité de son Histoire : il avance simplement que *les Provençaux la content*. Mais les Provençaux instruits , mais les Auteurs contemporains ne la contaient pas , puisque le Moine de Mont-Maior, Matfrès & Pétrarque n'en avaient pas parlé. Je ne crois donc pas qu'il soit possible de mettre en balance le témoignage d'un Faiseur de Contes , d'un Italien qui récite un fait arrivé en France , & qui ne le récite que sur un *oui-dire* , avec le témoignage d'un véritable Historien , tel que Froissart , qui assure , qui affirme à deux reprises la certitude de l'Histoire de la Dame de Fayel.

Bien plus ; il y a deux défauts de vraisemblance dans le récit de Bocace , & qui le rendent plus que suspect. 1°. Puisque le mari veut faire croire au Cuisinier , que le cœur qu'il

Jui présente est un cœur de sanglier ; puisqu'il le fait aussi manger à la femme *comme cœur de sanglier* , parce qu'elle aimait la sauvagine , pourquoi faire servir ce cœur en *hachis* ? quelle nécessité de le déguiser ? Cette circonstance ne prouve-t-elle pas qu'on a copié , sans réflexion , l'Histoire de la Dame de Fayel , où le déguisement du mets avait été nécessaire , puisqu'on ne l'avait pas présenté comme le cœur d'un animal ? 2°. Il est incroyable que dans ces temps , où régnait la superstition la plus scrupuleuse , on ait enterré la femme & l'amant dans le même tombeau. Les particuliers ont souvent concilié la dévotion avec l'adultère ; mais on ne trouvera pas d'exemple que l'Eglise ait pensé de même ; & l'on persuadera encore moins qu'elle ait célébré & consacré publiquement un adultère , tel que celui de la Dame de Roussillon , qui était devenu doublement criminel , puisqu'il avait fini par un suicide. Héloïse & Abailard eurent une même sépulture ; mais ils avaient été unis par un mariage très-canonique , avant la cruauté du Chanoine Fulbert. L'Histoire de la Duchesse de Bourgogne dit , que Vaudray & la veuve de Vergy avaient été enterrés ensemble : mais loin d'être adultères , ils étaient secrètement mariés. C'est dans le Romans de la Châ-

telaine de Vergy que Bocace a pris cette idée de la sépulture commune , ainsi qu'il avait pris celle de ce cœur en hachis dans l'Histoire de la Dame de Fayel. En général, des Conteurs, comme lui , rassemblent de côté & d'autre des circonstances , pour former un tout plus pathétique ; & c'est ce qui leur ôte la confiance des Lecteurs judicieux.

Nostradamus , dans ses Vies des Poètes Provençaux , a enchéri , comme de raison , sur le Conte de Bocace ; & cette seconde leçon est assez curieuse. Il attribue l'évènement au Troubadour Cabestang. Il annonce que ce Poète était né pour être malheureux par l'amour. Sa première inclination fut une Dame de Marseille , nommée Bérengere de Baux. Elle l'aima avec tant de violence , que , dans la crainte de s'en voir abandonnée , elle lui fit prendre un philtre qu'une Sorcière avait préparé , & qui devait , jusqu'au dernier soupir , préserver Cabestang du danger de l'inconstance. En effet , le remède était infailible , c'était du poison ; & sans le secours d'un très-habile Médecin , Cabestang rendait le dernier soupir , & n'avait pas trahi sa Dame. On imagine bien que le Troubadour se dégoûta d'être tant aimé : il renonça promptement à une tendresse aussi dangereuse , & il alla chanter la

Nostradamus , Vies des Troubadours.

Dame de Rouffillon. Nostradamus nous dit que le nom de fille de cette nouvelle Beauté, était *Tricline Carbonnelle* ; il répète ensuite tout le Conte de Bocace. Mais , voulant copier mieux que lui l'action de Fayel , & voulant remplacer la lettre que ce mari barbare jeta sur la table , pour prouver à sa femme qu'elle avait mangé le cœur de Coucy , le nouveau Conteur ajoute un trait terrible , qu'il emprunte du repas de Térée dans les Métamorphoses d'Ovide. *Raimond de Rouffillon* , dit-il , *tira de dessous la table la tête sanglante de Cabestang , & la porta aux yeux de sa femme épouvantée.* Nostradamus change aussi le genre de mort de la Dame , & assure qu'elle prit *un couteau qu'elle avait sous sa robe , & perça sa tendre poitrine.* Pourquoi sous sa robe ? Elle était à table. Les Conteurs vont souvent chercher bien loin d'eux ce qu'ils ont sous la main.

Vies manuscrites de Cabestang.

M. de Sainte-Palaye a rapporté d'Italie trois Vies manuscrites du Poëte Cabestang , dans lesquelles cet évènement est conté d'une manière toute différente , & par des Ecrivains dont l'imagination était plus fertile en évènements : aussi s'est-elle donné carrière ; & même ils ne sont pas d'accord entr'eux sur les principales circonstances. Chez eux , le lieu de la scène n'est plus le village de Rouffillon en

Provence ; c'est le Comté même de Roussillon , au pied des Pyrénées. Le mari n'est pas , à la vérité , le Comte Souverain de Roussillon , mais un Seigneur très - puissant de la Terre de Castel-Roussillon. Ils appellent la femme , Marguerite de Torismonde , de Soremonde : cela est bien loin de Tricline Carbonnelle , & bien près de la Sigismonde , fille de Tancrède. Il y a un de ces Manuscrits où l'histoire est racontée avec des détails infinis , & que leur singularité rend très-piquans.

Cabestang , selon cet Auteur , n'est point un illustre Chevalier , l'égal du Seigneur de Roussillon ; c'est un jeune Gentilhomme , Ecuyer de la Dame , & auquel par conséquent elle est obligée de faire les avances que la qualité doit à la jeunesse. On retrouve , dans ce récit , une conversation toute entière de la Duchesse de Bourgogne avec Vaudrai son Page ; conversation tirée de ce Romans en rimes de la Châtelaine de Vergy , dont j'ai déjà tant parlé. Il est clair dès-lors que l'Auteur de la Vie de Cabestang a compilé les deux Histoires de la Châtelaine de Vergy & de la Dame de Fayel , pour n'en faire qu'une seule qui fût plus chargée d'événemens. Ce qu'il y a de plus agréable dans ce Manuscrit , c'est qu'on y a rapporté quelques

Détails curieux.

traits des vraies Poésies de Cabestang. Mais suivons le récit.

Le mari se doute de l'intrigue de son épouse & du jeune Ecuyer. Un jour il le tire à l'écart, dans une partie de chasse, & veut le forcer à lui déclarer quel est l'objet qu'il célèbre dans ses Poésies. L'Ecuyer refuse longtemps de s'expliquer, & cite à son Maître ce passage de Bernard de Ventadour, autre Poète Provençal :

Mais un Amant fidèle
Doit tout dire à sa Dame, & ne rien dire d'elle.

Cependant le Comte insistant avec menace, Cabestang s'avise de lui dire qu'il est amant aimé de la sœur de la Dame de Rouffillon. Aussi-tôt le jaloux prend le jeune homme au mot, lui promet de le servir dans ses amours, & le mène chez son beau-frère Robert de Tarascon, dont le château était voisin. Là, Cabestang, fort embarrassé, trouve moyen de conter son malheur à la Dame de Tarascon, qui, par bonté d'ame, pour sauver sa sœur & l'amant, fait à celui-ci toutes les prévenances imaginables, & renvoie le Comte de Castel-Rouffillon, bien convaincu qu'elle est l'Héroïne des Chançons de Cabestang, & que le Poète ne se borne pas à la chanter.

Le Troubadour a l'imprudence , quelques jours après , de faire de nouveaux couplets pour la Dame de Roussillon , & de les adresser au mari même. C'était , dit-on , l'usage général de ce temps-là. J'en conviens ; mais ce n'était pas l'usage particulier de faire des Chansons pour la femme , quand on voulait persuader au mari qu'on était amoureux d'une autre : ce n'était pas l'usage , quand le mari était jaloux & rempli de soupçons , de dire en sa présence : » Si je parais renoncer au » bien qui m'est le plus cher , ce n'est qu'une » feinte , pour mieux tromper le jaloux qui » soupçonne mon amour. Je feins de ne » point vous aimer , ô vous que j'aime seule » au monde ! « Avouons que cette circonstance n'est point vraisemblable. Le Conteur aura voulu , en imitant l'Historien du Châtelain de Coucy , placer les Poésies de Cabestang dans le cours des évènements ; mais celles-ci y sont très-mal encadrées.

Le Comte de Roussillon , à qui l'on a si bien dit *sa déconvenue* , en parlant à sa personne , reconduit encore Cabestang à la chasse , l'égorge , lui ouvre le corps , arrache le cœur , & coupe la tête. Dans les trois Manuscrits , on fait aussi servir le cœur à la Dame comme un morceau de sauvagine , qu'elle aime

beaucoup. Elle le mange pour sauvagine ; & apparemment que les Auteurs ont su par quelque Anthropophage que la chair humaine sentait la venaïson. Il serait singulier cependant que , l'homme vivant de nourritures si différentes de celles des bêtes fauves , sa chair eût le même goût que la leur ; mais les Conteurs n'y regardent pas de si près. Le dialogue , après le repas , entre le mari & la femme , est encore , mot pour mot , celui du Seigneur & de la Dame de Fayel. La tête de Cabestang remplace encore la lettre de Coucy. Mais deux Manuscrits disent que la femme , au désespoir , se jeta exprès par la fenêtre : l'autre dit que le mari voulut la tuer à coups d'épée , & qu'en reculant , elle tomba par-dessus le balcon.

On n'a pas manqué de prêter au récit de Bocace de nouveaux ornemens , qui pussent lui donner un air d'authenticité. Tous les parens de la Dame de Roussillon & de Cabestang , tous les amans de la Province , déclarent la guerre à ce mari barbare. Il leur tient tête intrépidement ; parce que , sans doute , tous les maris faisaient cause commune avec lui. Enfin , on fait venir en Roussillon Alphonse , Roi d'Arragon , qui assiège le coupable dans son château , le force de se

rendre, l'enferme au fond d'une tour, distribue tous ses biens entre les parens de la femme & ceux de Cabestang, fait enterrer les deux amans dans le même tombeau, à la porte de l'Eglise de Saint Jean de Perpignan. Là, sur un marbre blanc, leurs amours & leurs malheurs sont douloureusement tracés; là, tous les ans, par ordre du Roi, on célèbre un service pompeux en l'honneur de ces illustres morts; là, tous les Chevaliers du Roussillon, de la Cerdagne, du Narbonnois, &c. vinrent, pendant longues années, faire des jeux funéraires & des fêtes mémorables.

Voilà bien des détails qui affichent une publicité capable d'en imposer au Lecteur; & c'est précisément ce qui va détruire de fond en comble toute cette fable, qu'on veut tant échafauder.

1°. Les Auteurs avouent que l'évènement qu'ils racontent, est très-ancien, même par rapport à eux, puisqu'ils disent qu'on l'avait célébré *pendant longues années*, & qu'on ne le célébrait plus dans le temps où ils écrivaient. Donc ils n'ont pas cette autorité antique & contemporaine, qu'on aurait besoin de leur donner, même pour les préférer à

Réfutation.

Bocace , dont ils renversent entièrement le récit (1).

2°. Il paraît que ces Manuscrits sont l'ouvrage de gens qui ne connoissaient pas seulement le pays dont ils parlaient. Ignorant qu'il y avait en Provence une Seigneurie appelée Roussillon , ils ont transporté la scène dans le Comté de Roussillon même , & ont substitué le Roi d'Arragon au Comte de Provence. Mais ils n'ont pas pris garde qu'ils mettaient tout près de Perpignan le château de Tarascon , tandis que le Tarascon de Provence en est à cinquante lieues , & celui du pays de Foix à plus de vingt : au lieu qu'en plaçant ,

(1) Dans ce moment , il me tombe sous la main un Pétrarque , imprimé à Venise en 1533 , & commenté en Italien par le Docteur *Giovanni Andrea Jesualdo*. Ce Commentateur , à propos du vers que j'ai cité , raconte la prétendue Histoire du Poète Cabestang , qu'il avait lue , sans doute , dans les Manuscrits d'Italie rassemblés par M. de S. P. Mais ce sage Italien , plus judicieux que l'Avocat dont j'ai parlé , ne garantit en aucune façon cette Histoire , qu'il sent bien que Pétrarque eût contée , si elle eût été vraie. Il la rapporte seulement comme *un oui-dire* , comme un récit sans preuves : *Alcuni dicono*. Il oppose même à ce récit celui de Bocace , en observant que Bocacé impute l'aventure à un Seigneur de Gardastaing , qui n'était pas Poète.

comme

comme Bocace , la scène en Provence , la Seigneurie de Roussillon se trouve très-près de la ville de Tarascon. Cette méprise frappante décèle des Ecrivains bien peu instruits.

3°. Le Roi Alphonse , qu'ils font venir en Roussillon pour venger Cabestang , ne peut être qu'Alphonse II , à qui le Roussillon fut donné , en 1175 (1), par Gerard III , dernier Comte de Roussillon. Car Alphonse , Roi d'Arragon , ne possédait plus cette Province ; elle avait passé à des cadets ; & d'ailleurs il ne régna qu'en 1285 , c'est-à-dire , soixante-douze ans après la mort de Cabestang. Mais si c'est Alphonse II , par qui l'on veut que Cabestang ait été vengé , on fait donc ressusciter ce Roi tout exprès ; car il était mort en 1196 , & Cabestang ne mourut qu'en 1213. Y a-t-il une démonstration plus complète de la fausseté de tout le récit ? Que Cabestang soit mort en 1213 , c'est un fait certifié , non-seulement par Nostradamus , auquel je ne me fiera pas guère , mais par le Moine de Mont-Maior , par celui des Isles d'Or , par le Troubadour Saint-Césari : ils attestent unanimement que *Cabestang fut tué en trahison , en*

(1) Voyez le *Marca Hispanica & Mariana*.

1213, au temps que Raimond, Comte de Toulouse, était poursuivi par le Roi de France & par le Pape Innocent III. Cela est positif, & la Croix du Maine dit la même chose (1).

4°. Il paraît donc certain que Cabestang a été assassiné pour l'indiscrétion de ses amours, vingt ans après la mort du Châtelain de Coucy. Mais si son cœur eût été mangé par sa maîtresse, si cette aventure eût été aussi publique qu'on le dit, il est impossible que les anciens Auteurs n'en eussent point parlé. Je demande sur-tout, si tous les Troubadours n'auraient pas chanté avec éclat un événement qui offrait les grands tableaux de la Poésie ; un événement qui aurait été consacré par les pèlerinages continuels des Chevaliers de toutes les Provinces voisines ; un événement enfin qui faisait tant d'honneur à ces Poètes, puisqu'un Roi, en personne, était venu venger leur confrère ? Ce silence est une nouvelle preuve de la supposition.

5°. Qu'on veuille placer la scène en Roussillon, ou en Provence, nos Conteurs sont

(1) Observez que la Croix du Maine ne dit pas un mot de l'Histoire du cœur de Cabestang, & qu'il raconte celle du Châtelain de Coucy.

également démentis par la Chronologie ; car s'il n'y avait pas d'Alphonse qui fût Souverain du Roussillon en 1213 , comme je l'ai prouvé , il n'y en avait pas non plus qui fût Souverain de la Provence. Ce Comté avait appartenu à Alphonse II , Roi d'Arragon , mort en 1196. Son fils aîné était monté sur le Trône d'Arragon ; & le cadet , nommé Alphonse , avait eu le Comté de Provence en partage : mais il était mort en 1209 , quatre ans avant Cabestang ; & en 1213 , Raimond Bérenguier , cinquième du nom , était Comte de Provence. Il est donc faux qu'un Alphonse , Comte de Roussillon , ou de Provence , ait pu venger Cabestang.

*Voy. Bouche,
Hist. de Pro-
vence , t. II,
p. 188.*

6°. J'ai écrit à Perpignan & en Provence , aux personnes les plus dignes de foi & les mieux instruites de l'Histoire de leur pays. Elles ont bien voulu renouveler , à ma prière , les recherches les plus exactes sur ce conte , dont elles avaient dès long-temps reconnu la fausseté. Il est vrai qu'on l'a entendu débiter dans les deux Provinces : mais remarquez d'abord que ces deux petites traditions se détruisent l'une par l'autre , puisque l'évènement ne peut pas être arrivé tout à la fois au même homme en Provence & en Roussillon.

D'ailleurs (ce qui est décisif) non-seulement le tombeau en question n'existe ni dans la vieille Eglise de Saint Jean de Perpignan , ni dans la Seigneurie de Roussillon ; mais les Historiens des deux Provinces , les Archives publiques , les cabinets particuliers des curieux , ne conservent pas le moindre vestige , pas la moindre notice de l'ancienne existence de ce monument qu'on suppose si fameux , & où l'on avait fait tant de prétendus *pélerinages pendant si longues années*. Nouvelle démonstration de la fausseté de toute cette Histoire. Plus on annonce la célébrité d'un fait , plus on reçoit un démenti éclatant , quand il n'y en a pas la plus légère trace ni dans les Historiens , ni dans les monumens du pays.



C H A P I T R E V I I I.

Résumé général, & comparaison des deux Histoires du Châtelain de Coucy & du Poëte Cabestang.

SI nous voulons, en résumant les faits & les preuves, comparer l'histoire de l'horrible festin de la Dame de Fayel & de celui de la Dame de Roussillon, il ne paraît plus possible de douter que ce dernier ne soit un vrai *réchauffé* de l'autre. Le plagiat se découvre en ce que le premier évènement avait été rapporté par des Auteurs plus anciens; qu'il avait été écrit dès le treizième siècle, & publiquement connu dans le quatorzième, avant que Bocace l'altérât & le déguisât sur la foi des Provençaux. Le plagiat se découvre en ce que toutes les circonstances qu'on a ajoutées dans la seconde aventure, telle que le goût de sauvagine qu'on donne au cœur humain, la sépulture commune des deux adultères, la vengeance exercée par Alphonse, Roi d'Arragon, sont autant d'invraisemblances choquantes, ou de faussetés prouvées. Il se découvre par la variation continuelle sur

les noms , sur le lieu , sur les circonstances. Dans la première Histoire , on voit toujours uniformément , chez les anciens Auteurs , le Châtelain de Coucy , la Dame de Fayel , le Vermandois. Dans l'autre , même en la prenant chez les premiers qui l'ont contée avec l'épisode du cœur , tantôt c'est Gardastaing , Chevalier & non Poète ; tantôt Cabestang , Page & Poète ; c'est Tricline Carbonnelle , Marguerite de Torismonde , de Soremonde ; c'est Raimond , puis Guillaume de Roussillon , & encore de Castel-Roussillon ; c'est en Provence , c'est à Perpignan : que fais-je ? instabilité perpétuelle sur tous les détails , indice évident de la fiction.

A l'égard de la tradition , elle est constante dans tous les Historiens Français , relativement à l'aventure du Seigneur de Fayel , quoique cette aventure ait été assoupie dès le premier moment. Au contraire , celle du Seigneur de Roussillon , que l'on suppose avoir été publique & célébrée par des monumens publics , n'a laissé aucun vestige que quelques bruits populaires , répétés par des Conteurs étrangers , & que les Historiens du pays n'ont jamais adoptés.

Mais sur-tout , & voici le point capital , les anciens Auteurs qui ont parlé de la mort

du Châtelain de Coucy , le Romans manuscrit , la Chronique de Fauchet , Froissart , le Chevalier de la Tour , ont tous parlé de l'histoire de ce cœur servi à la Dame de Fayel par ordre de son époux. Jamais on n'a écrit sur les amours du Châtelain de Coucy , sans écrire cette affreuse catastrophe ; au lieu que les premiers Auteurs qui ont parlé de la mort de Cabestang , n'ont pas même indiqué que cette vengeance eût été exercée sur son cadavre par l'ennemi qui l'avait assassiné. Rien ne peut mieux achever de démontrer que c'est une suite ajoutée après coup à sa triste aventure par des Conteurs récents & plagiaires.

Enfin , arrêtons mes Lecteurs sur une dernière observation prise dans le cœur humain , & qui leur en rappellera une que j'ai déjà faite. Dans l'Histoire de Fayel , tout se suit , tous les faits sont dépendans l'un de l'autre. Fayel cherche à se venger de son ennemi mort , parce qu'il n'a pu s'en venger pendant qu'il vivait , & parce que Coucy l'outrage encore après sa mort : c'est l'idée du cœur envoyé , qui suggère à Fayel l'idée de faire servir ce cœur à sa vengeance. Quand la Dame de Fayel a achevé ce repas effroyable , & que le mari lui en révèle l'affreux mystère , il est

naturel qu'elle ne puisse y ajouter foi , elle croit son amant en Syrie ; il est aussi naturel que le barbare lui jette la lettre de Coucy pour la convaincre de son malheur. Mais dans la Fable de Cabestang , c'est Rouffillon qui assassine son ennemi ; le voilà vengé. Il va plus loin. Il conçoit de lui-même , sans que rien l'y conduise , il crée le détestable projet de faire manger à la maîtresse le cœur de l'amant. Quand il a accompli cette abomination , il a encore sous la table la tête de Cabestang. Il faut donc qu'il se soit dit d'avance , elle ne voudra pas croire qu'elle aura mangé le cœur , j'aurai la tête toute prête pour le lui prouver. Quelle recherche d'atrocités ! L'homme va-t-il ainsi dès le premier pas creuser & fouiller dans toutes les profondeurs du crime ? J'avoue qu'il me faudrait les preuves les plus fortes pour me contraindre à le croire. Oui , lorsque de deux récits , j'en vois un moins atroce , où une idée a enfanté l'autre , & dont les faits sont attestés par les Historiens & par une tradition constante ; que l'autre récit , au contraire , accumule , sans liaison , toutes les horreurs possibles & impossibles ; qu'il n'a pour garans qu'un Conte de Bocace , & d'autres écrits pleins de contradictions & de méprises évidentes , je rejette

le dernier avec plaisir , & je crois le premier en gémissant.

Cependant si quelqu'un se plaisait à penser que les Auteurs de la vie de Cabestang n'en ont imposé que sur les circonstances , & que le fond en est vrai (ce qui ne paraît pas impossible) ; alors il faudrait convenir que le crime du Seigneur de Roussillon est nécessairement un crime répété , comme on n'en voit que trop dans l'Histoire du Genre Humain. Et puisque Coucy est mort en 1192, & Cabestang en 1213 , il s'ensuivrait que le Seigneur de Roussillon aurait été instruit de l'horrible vengeance du Seigneur de Fayel , & aurait cherché , en imitant cet époux féroce , à le surpasser en barbarie. Alors un raffinement de cruauté m'étonnerait moins ; l'homme est jaloux de mettre du sien dans tout ce qu'il imite , & les crimes du second coupable sont plus composés que ceux du premier.

P. S. Il est important d'observer qu'il y a en Champagne une famille noble appelée *Couffy* , & dont le nom , comme on voit , s'écrit différemment de celui de la grande Maison dont j'ai tracé l'Histoire. Aussi cette famille ne porte pas les armes des Coucys , & ne prétend par leur appartenir.

Mais il y a en Gascogne une famille de *Coucy*, portant le nom & les armes de l'ancienne Maison du Vermandois, comme les portent Messieurs de Coucy-de-Polecourt. On dit que cette famille a des titres qui constatent qu'elle s'est établie en Gascogne pendant que la première race de la branche aînée subsistait, mais qu'elle ignore l'époque précise de cet établissement. Il est très-vraisemblable que c'est une branche issue de quelques cadets de la première race ; car Duchesne & Dom Toussaint Duplessis en nomment plusieurs, dont ils disent que la destinée & la postérité leur sont inconnues.



LETTRE

DE M. DE BELLOY,

*Au sujet de quelques observations qu'on
avait faites sur sa Tragédie de Gabrielle
de Vergy, d'après une lecture, & avant
que la Pièce fût imprimée.*

M.

M. de B. a bien voulu me communiquer les réflexions que vous lui avez adressées sur Gabrielle de Vergy. Je sens combien il est glorieux pour moi que mon Ouvrage ait pu vous occuper un moment après sa lecture : je serais excusable d'en tirer quelque vanité ; mais c'est lorsque que j'aurai profité de vos

leçons que je me permettrai de m'en applaudir. Le premier acte a pu vous paraître long, parce que je ne l'ai pas lu avec toute la chaleur nécessaire. Il a l'inconvénient de tous les premiers actes des Pièces très-simples, où il n'y a que des caractères à exposer, & point de faits. Le caractère de Fayel, qui était difficile à annoncer, & qu'on ne pouvait bien établir qu'en distinguant avec soin toutes les nuances de la jalousie, tous ces différens mouvemens si contraires qui produisent ensuite les grands effets de la Pièce ; ce caractère occupe les deux tiers au moins du premier acte : il est violent, & par ce moyen il ne laissera pas le temps au spectateur de se refroidir. Je compte absolument sur le jeu de l'Acteur & sur l'indulgence que le Public a toujours pour les premiers actes. J'ai resserré celui-ci autant qu'il m'a été possible ; il faudrait donc que l'on m'y montrât précisément un morceau qui fît longueur ; jusques-là je n'y puis rien retrancher, ne voyant rien par moi-même qui ne me paraisse nécessaire.

A l'égard du cinquième acte, qui est bien important, j'aurai l'honneur de vous assurer que depuis quelques années nos spectateurs ont acquis bien plus de force qu'ils n'en avoient autrefois, pour soutenir les momens

terribles de certaines Tragédies. Depuis la coupe d'Atrée, qui a dû révolter, la tête de Cicéron n'a point soulevé, parce que l'Actrice seule était supposée le voir, & que le spectateur n'avait sous les yeux que le voile qui couvrait cette tête. Voilà ce qui m'a déterminé à faire présenter le cœur de Coucy dans un vase où il ne sera point vu. Mais je crois nécessaire que le vase même soit bien visiblement exposé aux yeux du spectateur. Sans cela, ils se figureront voir le cœur à découvert. Quand on n'a pas une chose sous les yeux, l'imagination travaille & se la peint souvent au delà de ce qu'elle est : au lieu que les yeux fixés fixent l'imagination ; & quand on voit bien clairement, on ne croit pas voir plus qu'on ne voit en effet. Aussi je suis convaincu que ma Pièce fait plus d'horreur à la lecture qu'elle n'en fera à la représentation, parce que les auditeurs laissent courir leur pensée bien au delà des bornes où les objets présens arrêtent les spectateurs. Cependant je suis absolument de votre avis sur la nécessité de ne pas laisser le vase toujours en vue jusqu'à la fin de l'acte. Voici quel est mon plan à cet égard. Lorsque Gabrielle a découvert le vase, & qu'elle est tombée en défaillance, lorsque sa confidente l'a fait un peu revenir à

elle , & qu'elle commence à adresser la parole au cœur de Raoul , ce ne peut être d'abord qu'avec horreur , & en détournant les yeux vingt fois : insensiblement elle s'accoutume à ce spectacle ; elle se souvient des présens que Raoul a voulu lui faire de ce cœur , qui par-là devient un objet plus douloureux qu'atroce : je connais vingt femmes qui , si elles perdaient leur amant , conserveraient son cœur avec cette sorte de plaisir qui se mêle à la profonde tristesse (1). Ces différens passages de l'horreur à la simple douleur , n'occupent qu'environ seize vers , après quoi Fayel arrive : c'est pendant toute la scène qu'il faudra que le vase soit retiré par la confidente derrière la coulisse , comme vous l'imaginez si judicieusement : car cet objet pourrait distraire d'autres objets plus nouveaux , & devenus plus attachans que ce vase qui a produit son effet. Vers la fin de la scène , quand Gabrielle fait un dernier mouvement vers le cœur , Fayel lui ôte le vase , & alors on l'emporte hors de la vue des specta-

(1) On a l'exemple fameux de la Reine de Navarre & de la Duchesse de Nevers , qui conservèrent ainsi les têtes de Lamole & de Coconas leurs amans.

Note de l'Editeur.

teurs. Je crois qu'avec tous ces ménagemens, cette horrible catastrophe pourra être supportée. J'ai eu soin de changer les vers qui indiquaient, qu'il avait pu tomber quelques gouttes de sang sur les mains de Gabrielle, parce que l'imagination échauffée aurait pu en effet, aller plus loin que mes expressions, sur-tout je ne m'aviserai pas d'exposer, à la première représentation, le tableau du repas (1). Je crois qu'on en aura assez pour un jour : il fera bon de garder ce trait pour ceux qui n'auront pas trouvé la Pièce assez atroce, & qui voudraient que Fayel fût présent au moment où sa femme découvre le vase (2). Pour

(1) L'Auteur entend, par *le tableau du repas*, ces vers que Gabrielle dit dans son délire :

Isaure, le vois-tu ? ce tigre ensanglanté,
S'acharne à déchirer les restes du carnage.
Vois ce cœur palpitant que frappe encor sa rage ;
Sous les couteaux tranchants j'entends ce cœur gémir ;
Vois ses lambeaux épars que Fayel vient m'offrir.
Arrête, monstre, arrête. Eh quoi ! tes mains fumantes
Osent porter ce cœur sur mes lèvres sanglantes !

Au reste, ce que l'Auteur projette ici, n'a pas pu s'exécuter, parce que la Pièce a été imprimée avant d'être représentée, & que les vers qui désignent le repas, étaient dans l'imprimé.

(2) On voit par-là l'étonnante diversité des opinions.

ce point , je dirai comme le Misanthrope :

Hors qu'un commandement exprès du Roi ne vienne , &c.

Je ne me rendrai jamais. Je n'ai pas voulu refaire Atrée ; j'ai voulu , au contraire , l'éviter autant qu'il a été possible. J'ai voulu que l'on pleurât du désespoir & de la mort de Fayel ; & certainement il mourrait plus abhorré que le monstre d'Argos , s'il osait , comme lui , jouir de son abominable vengeance. Le Fayel de l'Histoire est un tigre qu'on est loin de plaindre ; mais je crois avoir peint un homme pendant les quatre premiers actes.

Servetur ad imum

Qualis ab incepto , &c.



AVERTISSEMENT.

AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITEUR
SUR LA PIÈCE SUIVANTE.

Nous trouvons ces Vers écrits de la main de M. de Belloy , avec des ratures & des lacunes qui attestent qu'il en est l'Auteur : ils feront encore plus regretter qu'il n'ait pas pu voir son rôle de Gabrielle embelli par Madame Vestris.





V E R S

A D R E S S É S

A MADAME PREVOST,

*Jouant le rôle de GABRIELLE DE VERGY ,
sur le Théâtre de Rouen.*

QUEL charme me rappelle aux jeux de Melpomène ?

Est-ce Clairon qui , sur la Scène
Vient encor déployer ses talens enchanteurs ,
Et d'un Peuple attendri faire couler les pleurs ?
C'est elle.... mais moins fière , & plus douce , & plus
tendre ;

Je crois la voir , je crois l'entendre :
La terreur , la pitié , Souveraines des cœurs ,
Renaissent à sa voix , environnent son Trône.....

.
Notre art est de créer , & le sien est de peindre ;
Tous les Arts sont jumeaux , & les Muses sont sœurs.


Prestige divin du Théâtre ,
Intéressantes fictions ,
Plaisirs ingénieux dont je suis idolâtre ,
La vérité me livre à vos illusions :

PREVOST , tu nous séduis par elle ,
C'est elle qui préside à tes enchantemens ;
Ton jeu , formé sur son modèle ,
Maîtrise nos esprits & subjugue nos sens :
L'Actrice disparaît , tu deviens Gabrielle :
Tu la peins , je la vois , & ces traits altérés ,
Des ombres du trépas déjà défigurés ,
Ce désordre des sens , ce trouble involontaire ,
Ce regard immobile attaché sur la terre ,
Tantôt languissamment se levant vers le Ciel ,
Tantôt avec terreur égaré sur Fayel ;
Cette démarche chancelante ,
Cette ame fugitive , errante
Dans un corps affaibli qui succombe aux douleurs ,
Et ces yeux épuisés de pleurs.....
Quel silence peut rendre , avec plus de magie ,
D'un sentiment profond la sublime énergie ?
Je frissonne , j'éprouve un charme impétueux ,
Et des larmes déjà s'échappent de mes yeux.
Achève : à ce tableau vivant & pathétique ,
A sa muette expression ,
Ajoute la séduction
D'un organe animé par la muse tragique ,
Le cri de la Nature & de la Vérité ,
Accent des Passions & par elles noté ;

Ce cri qui part du cœur, me pénètre & m'enflâme ;
Un geste éloquent , sûr & toujours varié ,
L'abandon de toi - même , & ces élans de l'ame ,
Le triomphe de l'Art , où l'Art est oublié.
PREVOST , voilà tes droits à la gloire , à nos larmes ,
Voilà les invincibles charmes
Qui te font régner sur nos cœurs.....

.





A V I S

DE L'ÉDITEUR.

M. de Belloy , dans son Mémoire sur la Maison de Coucy , se flatte avec raison , comme on l'a vu , d'avoir , par son apologie de Coucy-Vervin , imposé pour l'avenir aux Historiens l'obligation de changer de langage sur le compte de cet infortuné , & de réhabiliter sa mémoire , comme l'a fait l'autorité publique. L'Auteur de l'Histoire de la Rivalité de la France & de l'Angleterre , qui , dans l'Histoire de François I , avoit parlé de Vervin & du Maréchal du Biez son beau-père , comme la foule des Historiens , s'est empressé de donner l'exemple d'une rétractation formelle , & de rendre à Vervin & à M. de Belloy l'hommage qu'exigeoit la vérité.





E X T R A I T S
D E L ' H I S T O I R E
D E F R A N Ç O I S I ,

*Concernant Coucy - Vervin & le Maréchal du
Biez son beau-père , tome 5 de la seconde
édition.*

» **L**E Roi d'Angleterre faisoit alors (1544)
 » en personne le siège de Boulogne , tandis que
 » le Duc de Norfolk , joint aux Impériaux ,
 » commandés par les Comtes de Rœux & de
 » Bures , faisoit celui de Montreuil. C'étoit
 » le Maréchal du Biez , Officier de quelque
 » expérience , qui commandoit dans Mon-
 » treuil ; c'étoit Vervin son gendre , jeune
 » homme sans talens & sans courage , trop
 » indigne de porter le grand nom de Coucy ,
 » qui commandoit dans Boulogne.....
 » Montreuil & Boulogne , vivement pressés ,
 » & hors d'état d'être secourus , ne pouvoient
 » guère échapper aux Anglois.... Henri VIII....
 » redoubla d'ardeur à faire battre les fortifi-
 » cations de Boulogne. Il n'y avoit que le
 » Capitaine Corse , qui , par son intrépidité

» qu'il communiquoit à toute la garnison ,
 » soutînt encore la Place , & inspirât du cou-
 » rage , même à Vervin ; mais il fut tué sur
 » la brèche , & dès - lors Vervin ne songea
 » plus qu'à se rendre. Ce fut en vain que
 » Saint-André entreprit de jeter par mer du
 » secours dans Boulogne , ce qui ne pouvoit
 » être tenté du côté de la terre , les Anglois
 » environnant trop bien la Place , étant trop
 » bien retranchés , & faisant trop exactement
 » la garde. Les vents rendirent l'entreprise
 » également impossible du côté de la mer :
 » Saint-André parut trois fois à la vue du
 » Port , sans jamais pouvoir aborder , tou-
 » jours rejeté en pleine mer par les vents ,
 » qui enfin l'obligèrent de se retirer.

» Vervin se hâta de faire une capitulation
 » prématurée , sans consulter ni la garnison ,
 » ni les Bourgeois : il obtint qu'ils fortiroient
 » avec tout ce qu'ils pourroient emporter ,
 » & qu'ils se retireroient où ils voudroient ;
 » mais l'artillerie , les munitions de guerre &
 » de bouche , qui étoient en abondance dans
 » la Ville, restèrent aux Anglois. Les Bourgeois
 » refusèrent de signer ces conditions ; le Maire
 » de Ville dit à Vervin qu'il pouvoit se reti-
 » rer où il voudroit , que les Bourgeois suffi-
 » soient à leur défense. A l'appui de leur fer-

» meté, il survint la nuit une tempête furieuse
» & une pluie violente, qui renversèrent les
» tentes des Anglois, ruinèrent leurs travaux,
» détrempèrent tellement la terre dans l'endroit
» où leur camp étoit assis, qu'ils ne pouvoient
» rester sur pied. Les ôtages n'étant point en-
» core livrés, on crut qu'au moins Vervin con-
» sentiroit à profiter de cet avantage : Offi-
» ciers, Soldats, Bourgeois, tout renouvella
» ses représentations. La lâcheté de Vervin fut
» inflexible ; il allégua la parole qu'il avoit
» donnée au Roi d'Angleterre, & prétendit
» lui devoir une fidélité qu'il ne gardoit pas
» au Roi son Maître. Il en fut puni sous le
» règne suivant. Henri II, plus sévère que
» François I, lui fit faire son procès ; il fut
» condamné à avoir la tête tranchée. Ce
» Prince n'avoit pu oublier, que si Vervin,
» comme il le pouvoit & comme il le devoit,
» lui avoit donné le temps d'arriver en Picar-
» die, il auroit eu la gloire de faire lever le
» siège au Roi d'Angleterre en personne : en
» effet, le Dauphin partit vers ce temps pour
» aller secourir Montreuil & Boulogne.....
» Il fit lever le siège de Montreuil, & tenta
» de reprendre Boulogne ; mais forcé de re-
» noncer à cette entreprise, il se contenta
» de laisser dans Montreuil, sous les ordres du

» Maréchal du Biez, une forte garnison, pour
 » resserrer celle de Boulogne : ce fut par ces
 » expéditions que finit la campagne de 1544.

» Pendant l'hiver de 1545, le Maréchal du
 » Biez essaya de faire construire un fort sur
 » une hauteur voisine de Boulogne, pour
 » gêner le port de cette Place ; ce qui donna
 » lieu à un combat assez vif contre les Anglois.
 » Le Maréchal fut obligé de se retirer, & d'a-
 » bandonner son projet.....

» Il fit d'abord une faute inexcusable, celle
 » de manquer totalement l'objet : on vouloit
 » fermer aux ennemis l'entrée du port ; & il
 » avoit été ordonné, en conséquence, que le
 » fort seroit bâti précisément à l'embouchure
 » de la Liane, à la pointe qui est vis-à-vis la
 » tour-d'ordre. Le Maréchal, au contraire,
 » choisit un endroit plus éloigné, nommé
 » Outreau, qui laissoit l'entrée du port par-
 » faitement libre. Il se servit ensuite d'un
 » Ingénieur, qui conçut & exécuta mal son
 » plan ; de sorte que les travaux, après avoir
 » languï long-temps, & avoir coûté beau-
 » coup, finirent par être presque inutiles, &
 » qu'il fallut les recommencer.

» Tandis que du Bellay, envoyé par le
 » Roi pour examiner les travaux, lui rendoit ce
 » compte fidèle, le Roi reçoit un autre Courier

» du Maréchal du Biez , qui lui annonce que
» dans huit jours le fort sera entièrement
» construit. Du Bellay , sur cet avis qu'il ne
» conçoit point , retourne au camp , avec
» commission expresse de dire au Maréchal ,
» en plein Conseil , que le temps pressoit , que
» la saison avançoit , qu'il étoit temps de pren-
» dre le parti ou d'attaquer Boulogne , ou de
» chasser les Anglois de la terre d'Oye , pour
» affamer Guines & resserrer Calais : que Dam-
» pierre , Gouverneur d'Ardres , demandoit
» à grands cris du secours , & se plaignoit de
» ne pouvoir plus résister aux courses des
» garnisons de Guines & de Calais , qui ve-
» noient l'insulter impunément jusqu'aux por-
» tes d'Ardres.

» Le Maréchal répondit qu'il avoit des avis
» certains que les vivres manquoient dans
» Boulogne , & que les Anglois se dispoient
» à partir de Calais pour marcher au secours
» de cette Place ; que son intention étoit d'a-
» bandonner le fort d'Outreau , où il laisseroit
» seulement trois ou quatre mille hommes
» pour le défendre , & de se poster entre Bou-
» logne & Calais , pour couper aux Anglois
» la communication de ces deux Places.

» Sur cet avis , il s'éleva dans le Conseil
» un cri général d'improbation. *Comment pou-*

» voit-on se persuader que la mer & le port de
 » Boulogne étant libres, & la garnison pouvant
 » à chaque instant recevoir des rafraîchissemens
 » par cette voie ouverte, les Anglois aimassent
 » mieux tenter la voie difficile & périlleuse d'une
 » bataille, pour jeter des vivres dans cette Place,
 » où un seul navire en pouvoit porter plus que
 » ne pourroient faire mille chariots ? Comment
 » pouvoit-on même penser qu'avec cette facilité
 » d'être sans cesse ravitaillé, Boulogne manquât
 » de vivres ? D'ailleurs que deviendroient ces
 » travaux du fort d'Outreau, si peu utiles, à la
 » vérité, par leur emplacement, mais qui avoient
 » tant coûté, & dont enfin il falloit tirer quel-
 » que parti ? Il falloit du moins ne se pas priver,
 » par ce changement de poste très-inutile, des
 » Soldats que le Maréchal proposoit de laisser
 » dans le fort, & qui ne pourroient jamais en
 » défendre les travaux, s'ils étoient attaqués.

» Ces raisons étoient si fortes, & furent si
 » fortement dites dans le Conseil, que le
 » Maréchal ne repliqua rien ; mais il n'aban-
 » donna point son projet, & décampa sans
 » prendre avis de personne.

» Toute cette conduite étoit très-singuli-
 » ère, & du Bellay ne cacha point au Maré-
 » chal qu'elle étoit contraire aux intentions
 » du Roi. Le Maréchal du Biez, & Vervin

» son gendre , étoient-ils mal intentionnés ,
 » ou n'étoient-ils que mal habiles ? Le Roi
 » lui-même avoua depuis à du Bellay , qu'il
 » ne comprenoit rien à la conduite du Maré-
 » chal , qu'il le soupçonnoit de n'avoir songé
 » qu'à faire durer son emploi , & d'avoir vo-
 » lontairement sacrifié le bien de l'Etat à des
 » vues ambitieuses (1).....

» Pendant toutes ces mauvaises opérations
 » du Maréchal du Biez , & en attendant qu'on

» (1) Henri II en jugea vraisemblablement ainsi ;
 » car , à son avènement , il éloigna le Maréchal du
 » Biez de la Cour , quoiqu'il eût été armé Chevalier
 » de sa main ; il le dépouilla de la dignité de Maré-
 » chal de France ; mais du Biez y fut rétabli dans la
 » suite. M. de Thou dit que le Maréchal du Biez
 » fut condamné à une prison perpétuelle , & privé du
 » Collier de l'Ordre ; il sortit de prison & mourut
 » de douleur quelques temps après : d'autres disent
 » même que du Biez avoit été condamné à mort ; que
 » la prison perpétuelle ne fut qu'une commutation de
 » peine. Quoi qu'il en soit , le fils de Vervin ne
 » voulut pas laisser ces taches imprimées sur le grand
 » nom de Coucy , & sur un nom uni à celui-là , il
 » fit réhabiliter la mémoire de son père & de son
 » aïeul maternel , par des Lettres-Patentes qu'il obtint
 » de Henri III , & qui furent enregistrées au Parle-
 » ment le premier Octobre 1575. Il fit faire ensuite
 » des obsèques magnifiques au Maréchal du Biez & à
 » Vervin. «

» pût assiéger Boulogne , que le Roi avoit
 » résolu de reprendre en personne , comme
 » Henri VIII l'avoit prise , le Roi erroit dans
 » les Provinces voisines..... Il envoya ordre
 » au Maréchal du Biez de faire le dégât dans
 » la terre d'Oye..... En voulant pénétrer dans
 » le pays , on étoit arrêté par les canaux : cet
 » inconvénient étoit aisé à prévoir , & on
 » l'avoit prévu ; mais les ponts portatifs dont
 » on avoit fait provision , étoient restés à
 » Ardres. Fut-ce encore une négligence affec-
 » tée du Maréchal du Biez ? C'est ce que du
 » Bellay n'ose décider.....

» Le dégât fait , le Roi envoya ordre au
 » Maréchal de retourner devant Boulogne ,
 » d'en presser plus que jamais le blocus , & de
 » camper entre Boulogne & le fort d'Outreau ,
 » pour protéger les travaux de ce fort , qu'il
 » lui recommandoit aussi de hâter de tout son
 » pouvoir..... Pendant que le Roi s'occupoit
 » de ces soins solides , les Anglois , mal blo-
 » qués dans Boulogne , insultoient le fort
 » d'Outreau. Quoique ce fort leur laissât la
 » liberté du port , il ne laissoit pas d'incom-
 » moder beaucoup la Ville-basse , vis-à-vis de
 » laquelle il étoit situé. Dès l'année précé-
 » dente , les Anglois avoient voulu profiter
 » de la fausse démarche qu'avoit faite le Ma-

» réchal du Biez d'abandonner ce fort avant
» qu'il fût achevé ; ils remarquerent des en-
» droits qui étoient encore tout ouverts ,
» d'autres où l'on pouvoit aisément monter
» avec des échelles sans être apperçu ; ils
» passèrent , pendant la nuit , à gué , la petite
» rivière de Liane , où , lorsque la mer étoit
» retirée , on n'avoit de l'eau que jusqu'aux
» genoux ; ils se présentèrent , une heure
» avant le jour , devant le fort ; mais la vigi-
» lance des Commandans , la garde exacte
» qu'ils faisoient faire par-tout , & principale-
» ment dans les endroits foibles , firent man-
» quer alors l'entreprise. Tous les Anglois qui
» descendirent dans les fossés , ou qui par-
» vinrent à monter sur les remparts , furent
» tués ; le reste se retira avec une précipitation
» qui tenoit de la fuite.

» Après cette rude épreuve de la vigilance
» & de la valeur de la garnison d'Outreau ,
» les Anglois ne songèrent plus à s'emparer
» de ce fort par assaut , ni par surprise ; mais
» les garnisons de Boulogne & d'Outreau
» continuèrent à s'insulter , à s'enlever des
» convois , à s'entre-gêner pour les vivres.
» Les maladies contagieuses se mirent dans le
» fort d'Outreau , & y firent un ravage

» affreux..... fans qu'on abandonnât un inf-
 » tant la garde de la Place,..... la patience &
 » le courage du Soldat empêcherent les An-
 » glois de mettre à profit tant de malheurs.

» Lorsqu'après l'expédition de la terre
 » d'Oye , le Maréchal du Biez , par ordre
 » exprès du Roi , vint reprendre , autour de
 » Boulogne & à portée du fort d'Outreau ,
 » le poste qu'il n'auroit jamais dû abandonner,
 » le premier soin fut de jeter des hommes &
 » des vivres dans Outreau , où la contagion
 » commençoit à cesser ses ravages : il y eut
 » à ce sujet quelques légers combats.....

» Trois semaines après , le Maréchal du
 » Biez sembla vouloir rétablir sa réputa-
 » tion par une action assez vigoureuse , où
 » il eut un avantage marqué. Aussi occupé
 » de la défense d'Outreau , qu'il avoit
 » paru la négliger d'abord , il prépara un se-
 » cond convoi , qu'il voulut conduire lui-
 » même avec cinquante hommes d'armes de
 » sa compagnie , cinquante Arquebusiers , &
 » quatre mille hommes d'Infanterie Alle-
 » mande..... Il rencontra un corps de six mille
 » Anglois , commandés par Mylord Sorel , qui
 » l'attendoit au passage : il l'attaqua ; le com-
 » bat fut vif & long ; les Anglois furent enfin

» obligés de plier ; ils se retirèrent sous un
» petit fort : du Biez , animé par sa première
» victoire , alla les y attaquer , & parvint à
» les y forcer. Les Anglois perdirent sept à
» huit cents de leurs meilleurs Soldats ; on
» leur fit de plus deux cents prisonniers. La
» perte des François fut légère.

» Le Maréchal eut le bonheur de finir mieux
» qu'il n'avoit commencé. Cet exploit fut le
» dernier de cette guerre , le dernier même
de ce règne.



EXTRAITS
 DE L'HISTOIRE
 DE LA RIVALITÉ
 DE LA FRANCE
 ET
 DE L'ANGLÈTÈRE,
 SUR LE MÊME SUJET.

*Tome 4 de l'Histoire particulière de la querelle
 de Philippe de Valois & d'Edouard III, &c.
 Tome 7 de l'Ouvrage entier.*

CHAPITRE XVI.

» **H**ENRI VIII s'attacha aux sièges de
 » Montreuil & de Boulogne..... Le Dauphin
 » Henri marcha contre Henri VIII. Son arri-
 » vée , & la vigoureuse défense du Maréchal
 » du Biez , firent lever le siège de Montreuil ;
 » mais le Dauphin arriva trop tard pour faire
 » lever celui de Boulogne. Il s'en prit à Coucy-
 » Vervin , Gouverneur de la Place ; il l'accu-

TOME IV.

C c

» soit de l'avoir mal défendue ; & au com-
» mencement de son règne, il lui fit trancher
» la tête.

» Sur la foi de tous les Historiens , & en
» particulier de du Bellay , Auteur contem-
» porain , & fait d'ailleurs pour être instruit ,
» nous avons cru Vervin coupable au moins
» de lâcheté ; mais nous sommes forcés de
» céder à l'évidence des raisons par lesquelles
» M. de Belloy , lui rendant l'innocence & la
» gloire , détruit sur ce point l'opinion reçue.
» Nous saisissons avec plaisir cette occasion
» de corriger une erreur , & de rendre hom-
» mage à un infortuné , dont la mémoire a
» d'ailleurs été réhabilitée avec autant d'éclat
» que de justice. M. de Belloy justifie très-
» bien aussi le Maréchal du Biez , beau-père
» de Vervin , & plus maltraité encore par du
» Bellay. (*Voyez* le Mémoire de M. de Belloy
» sur la Maison de Coucy.....)



CHAPITRE XVII.

» **F**RANÇOIS I & Henri VIII avoient laissé en
» mourant deux nouveaux objets de rivalité
» à la France & à l'Angleterre , Boulogne &
» l'Ecosse.

» Boulogne n'étoit pas encore restitué à la
» France , qui n'en avoit pas encore acquitté
» le prix. Henri II brûloit de reprendre cette
» Place , & dédaignoit de la payer ; sur-tout
» il ne vouloit point attendre le terme de
» huit années , marqué pour la restitution ;
» il ne se consoloit point de n'avoir pu arri-
» ver assez tôt pour défendre cette Place
» contre Henri VIII en personne. Ce fut ce
» motif qui le rendit si sévère & si injuste à
» l'égard du Maréchal du Biez & de son
» gendre Coucy-Vervin. «

Fin du quatrième Volume.



T A B L E

D E S M A T I È R E S

DU QUATRIÈME VOLUME.

G ABRIELLE DE VERGY.	Page 5
<i>Épître Dédicatoire.</i>	7
<i>Préface.</i>	II
<i>Observations historiques.</i>	Ibid.
<i>Observations Dramatiques.</i>	16
GABRIELLE DE VERGY, Tragédie.	41.
<i>Jugement du Journal des Savans, sur la Tragédie de Gabrielle de Vergy.</i>	141
<i>Observations de l'Éditeur, sur la Tragédie de Gabrielle de Vergy.</i>	157
<i>Mémoire historique sur la Maison de Coucy, & sur la branche de Vervin, encore existante.</i>	223
<i>Première Partie. Notion générale de la Maison de Coucy, avec un petit détail de la première tige & de la branche aînée.</i>	227
<i>Seconde Partie. De la branche de Coucy-Vervin, & du malheureux Jacques de Vervin, décapité en 1549.</i>	249
<i>Histoire & Procès de Jacques de Coucy-Vervin.</i>	250.

Suite & fin de la postérité de Jacques de Ver-
vin. Page 268

Troisième Partie. De la Branche cadette de
Coucy-Vervin, actuellement subsistante. 271

Lettre de M. de Belloy à M. de Coucy, fils de
celui à qui la Tragédie de Gabrielle de Vergy
est dédiée, comme au Chef de la Maison de
Coucy. 293

Observations de l'Éditeur sur l'objet du Mémoire
précédent. 295

Mémoire historique sur le Châtelain de Coucy &
la Dame de Fayel, avec le Précis d'un ancien
Manuscrit qui est à la Bibliothèque du Roi. 299

CHAPIRE PREMIER. *Notions Préliminaires* Ibid.

CHAP. II. *Extrait du Roman manuscrit.* 304

CHAP. III. *Réflexions sur cette Histoire.* 323

CHAP. IV. *Autres autorités qui prouvent le fait*
principal. 331

CHAP. V. *Remarques sur le lieu & sur les per-*
sonnes. 335

CHAP. VI. *De la Châtelaine de Vergy, & de la*
fille de Tancrede. 345

De la fille de Tancrede. 351

CHAP. VII. *Histoire de la Dame de Rouffillon*
& de Cabeslang. 353

CHAP. VIII. Résumé général , & comparaison des deux Histoires du Châtelain de Coucy , & du Poëte Cabestang.	373
Lettre de M. de Belloy , au sujet de quelques Observations qu'on avoit faites sur sa Tragé- die de Gabrielle de Vergy , d'après une lecture , & avant que la Pièce fût imprimée.	379
Avertissement de l'Éditeur.	385
Vers adressés à Madame PREVOST , jouant le rôle de Gabrielle de Vergy , sur le Théâtre de Rouen.	386
Avis de l'Éditeur.	389
Extrait de l'Histoire de François I , concernant Coucy-Vervin , & le Maréchal du Biez son beau-père.	390
Extraits de l'Histoire de la Rivalité de la France & de l'Angleterre , sur le même sujet. Tome 4 , de l'Histoire particulière de la Querelle de Phi- lippe de Valois & d'Édouard III , &c. Tome 7 de l'Ouvrage entier.	401
CHAP. XVI.	Ibid.
CHAP. XVII.	403

Fin de la Table.

E R R A T A

Du Quatrième Volume.

- PAGE 145, *lign.* 17, ce n'est pas aujourd'hui, *lis.* ce n'est pas d'aujourd'hui.
- Pag. 158, *lign.* 2, ces vers d'Orosmane, *lis.* ce vers d'Orosmane.
- Pag. 159, *lign.* 15, Oui, puisque je trouve, *lis.* Oui, puisque je retrouve.
- Pag. 189, *vers* 3, excusez mon erreur, *lis.* excusez son erreur.
- Pag. 252, *lign.* 13 & 14, cent pièces de gros canons, *lis.* cent pièces de gros canon.
- Pag. 290, *lign.* 2, Roul, *lis.* Raoul.
- Pag. 333, *vers* 5, mortel, *lis.* morcel.
- Pag. 336, *lign.* 12 & 13, qualifié Chevalier MILES, *lis.* qualifié Chevalier, MILES.
- Ibid.* *lign.* 24, immédiatement, *lis.* immédiatement
- Pag. 355, *lign.* 21, Cè Docteur ès Loix (devait savoir) ôtez les parenthèses.
- Pag. 367, *lign.* 13, faires, *lis.* faire.
- Pag. 381, *lign.* 4, le voir, *lis.* la voir.
- Pag. 382, *lign.* 5 & 6, des présens, *lis.* du présent.

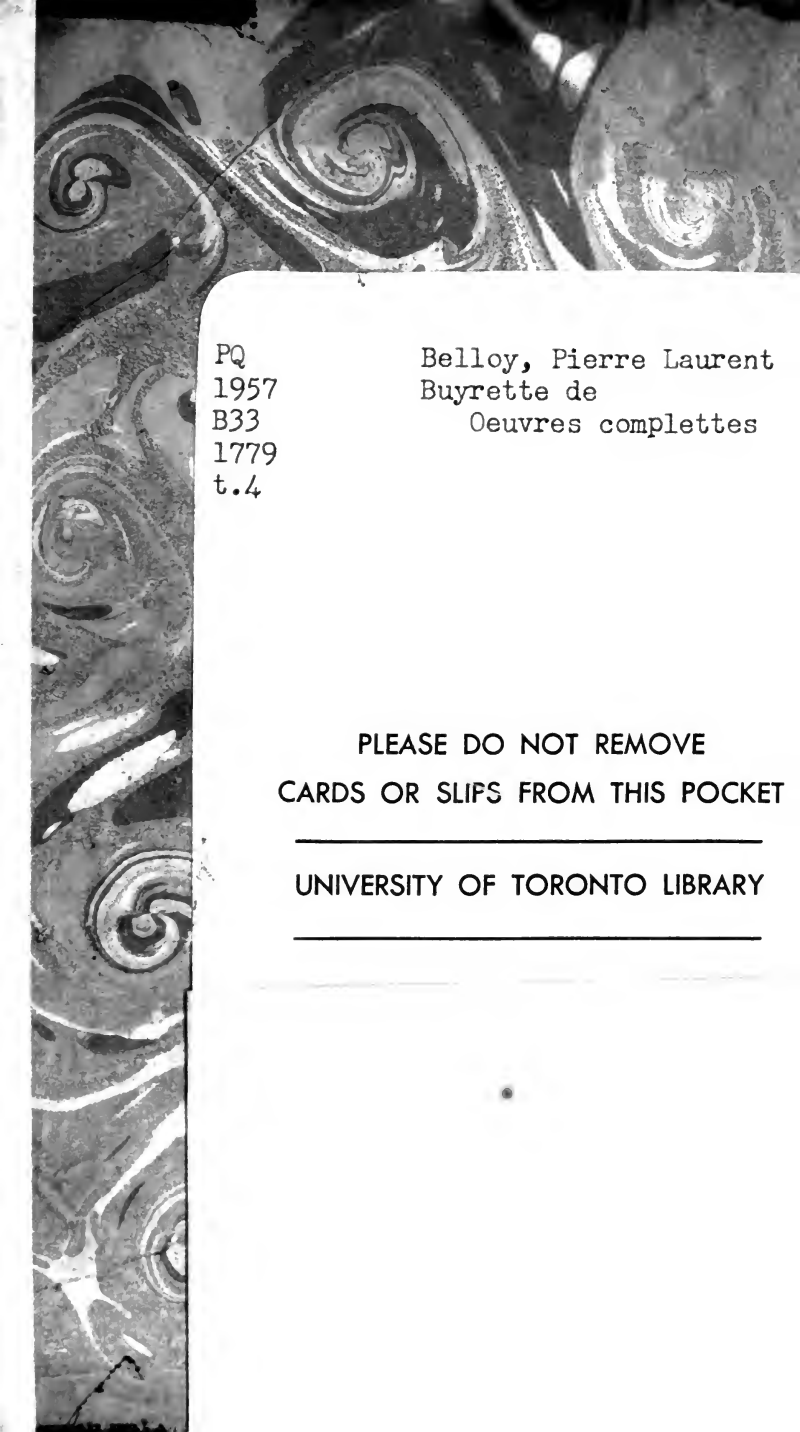
ART

3

The following is a list of the names of the persons who have been appointed to the various positions in the Department of the Interior, under the act of March 3, 1879, entitled "An Act to provide for the better management of the public lands, and for other purposes."

The following is a list of the names of the persons who have been appointed to the various positions in the Department of the Interior, under the act of March 3, 1879, entitled "An Act to provide for the better management of the public lands, and for other purposes."





PQ
1957
B33
1779
t.4

Belloy, Pierre Laurent
Buyrette de
Oeuvres complètes

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

